This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

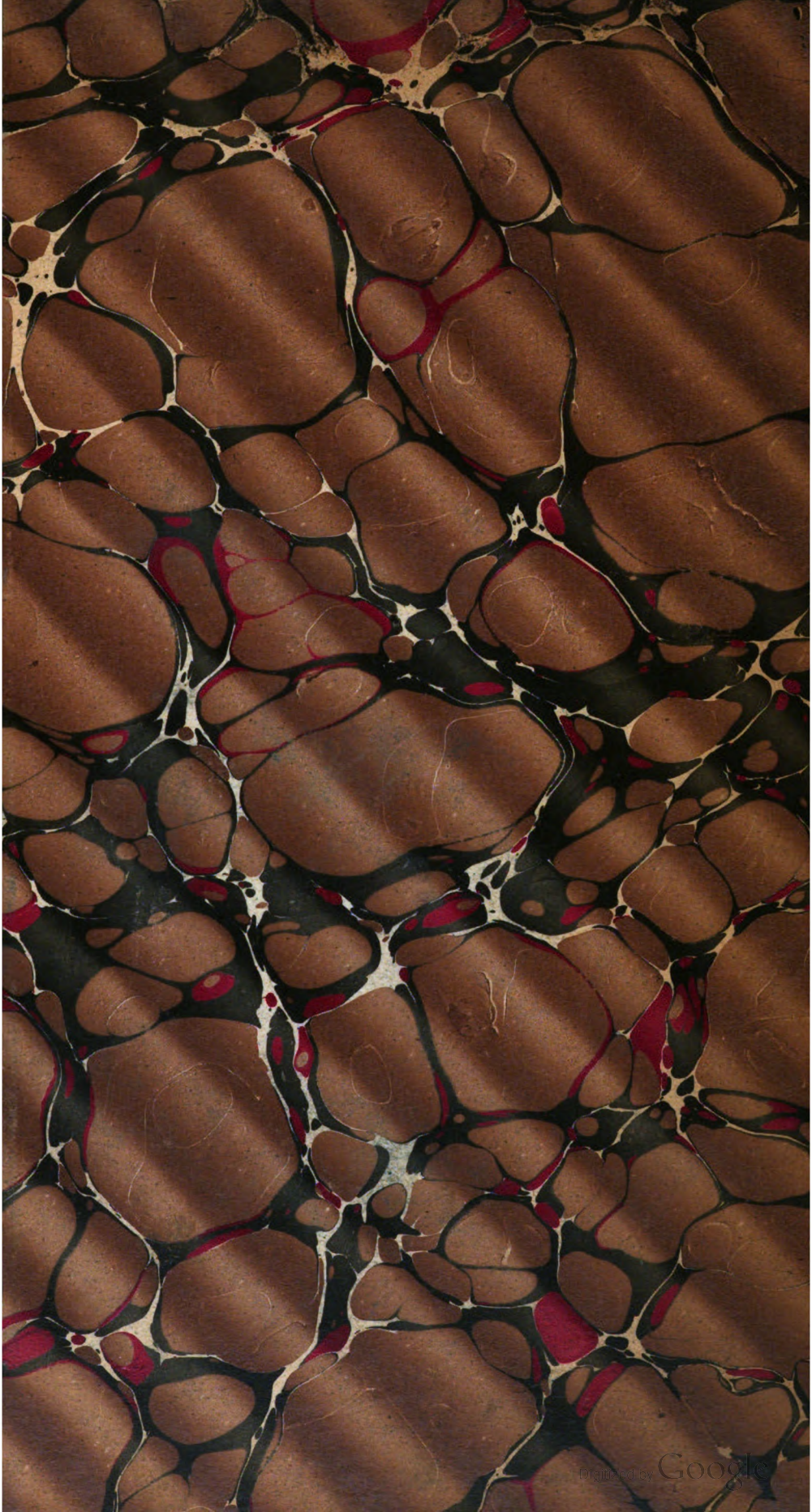
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


Digitized by Google

Fr 9063.44.2

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE

PURCHASED APRIL, 1927

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MONSEIGNEUR

ANTOINE-CHARLES COUSSEAU

ANCIEN ÉVÊQUE D'ANGOULÊME

(7 août 1805-13 octobre 1875)

PAR

M. L'ABBÉ MARATU

LICENCIÉ EN THÉOLOGIE
CHANOINE HONORAIRE D'ANGOULÊME ET DE MENDE
CURÉ DOYEN DE MONTMOREAU

Quod inopportunum dixerunt, fecerunt necessarium.
(Mgr Cousseau, Vatican 1870.)

« Assurément, on n'oubliera pas de sitôt *ce mot si fin et si juste* qu'il prononça alors et qui depuis est devenu célèbre... »
(Bref de Pie IX à Mgr l'évêque de Poitiers.)

ANGOULÊME
IMPRIMERIE G. CHASSEIGNAC ET Cie
REMPART DESAIX, 26

M DCCC LXXVIII

Digitized by Google

Digitized by Google

Mgr ANTOINE-CHARLES COUSSEAU

ANCIEN ÉVÊQUE D'ANGOULÊME

Digitized by Google

Extrait du *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*, année 1877.

TIRAGE A 100 EXEMPLAIRES.

Digitized by Google

MONSEIGNEUR

ANTOINE-CHARLES COUSSEAU

ANCIEN ÉVÊQUE D'ANGOULÊME

(7 août 1805-13 octobre 1875)

PAR

M. L'ABBÉ MARATU

LICENCIÉ EN THÉOLOGIE
CHANOINE HONORAIRE D'ANGOULÊME ET DE MENDE
CURÉ DOYEN DE MONTMOREAU

Quod inopportunum dixerunt, fecerunt necessarium.
(Mgr Cousseau, Vatican 1870.)

« Assurément, on n'oubliera pas de sitôt *ce mot si fin et si juste* qu'il prononça alors et qui depuis est devenu célèbre. »
(Bref de Pie IX à Mgr l'évêque de Poitiers.)

ANGOULÊME
IMPRIMERIE G. CHASSEIGNAC ET Cie
REMPART DESAIX, 26

M DCCC LXXVIII

Digitized by Google

Fr 9063.44.2

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL 1927

Digitized by Google

INTRODUCTION

MESSIEURS,

JE vous dois des excuses et des remerciements : des excuses du temps que les devoirs du saint ministère, qui laissent peu de loisirs, et la maladie, avec laquelle, hélas! j'ai dû compter, m'ont forcé de prendre pour répondre à votre légitime impatience ; des remerciements de l'honneur que vous m'avez fait, à l'unanimité, en me chargeant de rendre à la mémoire si chère de l'illustrissime et révérendissime seigneur Mgr Antoine-Charles Cousseau, notre ancien évêque, assistant au trône pontifical, chanoine de premier ordre du chapitre de Saint-Denis, chevalier de la Légion d'honneur, notre vénéré confrère, l'hommage qui lui est dû. Mais, en acceptant vos suffrages, ne suis-je pas, comme l'a si bien dit l'un de nos plus illustres compatriotes, la dupe de mon cœur? Cet aveu de mon impuissance me semble commandé, Messieurs, par les termes si flatteurs (et trop indulgents) avec lesquels on m'a signalé

Digitized by Google

à votre attention (1). Et, pour tout dire, je regrette vivement que, s'inspirant de son habituelle courtoisie, notre intelligent et savant président ait cru devoir renoncer, en ma faveur, à la *pieuse mission qu'il avait ambitionnée tout d'abord.* Sa plume habile (vos *Bulletins* vous le disent assez) eût tracé en traits ineffaçables, *ære perennius,* dirait Horace, la noble vie du saint évêque dont la science pleurera longtemps parmi nous la mort. L'honneur m'effraie, Messieurs; je sens le péril et le besoin de toute votre indulgence!

(1) Voir l'allocution prononcée dans la séance de rentrée de la Société archéologique et historique de la Charente, le 10 novembre 1875, à l'occasion de la mort de M^gr^ Antoine-Charles Cousseau, ancien évêque d'Angoulême, par G. Babinet de Rencogne, président, pages 2 et 3. Hélas! au moment où ce travail s'imprime, M. Babinet de Rencogne a déjà prématurément suivi dans la tombe le vieil évêque dont il parlait avec tant d'enthousiasme et de cœur.

Digitized by Google

Mgr ANTOINE-CHARLES COUSSEAU

ANCIEN ÉVÊQUE D'ANGOULÊME

(7 août 1806-13 octobre 1815)

I.

C'est dans le département des Deux-Sèvres, non loin de l'antique Mauléon (Châtillon-sur-Sèvre), à Saint-Jouin, en plein Bocage, qu'il faut placer le berceau d'Antoine-Charles Cousseau. La Vendée était encore toute frémissante de la guerre de géants qu'elle venait de soutenir contre les armées de la République. Châtillon, tour à tour prise, perdue, reprise par les Bleus, et tout le pays d'alentour offraient encore les traces des horreurs de cette lutte fratricide (1). « Ces morts et ces « mourants, cette ville en flammes, ces vieillards, ces « femmes, ces enfants chassés de leurs demeures par « l'incendie et tendant leurs mains suppliantes vers la « Loire avec des cris déchirants, avaient laissé dans « l'esprit de ma mère une telle impression de ter- « reur, nous dit le vieil évêque tremblant, que je croi- « rais volontiers en ressentir aujourd'hui le triste

(1) Jager, *Histoire de l'Église*, t. XX, l. XL, p. 143-144. « On ne sau- « rait se figurer l'horrible massacre qui se fit ce jour-là » (bataille du Mans). C'est ainsi que Kléber confirme d'un seul mot le récit d'Alphonse de Beauchamp, témoin oculaire.

Digitized by Google

« contre-coup (1). » Ils n'avaient cependant pas inutilement versé leur sang généreux, ces héroïques paysans; les armes étaient tombées de leurs mains défaillantes, mais ils avaient enfin arraché à la Convention la liberté de leur culte : ils voyaient leurs églises rouvertes, les listes de proscriptions fermées, leurs prêtres revenus de l'exil ou sortis de leurs sombres retraites.

Le concordat était signé; le pape Pie VII venait de couronner et sacrer la victoire sous le nom de Bonaparte, empereur des Français.

Charles était l'aîné de cinq enfants. Vous avez connu Louis, le bon curé de Lusignan, aux vieux et royaux souvenirs, le vicaire général à la voix chevrotante, à l'air si plein de bonhomie. Des trois sœurs qui complétaient cette pieuse et patriarcale famille, deux sont devenues filles de la Sagesse; l'autre, la première, par droit de naissance, la petite Rose (dont le saint évêque a perpétué la mémoire dans un des vitraux de la chapelle des Carmélites), n'eut pas le temps de s'épanouir (2). Jacques Cousseau et Rose Hiou, leurs père et mère, étaient d'honnêtes ouvriers également à l'abri de la misère et de l'opulence (3). « *Mendicitatem et*

(1) M^me^ Cousseau était du nombre de ces femmes qui suivaient l'armée vendéenne traversant la Loire.

(2) Rose Cousseau mourut à l'âge de deux ans. Antoine-Charles, né le 7 août 1805; Louis, né le 20 février 1808, mourut subitement en juin 1873; Adélaïde, en religion sœur Madeleine des Anges, née en décembre 1811, mourut en mars 1869; Eustelle, en religion sœur Thaïs, née le 21 juin 1816, vit encore.

(3) Jacques Cousseau était tailleur d'habits et Rose Hiou épicière. Le père du fameux cardinal de La Balue, un Poitevin aussi, exerçait au bourg d'Angles-sur-Langlin (arrondissement de Montmorillon), le même métier de tailleur d'habits. L'Église a, de tout temps, accordé ses dignités les plus relevées aux hommes supérieurs, quelle que fût leur naissance; l'histoire en fournit de nombreux exemples : nous rappellerons seulement ici que Jean XXII, qui ajouta une troisième couronne à la tiare pontificale, était fils d'un cordonnier de Cahors, et que le célèbre Sixte V avait gardé les pourceaux dans sa jeunesse.

Digitized by Google

divitias ne dederis mihi : tribue tantum victui meo necessaria, » disait à Dieu avec instances le plus sage des rois d'Israël (1).

Antoine-Charles naquit le 7 août 1805, et la considération que ses parents s'étaient acquise lui valut l'honneur d'un noble parrainage qu'il n'oublia jamais (2). Les malheurs de la patrie avaient laissé dans la famille Cousseau, comme dans beaucoup d'autres, leur grave et mélancolique empreinte. Le père, un brave soldat de l'armée catholique, ne connaissait que le devoir, et la mère, la vraie femme de l'Évangile, avait vu tomber sa sœur blessée à mort par une balle républicaine en défendant sa pudeur virginale. C'est assez dire sous quelles inspirations l'enfant grandit au foyer domestique. Mais l'heure des études avait sonné, il fallut apprendre à lire et à écrire, consulter la grammaire, rude métier pour une intelligence de sept ou huit ans ! L'instituteur de Saint-Jouin-sous-Châtillon était alors un jeune sergent-major rentré dans ses foyers après la désastreuse campagne de Russie. M. Coudert avait conservé de l'état militaire une certaine rudesse d'humeur qui s'alliait très bien avec ses nouvelles fonctions. Les maîtres d'école d'autrefois n'étaient pas tendres, en effet, pour leurs élèves, et la verge entre leurs mains, selon le conseil de Salomon, ne restait pas toujours oisive (3).

Les filles n'étaient point élevées plus mignardement, et leurs doigts délicats, sans cesser d'être habiles à tourner le fuseau, savaient se prêter aux choses fortes, comme le veut l'Écriture (4). Témoin ces fières et in-

(1) *Proverb.*, cap. XXX, v. 7, 8 et 9.

(2) J'ai souvent recueilli sur ses lèvres l'expression de sa vive gratitude pour la famille de La Roche.

(3) *Proverb.*, cap. XIII, v. 24, et cap. XXIII, v. 13 et 14.

(4) *Ibid.*, cap. XXXI, v. 19.

Digitized by Google

trépides Vendéennes qui, à Dol (21 novembre 1793), répondant à l'appel désespéré du prince de Talmont, arrêtaient les fuyards, saisissaient un fusil et, mettant leur cheval au galop, ramenaient les hommes à la victoire en criant : « Au feu, les Poitevines ! » Jeanne Darc et Jeanne Hachette ne disaient et ne faisaient pas mieux. Pardonnez-moi, Messieurs, ce cri d'alarme ; la mollesse et l'indifférentisme avec lesquels la génération présente s'est élevée nous ont causé, pendant la guerre de 1870, de si grandes douleurs et de si cruelles déceptions, que je voudrais au prix même de mon sang n'en plus craindre le retour !

La sévérité du maître n'excluait cependant pas en M. Coudert la bonté naturelle du cœur. L'esprit intelligent et vif de son nouvel élève, sa physionomie ouverte prévenaient en sa faveur ; son obéissance et ses rapides succès achevèrent de lui gagner les sympathies du soldat-instituteur et de le disposer à l'indulgence. A ce portrait flatteur, il faut (pourquoi ne le dirions-nous pas ?) ajouter une ombre : la joie de l'enfant souvent débordait et la gaieté devenait alors un peu folle. Mme Cousseau était agitée par de vagues et continuelles inquiétudes (le cœur d'une mère s'alarme si vite !) : « Qu'en ferons-nous ? » disait-elle un jour, en caressant Charles, à l'intelligent maître d'école. « Un évêque, » répliqua vivement celui-ci, qui ce jour-là fut prophète. La piété douce et naïve du jeune écolier avait révélé son secret, comme son suave parfum trahit la violette dès qu'elle ouvre son calice d'azur sous le gazon verdoyant qui la protége (1). Charles voulait

(1) M. Coudert transporta plus tard son école à Nanteuil-en-Vallée, où il mourut plein de jours et de mérites, heureux et fier des témoignages d'estime et d'affection que son ancien élève, devenu son évêque, ne cessa de lui donner pendant tout le cours de sa vie. (Voir *Semaine religieuse*, numéro du 2 janvier 1876, p. 926.)

Digitized by Google

donc être prêtre ; l'Éternel l'appelait à le servir dans son temple et, comme Samuel, à gouverner son peuple. Il avait à peine onze ans quand il commença ses études de latin chez un bon curé du voisinage. Que de fleurs brillantes du sanctuaire se sont épanouies ainsi dans un modeste presbytère de village! Mais il ne faut pas que la petite école cléricale de Saint-Amant-sur-Sèvre, où Monseigneur ne fit, pour ainsi dire, que passer (il n'y resta, en effet, qu'une année), nous fasse oublier la paroisse de Saint-Jouin et le vénérable prêtre qui la gouvernait, *son premier bienfaiteur*, comme il l'appelait lui-même. Augustin Gautronneau, exilé par la Terreur, était revenu d'Espagne avec ce cachet de grandeur qu'imprime à la vertu la souffrance noblement supportée, disons mieux, avec l'auréole des confesseurs de la foi. Les larmes qui coulaient naguère abondantes des yeux de notre vieil évêque, sous les frais ombrages de Girac, au seul souvenir de ce prêtre selon le cœur de Dieu, sont pour moi sa meilleure oraison funèbre et ne me semblent pas moins honorer celui qui les versait. Telle est, Messieurs, la fortifiante atmosphère que respira dès l'enfance Antoine-Charles Cousseau. Vous trouverez peut-être que je me complais à parler de ces premières années de notre grand évêque? Mais n'est-ce pas qu'en présence des plantes rares on aime à savoir le lieu qui les a vues naître, sous quel climat elles ont grandi, à quel soleil elles ont emprunté leur éclat?

Saint-Amand, nous venons de le dire, ne fut qu'une étape; Charles y apprit *rosa, la rose*, et les premiers éléments de la langue latine. C'est à l'ombre des ruines récentes (je dirais presque encore fumantes) du vieux château de Bressuire (qu'autrefois assiégea Duguesclin, 1361) que nous le retrouvons pendant quatre ans continuant ses études et ses succès. Il couronna ses huma-

Digitized by Google

nités par son année de philosophie au petit séminaire de Montmorillon (1822). Sur la rive gauche de la Gartempe et au sommet d'un mont qui doit à je ne sais qui son nom *(Mons Maurilionis)*, Robert du Puy avait fondé dès le commencement du XII[e] siècle un hospice ou maison-Dieu dont l'octogone, objet de tant de suppositions savantes, me rappelle notre Saint-Michel-d'Entraigues, construit à la même époque et pour le même but, les pauvres pèlerins : *ad recipiendum inibi Christi pauperes*, comme l'atteste notre précieuse Chronique de La Couronne (1). Des clercs réguliers institués par saint Pierre II, évêque de Poitiers, cet établissement charitable était passé aux Augustins, qui le possédèrent jusqu'en 89. Racheté après la tourmente révolutionnaire, le vicaire général, administrateur du diocèse de Poitiers, M. l'abbé de Moussac, en fit un petit séminaire dont les Jésuites venaient de prendre la direction (1815). L'éloge de ces maîtres habiles de la jeunesse n'est plus à faire, mais la reconnaissance de leur élève, témoin attentif, je ne puis la taire.

Avec quel empressement je le vis courir un jour, à Poitiers, au collége des Jésuites, à cette nouvelle ruche, comme disait si bien en en bénissant la première pierre l'illustre successeur de saint Hilaire. Quelle joie pure et sainte, quel visage épanoui, quelles marques d'affection le pieux évêque prodiguait à cette relique du passé qu'on nommait le R. P. Blanc! Plus traces des graves soucis de l'épiscopat, la présence de son vieux professeur les lui faisait oublier un instant. Montmorillon, que tu raisonnais suavement sur ses lèvres émues! Ton souvenir, comme dirait l'Écriture, était pour lui

(1) *Documents historiques de l'Angoumois*, t. I[er], 1[re] partie, p. 11 et 15, et note 1. — *Chronique latine de l'abbaye de La Couronne*, publiée par J.-F.-Eusèbe Castaigne.
Voir aussi *Statistique monumentale de la Charente*, p. 311.

Digitized by Google

plus doux que le miel. Qu'il était heureux! Dieu semblait renouveler en sa faveur le miracle du cadran d'Achaz (1) ; vraiment il rajeunissait.

Pendant que le brillant élève de Bressuire se livrait avec son ardeur accoutumée à l'étude de la philosophie et s'initiait à bien penser et à raisonner juste, le siége de saint Hilaire était occupé par un de ces évêques qui seront en éternelle mémoire. *Jean-Baptiste de Bouillé, l'ancien aumônier de Marie-Antoinette,* appartenait à l'une des plus antiques familles de la province d'Auvergne, et sa noblesse, plusieurs fois séculaire, remontait jusqu'au temps des croisades : *A vero bello Christi* (2). « Une dignité naturelle, qui saisissait au premier abord « tous ceux qui se présentaient devant lui, rehaussait « l'éclat de son austère vertu. Sa haute taille, la no- « blesse de ses traits, ses cheveux blancs, son air « grave, le calme habituel de sa figure et de ses mou- « vements, faisaient trouver en lui, comme dans Fé- « nelon, un grand seigneur, un évêque et un saint. » Le soin de son vaste diocèse, qu'il administrait presque seul, le préoccupait continuellement. « Ses sémi- « naires, qu'il avait pour ainsi dire créés, étaient le « premier et le principal objet de sa sollicitude. Il « assistait exactement à tous les examens de théologie, « y amenait, autant que possible, les membres de son « conseil, recueillait soigneusement les notes des di- « recteurs sur le caractère, la conduite, les talents et « les progrès des élèves. Bien qu'éloignés de sa ville « épiscopale, ses petits séminaires le voyaient fré-

(1) *Et reversus est sol (in horologio Achaz) decem lineis per gradus, quos descenderat.* (Isaias, cap. XXXVIII, v. 8.)

(2) Les de Bouillé n'ont point oublié de nos jours leur glorieuse devise; la France sait comment ils sont tombés à Loigny, sous le drapeau glorieux du Sacré-Cœur, en défendant contre l'étranger le sol sacré de la patrie. *A vero bello Christi.*

Digitized by Google

« quemment pendant l'année et toujours à la clô-« ture des exercices (1). » Il est donc tout naturel de penser que les succès littéraires d'Antoine attirèrent sur lui l'attention de son évêque et lui valurent, à sa sortie de Montmorillon, la chaire de seconde que nous lui voyons occuper pendant trois ans (1822-1825) au petit séminaire de Bressuire. Doué d'une intelligence remarquable, d'une mémoire prodigieuse et d'un goût sûr et délicat, le jeune professeur (il n'avait alors que dix-sept ans) acheva dans l'enseignement des belles-lettres cette instruction solide qui avait étonné déjà ses camarades et ses maîtres. C'est alors qu'il prit cette phrase latine, si rare de nos jours; qu'il se familiarisa avec le grec, si longtemps oublié chez nous, et qu'il apprit à parler notre langue avec cette pureté qui nous rappelle les écrivains du grand siècle.

Mais l'heure d'échanger Virgile, Homère, Cicéron, Racine et Corneille contre des études plus sérieuses avait sonné. Les portes du séminaire de Saint-Sulpice s'ouvrirent pour l'abbé Cousseau. Quel spectacle pour un jeune homme de vingt ans que celui de ce sanctuaire où Fénelon fit son éducation cléricale et dont il aimait à dire qu'il ne connaissait *rien de plus apostolique!* Nous n'oublierons jamais ces directeurs graves et doux, cette science profonde voilée de tant de modestie, cette piété tendre et gracieuse, ce respect souverain des traditions, cette simplicité touchante dans les habitudes de la vie, cette intarissable cordialité, cette paix religieuse, cette gloire publique qui, malgré tout, perçait à travers cette obscurité cherchée, cette gaieté charmante des élèves. Délicieux arôme d'âmes pures, nous

(1) *Notice sur M^gr Jean-Baptiste de Bouillé*, p. 8 et 12, par M. l'abbé Cousseau.

Digitized by Google

t'avons savouré ! Dans ce séjour béni de Dieu et des hommes, les plus graves questions que l'humanité puisse se poser s'offrirent aux méditations du séminariste poitevin : Dieu, la création, l'homme, ses rapports avec Dieu, ses devoirs envers ses semblables, sa destinée en cette vie et en l'autre ? Mais pendant que la raison, d'accord avec la foi, la science, disons mieux, le génie, présentaient sans danger des objections qu'ils ne laissaient jamais sans réponse, ô singulier contraste des choses humaines ! à quelques pas de là, dans ce même Paris, rue du Four-Saint-Honoré, dans une chambre mystérieuse, où, pour ne pas inquiéter la police, l'on se rendait le soir, un à un et sans bruit, vingt ou vingt-cinq jeunes hommes (parmi lesquels nous remarquons Vitet, Duchâtel et Sainte-Beuve) écoutaient en silence un maître éloquent qui soulevait à demi-voix, de peur d'être entendu, les mêmes questions qu'il ne savait résoudre (1).

Le désespoir excitant la rage, Jouffroy écrivait dans *Le Globe* (pour se rétracter plus tard (2), sans revenir, hélas ! à la vérité) ses trop fameux articles : *Comment les dogmes finissent, La Sorbonne et les philosophes.* « Certitude, certitude, sentiment, joie, paix ! » s'écriait Pascal dans l'enthousiasme de sa victoire sur le doute qui le tourmentait.

Aux célestes clartés de la théologie, les saintes Écritures ajoutaient pour l'abbé Cousseau le charme de leur sublime simplicité. L'univers et sa genèse ; Moïse, le Sinaï, Jéhovah, la Loi, la Sagesse, ses Proverbes, ses

(1) *Nouveaux mélanges*, p. 109. « Je n'espérais nullement arriver à ces réponses ; il me paraissait évident qu'il y avait là plus d'énigmes que la raison n'en pouvait résoudre. »

(2) Ceux-là sont bien aveugles qui s'imaginent que le christianisme est fini quand il lui reste tant de choses à faire. Le christianisme verra mourir bien des doctrines qui ont la prétention de lui succéder. (Th. Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, p. 345.)

Digitized by Google

Livres; les touchants poèmes de Ruth, d'Esther et de Tobie; Judith, sous le souffle de Dieu, s'élevant au-dessus de son sexe et devenant l'héroïne et la libératrice de Béthulie; Job jetant à la terre qui l'accuse et au ciel qui l'éprouve le cri perçant d'une douleur qu'il n'a pas méritée; la nature humaine, la sainte Église empruntant la voix de l'épouse du Cantique des Cantiques pour appeler Jésus, son bien-aimé, qui lui répond par l'amour le plus tendre dans l'Incarnation, l'Eucharistie et la Rédemption : *Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico, in Christo et in Ecclesia* (1); David chantant son fils qui doit venir; les prophètes effrayant tour à tour de leurs *væ* terribles les royaumes et les empires et déchirant le voile de l'avenir pour nous montrer le Christ; les Machabées s'armant pour la défense sacrée du temple et de leurs foyers, *pro aris et focis;* Jésus et l'Évangile, c'est-à-dire le Nouveau répondant à l'Ancien Testament; les apôtres et leurs actes; Paul et ses épîtres d'un grec à demi barbare; Jacques, Pierre, Jean, Jude, l'Apocalypse, c'est-à-dire l'histoire des combats de l'Église ici-bas et son éternel triomphe au ciel! Quel programme et quels sujets d'études! Le latin de saint Jérôme ne lui suffisait pas, Antoine voulut lire nos saints livres dans leur langue. Saint-Sulpice possédait alors un de ces hommes rares dont la science hébraïque faisait autorité en Europe. Qui n'a connu le célèbre abbé Garnier? Ne nous étonnons donc pas qu'avec un tel maître un pareil élève soit arrivé promptement à la connaissance d'une langue dont le nom seul est synonyme de difficulté. Ainsi s'écoulèrent dans le recueillement, la prière et l'étude, les quatre années que l'abbé Cousseau passa à Paris. Il me semble voir son large et noble front s'illuminer; il me

(1) *Ad Ephesios*, cap. V, v. 32.

Digitized by Google

semble entendre ses lèvres déjà savantes répéter avec enthousiasme, dans ses conversations intimes avec ses amis, les leçons des maîtres. Et quels amis, Messieurs ? Les Lacordaire, les Dupanloup et les autres moins illustres, mais également intelligents, dispersés plus tard dans les deux mondes. « *Je ne voulais pas,* nous dit-il, « *me contenter de mes propres travaux, je voulais bénéficier encore de ceux des autres.* » Ces mots seuls peignent l'homme et disent assez et son amour de la science et son ardeur pour l'étude.

L'épreuve ou plutôt la préparation était finie : Charles avait fait le pas solennel du sous-diaconat et pris définitivement *le Seigneur pour la part de son héritage;* il s'était prosterné sur les dalles du sanctuaire, invoquant Dieu, son Christ, la Vierge Marie, tous les saints ; il avait reçu le Saint-Esprit *ad robur, ad resistendum diabolo* (1) ; il avait vu couler sur ses doigts l'huile qui les consacre, il était prêtre pour l'éternité ! Nous sommes à la Trinité de 1829 ; il avait alors vingt-quatre ans.

(1) Paroles du Pontifical dans l'ordination des diacres.

Digitized by Google

II.

Quand il revint à Poitiers, son vieil évêque le reçut comme un père reçoit son fils après une longue absence et s'empressa de le nommer professeur et directeur au grand séminaire. Les anciens du sacerdoce poitevin, ceux dont les cheveux ont blanchi dans le saint ministère, pourraient seuls nous dire aujourd'hui comment M. l'abbé Cousseau s'acquittait de sa tâche, avec quelle hauteur de vue il exposait le dogme catholique, avec quelle émotion et quel charme d'élocution il découvrait à leurs yeux étonnés le sens profond des Écritures et la poésie de nos livres sacrés! Elles semblaient écrites pour lui, ces paroles de la *Sagesse :* « J'ai désiré l'intel-« ligence, et elle m'a été donnée; j'ai invoqué le Sei-« gneur, et l'esprit de sagesse est venu en moi. — Je « l'ai plus aimée que la santé et que la beauté; j'ai ré-« solu de la prendre pour ma lumière, parce que sa « clarté ne peut jamais s'éteindre. — Je l'ai apprise « avec simplicité, j'en fais part sans envie, et je ne « cache point les richesses qu'elle renferme, car elle « est un trésor infini pour les hommes, dont elle fait les « amis de Dieu et des prodiges de science (1). »

Pendant ce temps-là, le trône séculaire de nos rois, un instant raffermi, s'écroulait de nouveau sous les coups perfides de la Révolution (juillet 1830). Mais *ces*

(1) *Sap.*, cap. VII, v. 7, 10, 13 et 14.

Digitized by Google

fureurs d'impiété, qui rappelèrent un instant à l'Église de France ses jours les plus mauvais (1), ne purent le distraire de l'accomplissement de ses devoirs. Calme au milieu de l'agitation universelle de cette époque, comme l'aigle au sein des nues où gronde la foudre, il se livrait avec plus d'ardeur que jamais à l'étude. De son modique revenu de directeur au séminaire, il s'acheta des livres et se fit une bibliothèque (dont Richemont et l'évêché ont recueilli une assez belle part). Le voyez-vous, Messieurs, pendant vingt et un ans (2), dans cette modeste cellule, si douce à qui sait la garder, a dit l'*Imitation,* en face de ce vallon profond qu'on appelle les marais de Saint-Hilaire (où les chars de feu sauront plus tard se tracer un chemin et élire domicile), sur les bords de ce Clain que Confolens presque voit naître, le voyez-vous feuilletant tour à tour Dom Ceillier, Baronius, Noël Alexandre, Longueval et Fleury ; saint Thomas, Suarez, Bellarmin et Thomassin ; saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Hilaire (qu'il appelle justement son père) et tant d'autres ; Corneille de La Pierre, Dom Calmet, Carrière et Ménochius? Les conciles, les historiens, les anciennes liturgies, en un mot, toute l'antiquité ecclésiastique lui passe sous les yeux. Nuit et jour il travaille : *nocturnâ versate manu, versate diurnâ ;* le soir, pendant que le monde se distrait et s'amuse, il lit, et le matin, pendant que vous dormez, il est debout et cause encore avec ses livres chéris qui lui parlent de Dieu : *dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam* (3). Ne craignez cependant pas,

(1) *Notice sur M^gr de Bouillé, évêque de Poitiers,* par M. l'abbé Cousseau, p. 11.

(2) L'abbé Cousseau fut professeur de dogme et d'Écriture sainte d'octobre 1829 à juin 1841, et supérieur du grand séminaire de juin 1841 au 17 juin 1850, époque de sa nomination à l'évêché d'Angoulême.

(3) Psalm. XVIII, v. 3.

Digitized by Google

Messieurs, que ce long dialogue avec les morts lui fasse oublier les vivants. Vous connaissez le vénérable évêque de Poitiers, ce Jean-Baptiste de Bouillé, dont il vous a fait un si beau portrait. Quelques années plus tard, la Providence mettait l'abbé Cousseau en relations intimes avec un autre évêque, une victime aussi, un autre proscrit de la Révolution, presque un de nos compatriotes, car sa famille est originaire de Verteuil. Je laisse à une plume allemande, autrefois égarée par les vains systèmes des rationalistes de sa patrie, au savant continuateur des *Annales de Baronius,* au R. P. Augustin Theiner, le soin de nous dire quel était Mgr Jean Brumauld de Beauregard. « Ce fut là (Orléans, juin « 1832) que j'eus le bonheur de faire la connaissance « de Sa Grandeur l'évêque d'Orléans, M. de Beaure- « gard, prélat également distingué par sa piété noble et « éclairée et par ses vastes connaissances, et l'un des « hommes les plus remarquables de l'illustre épiscopat « français. La bonté vraiment paternelle avec laquelle « je fus accueilli par ce vieillard sublime, qui, à quatre- « vingt-trois ans, conservait encore tout le feu de la jeu- « nesse, et dont les cheveux blancs recevaient un double « éclat de sa haute dignité et des souffrances qu'il avait « endurées pour l'Église tant à l'étranger qu'au sein « de sa patrie, cette bonté, dis-je, me toucha vive- « ment...

« Je n'oublierai jamais cet entretien surtout, plein « d'onction, dans lequel j'appris à connaître l'évêque « dans tout l'éclat de sa sublime et angélique piété : « me conduisant en quelque façon par une invisible « main, il pénétra avec moi dans l'abîme qui s'était « formé dans mon cœur... Non, s'écriait-il, dans son « enthousiasme, la France ne mérite pas de tels évê- « ques...

« Des preuves répétées de la plus touchante sympa-

Digitized by Google

« thie m'attachèrent si tendrement à l'évêque, que je « l'aimais comme un père (1)... »

Cette page de la vie du célèbre oratorien me rappelle ce chapitre des *Confessions* où saint Augustin raconte avec émotion sa première visite à saint Ambroise, et la vive et respectueuse affection qu'il ressentit pour le grand évêque de Milan (2).

Un savant dont il exalta des premiers la science et dont je retrouvais souvent sur ses lèvres le souvenir est « ce modeste linguiste, M. Cardin, ancien magis- « trat, dont le nom rappelle ceux des Bopp et des Max- « Müller. C'est avec lui qu'il s'initiait à cette science « comparative du langage, qui est, sans contredit, la « plus étonnante conquête de notre siècle, et dans la « connaissance de laquelle nos futurs apologistes pour- « ront trouver de si puissantes armes. C'est alors aussi « qu'il apprit la langue italienne (3). » Permettez-moi, Messieurs, d'achever la phrase et de faire plus ample connaissance avec M. Cardin, en empruntant le parallèle suivant de ce linguiste et de M. l'abbé Cousseau à l'une des lettres que m'écrivait, avec une obligeance qui ne s'est jamais lassée et dont je ne sais comment le remercier ici, M. G. Lecointre-Dupont, le savant numismate qui préside aujourd'hui la Société des Antiquaires de l'Ouest : « M. Cardin, bibliophile et linguiste très « distingué, avait fait partie, le 13 août 1834, des onze « premiers fondateurs de la société. Il avait donné, en « 1830, sa démission de fonctions dans la magistrature, « et s'était jeté tout entier dans l'étude du mécanisme

(1) *Oraison funèbre de M^r^ Jean Brumauld de Beauregard,* par M. l'abbé Cousseau, p. 63 et 64, note 1.

(2) Migne, *Patrol.*, t. XXXII. — *Confessions,* lib. V, cap. XIII, col. 777.

(3) *Oraison funèbre de M^r^ Cousseau,* par M. l'abbé Alexandre, p. 14. Je suis heureux d'avouer que cette belle oraison funèbre m'a servi plus d'une fois à fixer mes souvenirs.

Digitized by Google

« des langues, surtout des anciennes langues de l'Oc-
« cident, du gaëlique, du kymri, des dialectes basque,
« gallois et irlandais. Il étudiait bien aussi, avec moins
« d'ardeur cependant, les idiomes de l'Orient, et il était
« très fort sur le grec ; mais, pour la langue hébraïque
« et ses dérivés, *Mgr Cousseau était son maître et avait*
« *pu rectifier plusieurs de ses idées,* de même qu'il
« avait beaucoup profité des études de M. Cardin sur la
« comparaison des langues et les règles qui ont pré-
« sidé et président encore à leur formation et à leur
« développement.

« Si M. Cardin avait possédé la netteté d'esprit de
« Mgr Cousseau, s'il avait eu moins de défiance de
« lui-même, moins de crainte de paraître se parer des
« découvertes faites avant lui dans le domaine de la
« linguistique, il aurait pu laisser des travaux excessi-
« vement remarquables ; malheureusement il n'a publié
« qu'un petit nombre de résultats de ses études et toute
« sa science a péri avec lui. »

Puis-je passer sous silence cet ami fidèle dont il a pleuré la mort, M. Foucart, le grave doyen de la Faculté de droit, l'humble et fervent chrétien que chaque année je voyais s'asseoir joyeux à la table épiscopale? Et les Nicias Gaillard, les de Chergé, les Mangon de La Lande, les Rédet, les Lecointre-Dupont, comment les oublier?... Disons, en un mot, puisque nous ne pouvons les nommer tous ici, que ce que la vieille cité des ducs d'Aquitaine possédait alors d'hommes intelligents entretenait avec lui un agréable commerce.

Mais l'heure est venue de vous parler de ses travaux, de vous dire ses titres au souvenir de la postérité. Dans ce diocèse fortuné de Poitiers, si riche de foi et si puissant en œuvres, un saint prêtre, un vicaire général venait de mourir avec la double auréole de confesseur et de fondateur d'ordre (13 mai 1834). M. l'abbé Cous-

Digitized by Google

seau avait particulièrement connu le premier supérieur général de la congrégation des Filles de la Croix, et je ne doute pas qu'il n'ait été du nombre de ces *jeunes prêtres qu'il chérissait tendrement* et qui rivalisaient avec ses *vieux amis d'attachement* et *de vénération profonde*. Aussi quel plaidoyer que cette histoire d'André Fournet que l'humilité de l'écrivain n'appelle qu'une *courte notice sur cet homme si modeste et si simple dans son extérieur, mais si noble et si grand par son cœur et par ses œuvres* (1). Ce début du jeune professeur révèle déjà ce talent d'écrire que nous aurons si souvent l'occasion d'admirer. D'un bout à l'autre de ces pages on sent le souffle de l'inspiration, le cœur qui rend éloquent, selon la parole si vraie de Quintilien : *pectus disertos facit*. L'inutilité, disons mieux, la vanité des efforts faits de nos jours en dehors de la religion pour le soulagement et l'instruction du peuple, et la paraphrase, en quelques lignes, de cette béatitude des pauvres d'esprit que Jésus prêchait sur la montagne (que le monde s'obstine à ne point comprendre, mais dont son héros offrait la réalisation sublime), lui fournissent son introduction.

André-Hubert Fournet naquit le 6 décembre 1752, à Pérusse, village de la paroisse de Maillé, dans cette partie du diocèse de Poitiers qui confine à celui de Bourges. Sa famille était, dans toute la force du mot, un sanctuaire, et ses quatre oncles, tous prêtres et tous d'un mérite supérieur, étaient l'objet de la vénération du clergé. Quand l'auteur nous fait le portrait du jeune André au collége de Châtellerault, qu'il nous peint *l'ouverture et la vivacité de son esprit, la gaieté et*

(1) Notice historique sur M. A.-H. Fournet, instituteur de la congrégation des Filles de la Croix, dites Sœurs de Saint-André, vicaire général du diocèse de Poitiers, ancien curé de Maillé, avec portrait. Poitiers, de l'imprimerie de François-Aimé Barbier, imprimeur de Mgr l'évêque, 1835.

Digitized by Google

l'aimable franchise de son caractère, qui ne laissaient pas que d'inquiéter ses maîtres, *bien qu'ils n'y vissent jamais rien de répréhensible,* on songe involontairement aux alarmes de la tendresse maternelle de Mme Cousseau, à toute sa préoccupation de l'avenir de son Charles. Le cœur est soulagé quand on voit Hubert Fournet s'arracher tout-à-coup *à la dissipation et aux amusements frivoles* pour entrer à vingt-deux ans environ au grand séminaire de Poitiers. On est heureux de le voir s'initier aux difficultés du saint ministère sous la conduite de ce *bon vieillard,* son oncle, qu'on appelle l'archiprêtre d'Hains, et, trois ans après, voler au secours de cet autre vieillard vénérable, son oncle aussi, à qui son âge et ses infirmités ne permettaient plus de continuer à Saint-Pierre de Maillé ses œuvres de zèle. Quel tableau de main de maître que celui de ce presbytère et de ses heureux habitants! L'élégance faisant place à la simplicité de l'ameublement, les prédications dont le cœur faisait presque seul tous les frais, les visites aux paroissiens qu'assaisonnait toujours la plus franche gaieté, rien n'est oublié. Hélas! ce bonheur n'est plus qu'un rêve. Voici la Révolution, voici la proscription, voici l'exil. La catholique Espagne offrit au curé de Maillé, comme à tant d'autres, une généreuse hospitalité et un inviolable asile contre les fureurs des tyrans qui ensanglantaient la France. C'est alors, Messieurs, que cet infatigable confesseur de la foi entreprit avec l'un de nos compatriotes, proscrit comme lui (je veux parler du vénérable M. Gratreaud, ancien vicaire général du diocèse, dont le nom n'est point encore effacé parmi nous) (1), le pèlerinage

(1) Les seuls parents de M. l'abbé Gratreaud qui portent encore aujourd'hui son nom sont : MM. François Gratreaud, docteur-médecin à Montmoreau ; François-Jules Gratreaud, colonel au 129e de ligne, officier de la Légion d'honneur; François-Léon Gratreaud, percepteur à Montemboeuf.

Digitized by Google

de Saint-Jacques de Compostelle. Cette page de la vie du P. Fournet est trop étroitement liée à l'histoire de notre Eglise d'Angoulême pour que je la passe sous silence. « M. Fournet chercha à consoler sa piété en entreprenant de faire à pied le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle *avec le vénérable M. Gratreaud, aujourd'hui vicaire général d'Angoulême.* Ils partirent ensemble de los Arcos, petite ville de la Navarre, et voyagèrent pendant quelques jours, toujours en silence, sans observer les curiosités qui se rencontraient sur leur passage, faisant jusqu'à sept lieues avant de déjeuner. C'était M. Fournet qui avait ainsi réglé le voyage; mais, affaibli d'avance par ses continuelles mortifications, il ne put résister à une telle fatigue. Arrivé à Burgos, il y tomba dangereusement malade. Pendant un mois qu'il passa à l'hôpital de cette ville, ses souffrances ne l'empêchèrent point d'exercer son zèle. Toutes les fois qu'il s'en sentait la force, il sortait de son lit pour instruire les autres malades et consoler les mourants. Enfin il résolut, *avec son pieux confrère, qui était toujours demeuré auprès de lui pour le soigner,* de retourner dans sa résidence, Dieu ne paraissant pas approuver leur premier projet, puisqu'il leur refusait la force nécessaire pour l'accomplir (1). »

Mais ce repos forcé, qu'il appelait l'inutilité de sa vie, pesait à ce cœur d'apôtre. Vers le milieu de l'année 1797, voyant les fureurs révolutionnaires un peu ralenties, M. Fournet se hâta de quitter l'Espagne pour rentrer en France. Je n'essaierai pas de vous peindre, après M. l'abbé Cousseau, les péripéties de ce voyage, de vous représenter le retour saintement audacieux du curé de Maillé parmi ses paroissiens (sa tête fut alors mise à prix) et les prodiges que Dieu fit en sa faveur.

(1) *Notice historique sur M. A.-H. Fournet*, p. 24.

Digitized by Google

Il faut lire ces pages, Messieurs, où l'historien est tellement plein de son sujet qu'on le dirait animé du même feu sacré. Avec quel bonheur on voit apparaître dans cette grange de Marsillys, célèbre dans toute la contrée, la figure si pieuse de M^lle^ Bichier des Ages, fondatrice et première supérieure générale de la congrégation des Filles de la Croix. Ce que Dieu donna d'accroissement à ce grain de sénevé, l'écrivain nous l'a dit dans la dernière partie de cette vie si bien remplie du P. Fournet. Qu'ils sont touchants les adieux qu'il fait à sa paroisse, en la quittant pour aller s'établir définitivement avec sa congrégation à la Puye, dans le vieux monastère de l'ordre de Fontevrault (25 mai 1820) !

Rien n'est émouvant comme le récit de cette procession de l'église de Maillé à celle de la Puye ; les larmes, la désolation des uns, la joie, les réjouissances publiques des autres, forment un de ces contrastes qui semblent faire le fond de la vie de l'homme. Quel souffle divin anime ce vieillard ! Quel zèle infatigable ! quel beau, ce n'est pas assez, quel grand et noble caractère ! Aussi qu'on est heureux d'entendre les princes de l'Église appeler tour à tour sur cet ordre naissant les bénédictions du ciel, et de voir l'illustre Pie VIII oublier un instant les sollicitudes de toutes les Églises pour lui prodiguer les plus bienveillants encouragements. Angoulême, je n'ai pas besoin de te dire l'esprit de ces humbles Filles de la Croix que, dès 1822, tu appelais dans tes murs pour leur confier le soin de tes orphelines : les développements que leur maison vient de prendre disent assez leur mérite et le prix que tu sais attacher à leurs services ! Cette *Notice historique* se termine par les derniers moments de son héros, sa mort si sainte et les éternels regrets qu'il a laissés sur cette terre (13 mai 1834).

Vous dirai-je maintenant le nom du premier pané-

Digitized by Google

gyriste de M. Fournet? Pourquoi ne soulèverais-je pas, en effet, ce voile d'humilité dont il s'est couvert pour vous montrer déjà les traits aimables de notre futur évêque? O père, aujourd'hui que les louanges humaines ne peuvent tenter votre vertu, laissez-moi vous dire que l'anonyme ne m'a fait que goûter davantage le charme de votre discours! Je n'ai qu'un regret, Messieurs, celui de ne posséder qu'une analyse, alors que je voudrais vous faire lire une de ces oraisons funèbres dont les accents émus et magnifiques arriveront jusqu'à vous. Je crois volontiers aussi que l'article du nécrologe du diocèse de Poitiers qui termine cette notice est du même auteur; nous y retrouvons, en effet, ce style lapidaire, cette phrase si latine qui le fera plus tard le secrétaire perpétuel des conciles de notre province ecclésiastique. Cette histoire du P. Fournet se termine par deux lettres, vrai testament spirituel, derniers adieux qu'il adressait à ses filles chéries et dont la seconde s'acheva dans les cieux, la mort ayant glacé la main qui l'écrivait sur cette terre. Lisez enfin, Messieurs, la *Liste des établissements des Filles de la Croix dans les différents diocèses de France, avec le nombre des sœurs,* et vous saurez pourquoi j'ai donné tant d'importance à cette simple notice biographique (1).

Vous venez de voir M. l'abbé Cousseau écrivant avec une vénération profonde, j'oserais dire à genoux, les pages de la gloire si pure que la divine Providence lui avait montrée dans la vie d'un saint qu'il avait particulièrement connu; écoutez-le maintenant, Messieurs, esquissant à grands traits, au congrès scientifique de

(1) On annonce, dit notre *Semaine religieuse* (n° 33, dimanche 30 septembre 1877, p. 647), l'introduction de la cause de béatification du vénérable André-Hubert Fournet, prêtre et fondateur de la congrégation des *Filles de la Croix,* dites *Sœurs de Saint-André.*

Digitized by Google

Poitiers (1835), l'histoire littéraire de l'Aquitaine au IVe siècle (1). Ce discours remarquable (dont nous ne possédons, hélas ! que des fragments publiés dans le compte-rendu du congrès) n'est, je ne crois pas me tromper, qu'une page détachée de ce grand ouvrage historico-théologique qui fut le rêve de sa vie et dont nous reparlerons plus tard. L'abbé Cousseau appartient déjà, vous le comprenez, à cette société alors naissante des Antiquaires de l'Ouest, dont Poitiers s'honore, et qui cherche comme vous, au profit du présent et de l'avenir, sur le marbre et la pierre, le bronze et le fer, le silex, le bois et le parchemin, les traces du passé (2). Cet amour des choses antiques ne fut pas étranger à la formation des liens qui le rendirent si cher au savant évêque d'Orléans, non moins épris que lui de la gloire de son pays (3). Deux fois le premier volume des Bulletins trimestriels de la *Société des Antiquaires de l'Ouest* (1835) nous offre le nom du jeune et intelligent professeur du séminaire de Poitiers : à la page 61, il fait un rapport sur le manuscrit donné par M. le comte Dorfeuille, de Paris, et intitulé : *Omelia sancti Augustini numero X in epistolam beati Johannis* (2 pages et quart) ; à la page 249, une lettre de lui vient compléter le rapport de M. de La Lande et fixer le sens de la légende d'une médaille hébraïque offerte par ce dernier à la société. Je laisse à M. de Chergé le soin de vous dire la valeur de cette communication de son modeste et savant collègue, comme l'appelle M. de La Lande lui-

(1) Congrès scientifique de France, 2e session. Poitiers, 1835.

(2) M. l'abbé Cousseau est entré le 10 octobre 1834 dans la Société des Antiquaires de l'Ouest, fondée le 13 août précédent.

(3) Malgré la distance qui le séparait de sa ville natale, Mgr de Beauregard prenait une part active aux travaux des Antiquaires de l'Ouest, comme le prouve en particulier le tome II (1836) des Mémoires de cette société, pages 19, 20, 32, 36, 109, 345 et 425.

Digitized by Google

même : « ... Maintenant, il en est une (médaille) dont « vous m'avez chargé de lithographier le *fac-simile*, « et dont l'intérêt est bien autrement puissant que celui « qui s'attache à un roi, à une cité, à un peuple, puis- « qu'il se rapporte au monde chrétien tout entier. Je « veux parler de la médaille portant à l'obvers la face « du Christ, et au revers cinq lignes hébraïques par- « faitement conservées, qui ont permis à votre collègue, « M. l'abbé Cousseau, de restituer à la légende son « véritable sens, altéré par de célèbres numismates, « dont la science avait été sans doute mise en défaut « par l'exemplaire fruste qu'ils ont été obligés de con- « sulter à la Bibliothèque du roi et qui est le seul connu « jusqu'à ce jour. C'est ce qui vous a fait sentir l'im- « portance du don que vous en a fait M. de La Lande, « et c'est ce qui vous a fait insérer son rapport dans « votre septième bulletin (1). »

Mais décrire un manuscrit, lire la légende hébraïque d'une médaille ne sont pour l'abbé Cousseau que des essais. L'année suivante (1836) commence cette série de mémoires que les Antiquaires de l'Ouest seront si heureux d'enregistrer dans leurs annales. Écoutez, sa voix est émue, c'est la gloire d'un père qu'il revendique : « Messieurs, voici un chant, poitevin d'origine, qui est « aussi devenu un chant national chez un grand peuple, « chez le plus grand de tous les peuples qui aient « existé dans le monde, chez le peuple chrétien tout « entier : je veux parler du *Te Deum*, qui appartient « en propre à l'Église catholique répandue dans tout « l'univers, que les schismatiques grecs ont eu grand « soin de conserver, et que les protestants anglais, qui

(1) *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, t. II (1836), p. 35. Rapport sur les travaux de la société pendant l'année académique 1835-1836, par M. Ch. de Chergé.

Digitized by Google

« ont rejeté tant de pièces précieuses de la liturgie « romaine, se sont bien gardés d'abandonner, voyant « bien qu'ils ne le remplaceraient jamais. Je n'ignore « pas combien les savants sont partagés sur l'auteur « de cette hymne admirable. Mais j'espère que si vous « voulez bien peser les raisons et les autorités sur les- « quelles je m'appuie, nul sentiment ne vous paraîtra « plus vraisemblable que celui qui l'attribue à notre « saint Hilaire (1). » Saint Abundius, évêque de Côme (Ve siècle), le moine Sisebut, saint Nicet, sans doute, l'évêque de Trèves (VIe siècle), ne font que paraître et disparaître ; leurs noms ne figurent ici que pour indiquer les erreurs de la science. Saint Ambroise et saint Augustin, unis ou séparés, ne sont pas plus heureux et s'effacent à leur tour devant saint Hilaire, en faveur duquel la tradition s'est prononcée, sans s'en douter, par la plume d'*Abbon, abbé de Fleury, si célèbre en son temps par sa vaste et profonde érudition, et l'une des lumières qui brillèrent avec le plus d'éclat au milieu des ténèbres du Xe siècle.* « Expli- « quant quelques règles de grammaire, Abbon, apporte, « en effet, en exemple un verset du *Te Deum : In Dei « palinodia,* dit-il, *quam composuit Hilarius, picta- « viensis episcopus, non juxta quorumdam imperito- « rum errorem suscepisti, sed potius suscepturus « legendum : Tu ad liberandum suscepturus homi- « nem,* etc.

« Je ne pense pas, ajoute M. l'abbé Cousseau, qu'on « puisse opposer rien de solide à un pareil témoignage, « rendu par un homme si grave et si instruit, à une « époque où les bibliothèques des monastères, encore « si riches en manuscrits des siècles précédents,

(1) *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, t. II, p. 252. Mémoire sur l'auteur du *Te Deum*, par M. l'abbé Cousseau.

Digitized by Google

« offraient aux recherches des érudits tant de secours « précieux, qui depuis ont été perdus pour jamais. « *Je puis cependant le confirmer encore par quelques « remarques qui me paraissent devoir achever de lever « tous les doutes* sur le véritable auteur du *Te Deum;* « elles regardent le style, la poésie et les idées de ce « beau cantique (1). »

Comment se fait-il donc que ces analogies de style, ces preuves intrinsèques et purement accessoires soient devenues aux yeux du nouvel éditeur de D. Ceillier, M. l'abbé Bozon, le principal argument de la thèse (2)? Disons plutôt avec M. de Chergé : « L'auteur « a su apporter à l'appui de son opinion une telle série « de preuves que le faisceau en paraît difficile à briser ; « et il semble, après la lecture de sa dissertation, que « ceux qui ont attribué à saint Augustin et à saint « Ambroise la composition du cantique chrétien se « sont peut-être laissé entraîner plutôt par une idée « reçue que par une saine appréciation des faits (3). »

« Maintenant, si vous me demandez à quelle époque « et dans quelle circonstance saint Hilaire a pu com- « poser le *Te Deum,* dit en terminant M. l'abbé Cous- « seau, j'avouerai qu'on l'ignore absolument. Mais si « vous me permettez de faire une conjecture, voici « celle qui me paraîtrait la plus vraisemblable : pour « trouver l'instant où l'idée principale, l'idée-mère de « cette belle composition a été conçue ou plutôt inspirée, « je me reporterais à ce jour, l'un des plus beaux qui « aient éclairé notre antique cité, à ce jour mémorable « où saint Hilaire, revenant de combattre l'erreur dans « les conciles de l'Orient et jusque dans le palais des

(1) *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, t. II, p. 260.
(2) D. Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. IV, p. 66, note 9.
(3) *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, t. II, p. 21-22.

Digitized by Google

« empereurs, salué à son retour par les acclamations « ou, comme dit saint Jérôme, par les embrassements « de toute l'Église gallicane, reparut pour la première « fois au milieu de sa chère Église de Poitiers. Il me « semble entendre ce peuple immense, accouru de « toutes parts pour revoir son glorieux pasteur, louer « sa constance invincible, exalter son courage, applau- « dir avec enthousiasme aux victoires remportées par « sa foi. Il me semble le voir lui-même, cet évêque « vénérable, le cœur rempli d'une joie céleste, le visage « étincelant d'un feu divin, lever les yeux vers le ciel « et s'écrier : Non, Seigneur, ce n'est pas moi qu'il « faut louer ; ce n'est pas à moi qu'appartient cette « victoire. C'est vous seul et votre divin fils qui avez « triomphé ; c'est vous seul qu'il faut louer : *Te Deum « laudamus,* etc. Ainsi, ce majesteux cantique, le plus « beau de tous les chants de victoire, aurait eu pour « objet, dès son origine, de célébrer le plus beau de tous « les triomphes auxquels il soit donné à l'homme de « concourir, le triomphe de la vérité sur l'erreur (1). »

Lisez, Messieurs, lisez ce savant mémoire écrit avec le cœur, vous y trouverez ce *fidei æstus* qui a dicté le *Te Deum ;* vous verrez que l'auteur, comme saint Hilaire, a chaussé le cothurne gaulois, *gallicano cothurno attollitur,* et qu'il est entraîné par le Rhône de l'éloquence latine, *eloquentiæ latinæ Rhodanus.*

Les derniers accents du *Te Deum* ont à peine cessé de retentir que le nom d'Hilaire vient encore frapper nos oreilles. Il s'agit de l'*ancienne liturgie du diocèse de Poitiers et des monuments qui nous en restent* (2), œuvre consciencieuse de deux années de longues et patientes recherches (1837-1838). « On peut distinguer

(1) *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest,* t. II, p. 265-266.
(2) *Ibid.,* t. III, p. 293-341, et t. IV, p. 211-299.

Digitized by Google

« dans l'histoire de la liturgie de Poitiers, dit M. l'abbé « Cousseau, trois époques principales :

« La première, depuis saint Hilaire jusqu'à Charle- « magne : c'est le règne de la liturgie gallicane ;

« La seconde, depuis Charlemagne jusqu'à la fin du « XVI[e] siècle : c'est le temps de la liturgie romaine « unie à un grand nombre d'usages propres au diocèse « ou à la province, ou à quelques autres Églises du « royaume ;

« La troisième, depuis le décret du concile de Bor- « deaux, en 1538, qui abolit les usages particuliers « du diocèse et prescrivit le rite romain pur, jusqu'en « 1765, époque où fut publiée notre liturgie actuelle. »

Le plan de l'auteur, comme vous le voyez, est simple et naturel ; je puis ajouter, sans crainte d'être démenti, qu'il est exécuté avec une science de bénédictin, à la façon de Mabillon. « L'origine de la liturgie de Poitiers « se confond avec celle de l'ancienne liturgie gallicane, « qui est généralement attribuée à saint Hilaire... « Notre saint évêque paraît même être le premier qui « ait écrit une liturgie... nous savons, d'ailleurs, par « les témoignages les plus exprès, qu'il n'y a eu aucune « liturgie écrite avant le milieu du IV[e] siècle. » La discipline ou la loi du secret s'y opposait. M. l'abbé Cousseau indique l'origine du *Liber mysteriorum,* composé par saint Hilaire, et fait ensuite la description et l'histoire vraiment intéressantes du *Sacramentaire* (Pontifical et Missel) à l'usage de l'Église de Poitiers. Et, pour mettre les Antiquaires de l'Ouest à même de mieux juger les additions romaines faites au rite gallican dans cette Église à l'époque où fut écrit ce *sacramentaire,* il les fait assister à une messe dans la cathédrale de Poitiers au VI siècle. « Ce sera, ajoute-t-il « avec une spirituelle bonhomie, si vous le voulez, « saint Fortunat qui la célébrera. » La messe terminée,

Digitized by Google

« voilà, leur disait-il, tout l'ordre de la liturgie galli-
« cane. On voit combien elle diffère de l'ordre romain
« que nous suivons aujourd'hui ; il a, au contraire, beau-
« coup de rapport avec l'ordre des Églises d'Orient, ce
« que nous avons déjà expliqué par l'origine orientale
« de nos principales églises et par le séjour de saint
« Hilaire en Asie. On voit aussi par cette grande di-
« versité de prières, de monitions, de bénédictions, qui
« varient pour chaque office, combien il se rapproche
« de la première antiquité, où les parties essentielles
« de la messe étaient seules invariables, la plupart
« des prières étant pour ainsi dire improvisées par
« chaque prêtre, comme l'indique saint Justin. »

Il termine cette première partie par deux remarques que lui a suggérées l'auteur de la vie de sainte Radégonde, Beaudonivie, religieuse de Sainte-Croix : l'une est relative à l'*alleluia,* qu'on chantait autrefois aux enterrements ; l'autre, au cours, *cursus,* ou Bréviaire, dont il donne une définitition qui lui est propre et qui me semble la plus plausible.

La seconde partie de ce travail, *depuis Charlemagne jusqu'à la fin du XVI^e siècle,* n'est pas moins remarquable. Les monuments qui nous restent de la liturgie poitevine depuis le commencement du IX^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e se partagent tout naturellement, nous dit l'auteur, en deux classes : manuscrits et livres imprimés. « Les manuscrits liturgiques forment incon-
« testablement aujourd'hui la partie la plus curieuse et
« la plus recherchée de nos bibliothèques. C'est là sur-
« tout qu'on ne se lasse point d'admirer la pieuse ma-
« gnificence de nos ancêtres dans tout ce qui servait au
« culte public. Comme eux, nous consacrons bien en-
« core quelquefois l'or et les pierreries à la décoration
« des vases qui doivent recevoir le corps et le sang
« du Seigneur ; mais à côté de ces précieux calices

Digitized by Google

« on ne voit plus briller sur l'autel ces beaux évan-
« géliaires, ces riches missels où la parole sainte,
« écrite en caractères d'or et d'azur, était traduite sur
« les marges en dessins d'une naïveté ravissante et
« d'une éternelle fraîcheur. » L'auteur fait ensuite l'histoire et la description des neuf manuscrits échappés à l'affreux pillage du protestantisme (1562) et au vandalisme non moins triste de la Révolution. On y trouve des détails vraiment curieux sur l'administration du baptême au IX^e^ siècle dans l'Église de Poitiers, sur l'ordinaire de la messe, sur l'origine des neumes et des proses ou séquences, sur la composition du Bréviaire. Mais ce qui vous offrira, je n'en doute pas (je parle devant des savants et des amis de l'antiquité), un plus vif intérêt, ce sont les vignettes, les enluminures du *Missel de Sainte-Croix,* que l'on conserve encore sous ce nom au séminaire de Poitiers. Je n'hésite pas, Messieurs, devant un pareil auditoire, à vous citer en entier, malgré sa longueur, cette page qui nous révèle si bien les goûts artistiques de l'écrivain : « Il est facile de voir
« que ce missel n'avait d'abord été destiné à paraître
« sur l'autel qu'aux plus grands jours de l'année. On
« le voit encore mieux à la profusion des lettres d'or,
« aux riches encadrements de fleurs entremêlées de
« figures grotesques du goût le plus bizarre, mais sur-
« tout à la magnificence des deux grandes miniatures
« du canon. Ce sont ici deux tableaux complets, admira-
« bles de coloris, présentant chacun une multitude de
« personnages dont plusieurs sont d'une expression
« ravissante.

« Le premier à gauche représente la Passion. Les
« différentes scènes de ce grand drame se développent
« sur les marges dans une suite de huit petits cadres,
« depuis le baiser de Judas, dans les ténèbres, au
« jardin des Oliviers, jusqu'au crucifiement. Quel que

Digitized by Google

« soit le mérite de ces jolies miniatures, à peine les « voit-on, tant l'œil est captivé par le tableau qui « occupe le centre. J.-C. en croix entre les deux lar- « rons a à ses pieds les saintes femmes avec le disciple « fidèle; Madeleine tient la croix embrassée, et saint « Jean soutient la sainte Vierge qui succombe sous le « poids de sa douleur, tandis que deux soldats se dis- « putent la tunique sans couture avec une singulière « expression de fureur. A côté des officiers romains, « graves et pensifs, les chefs de la nation déicide con- « templent leur victime avec un air de joie où l'on croit « entrevoir un reste de crainte. C'est en vain qu'on « chercherait dans toute cette composition la vérité des « costumes, l'exactitude de la perspective et la correc- « tion du dessin, surtout pour les corps nus comme « celui de Notre-Seigneur et ceux des deux larrons; « mais, pour l'expression des sentiments et le fini des « détails, les connaisseurs les plus difficiles trouvent « beaucoup à admirer.

« Le second tableau, celui de droite, est d'un effet « vraiment imposant. Le Père éternel, vêtu d'une lon- « gue robe d'une blancheur éclatante et couronné de « la tiare, est assis sur un trône de saphir qu'enve- « loppent de toutes parts des chérubins et des séraphins « embrasés : il a près de lui les quatre animaux ailés, « dans une attitude de respect, avec un air de vie et « d'intelligence surnaturelles. Sous ses pieds un chœur « de musiciens célestes, au visage doux, au front « calme et serein, jouent de divers instruments. De « chaque côté brillent deux grandes et majestueuses « figures : l'une, plus sévère, à gauche, est celle de « Moïse, symbole de la loi ancienne; il regarde la « terre, tenant d'une main les Tables de la loi baissées « et de l'autre un étendard brisé sur lequel on lit « *Pascha*. La seconde, à droite, d'une majesté plus

Digitized by Google

« douce, représente l'Église. C'est une reine richement « parée de pourpre et d'or, qui porte sur sa tête une « élégante couronne ornée de pierres précieuses : elle « tient dans sa main les symboles de la pâque nouvelle, « le calice et l'hostie; son regard tendre est mêlé de « foi et d'amour. Enfin, une suite de prophètes et de « patriarches magnifiquement vêtus forme l'encadre- « ment de la partie inférieure du tableau ; celui de la « partie supérieure, vis-à-vis le Père éternel, est formé « d'une multitude innombrable de chérubins et de sé- « raphins qui se couvrent de leurs ailes.

« Il faut avouer que l'imprimerie et la gravure, en « réunissant tous leurs efforts pour la décoration des « livres liturgiques, n'ont jamais rien produit qui pût « entrer seulement en comparaison avec de telles mer- « veilles : ni la beauté du caractère ni la correction du « dessin ne sauraient remplacer sur l'autel l'or et les « vives couleurs de ces anciens missels manuscrits. « Les éditions *illustrées* de notre époque semblent avoir « la prétention de les rappeler ; mais ces copies sont si « froides, les ornements en sont si pauvres, qu'elles ne « peuvent servir qu'à augmenter nos regrets sur la « perte de l'art et de la foi, dont l'accord produisait de « si beaux monuments. »

Je ne ferais que me répéter et abuser de votre indulgence si je suivais l'auteur dans sa description du magnifique *Bréviaire* d'Anne de Prie, abbesse de la Trinité de Poitiers, vers la fin du XV^e^ siècle. Les manuscrits sont finis, Messieurs, Gutemberg est apparu. L'art y perdra, comme le constatait tout à l'heure avec peine M. l'abbé Cousseau, mais la science y gagnera des facilités que l'antiquité n'a jamais connues.

Cette seconde subdivision : *livres liturgiques de Poitiers pendant les XV^e^ et XVI^e^ siècles*, sans offrir le même intérêt, n'est pas indigne de la première. Vous

Digitized by Google

y verrez, Messieurs, avec quel empressement le clergé favorisa cette nouvelle industrie de l'imprimerie ; chez qui fut imprimé le *Breviarium historiale* de 1479. Vous entendrez parler de Jean Bouhier, curé de la Résurrection, et de l'imprimeur Bouchet; du *Missel gothique,* à deux colonnes, de la bibliothèque du séminaire de Poitiers ; du beau *Missel* de Poitiers, imprimé sur vélin en 1498, que possède la Bibliothèque de Sainte-Geneviève à Paris ; de l'*Ordo* de 1582 et du IV^e^ décret du concile de Bordeaux sur la liturgie, intitulé : *Du Bréviaire, du Missel et des autres livres d'offices.* Vous y verrez la résistance du chapitre de la cathédrale de Poitiers à ce décret liturgique et l'analyse complète du dernier livre de la liturgie poitevine imprimé à cette époque par ordre épiscopal, du *Manuel* à l'usage des trois diocèses de Poitiers, de Luçon et de Maillezais (1575).

La troisième partie, *depuis la fin du XVI^e^ siècle jusqu'à l'année 1765,* peut se résumer en ces quelques mots : *Propre des saints* du diocèse de Poitiers, par H.-L. Chasteigner de La Roche-Pozay, l'un des plus savants évêques qui aient occupé dans ces derniers siècles le siége de saint Hilaire; *Rituel* publié par le chapitre, *sede vacante* (jeudi 5 août 1655) ; rupture de l'unité liturgique des trois diocèses de Poitiers, Luçon et Maillezais; refonte des livres liturgiques du diocèse de Poitiers, par M. de Beaupoil de Saint-Aulaire (1765). « Je viens de vous faire, dit M. l'abbé Cousseau, l'his- « toire de nos rites depuis le *Liber mysteriorum* de « saint Hilaire, et au bout de 1500 ans, me voici arrivé « au nouveau rituel publié par son cent dixième suc- « cesseur. Dans un si long intervalle, nous avons « observé bien des variations dans la forme des prières, « dans l'ordre des cérémonies, mais seulement dans les « parties secondaires et accessoires; encore là même

Digitized by Google

« que de concordances inattendues! Quel accord entre « nous et la plus haute antiquité sur des pratiques « ce semble indifférentes! Dans le fond, toujours unité, « toujours le même esprit, toujours la même foi, facile « à reconnaître dans son expression, tout ensemble « uniforme et variée. » Ce mémoire se termine par des spécimens des manuscrits liturgiques de la bibliothèque de Poitiers cités dans ce travail remarquable à plus d'un titre.

Un an plus tard (1839), le nom de saint Hilaire revenait encore sous la plume savante de M. l'abbé Cousseau. Je veux parler du berceau de l'ordre monastique en Occident, de Ligugé, au diocèse de Poitiers. Peindre saint Martin, ce brave officier de Pannonie, renonçant, après vingt-quatre ans de service (356), à la carrière des armes pour se mettre humblement sous la direction du grand évêque de Poitiers, qui le conduit dans la solitude; nous dire les miracles de ce thaumaturge du IV^e^ siècle, Hilaire se faisant lui-même le disciple de son propre disciple, la vie des moines de Ligugé, l'innocente ruse qui fait de saint Martin l'évêque de Tours et détermine la fondation de Marmoutier; rappeler les *Étincelles et l'histoire de saint Léger,* la règle de saint Benoît s'implantant dans le plus ancien monastère des Gaules; raconter les ravages des Normands, des Anglais, des protestants, de la Révolution, c'est-à-dire les fortunes diverses et la ruine de Ligugé : telle est la pâle esquisse de ce *Mémoire*. « Dans ce travail, aussi attrayant par le « style qu'intéressant par le fond même du sujet, il « rappela à une génération qui ne s'en souvenait guère « l'honneur qui lui revenait d'avoir à sa porte le « berceau des ordres monastiques de l'Occident, et il « remit en lumière ces grands noms de saint Hilaire « et de saint Martin, dont il évoqua le premier la

Digitized by Google

« gloire oubliée (1). » Ajoutons, Messieurs, pour être complet, que les désirs de M. l'abbé Cousseau ont été réalisés au delà de ses espérances, que le vieux monastère des bords du Clain a retrouvé ses modestes et savants bénédictins, et que l'un d'eux, le R. P. Dom Chamard, vient de reprendre et compléter son histoire. « J'ai admiré, écrivait Monseigneur à cet humble et « intelligent religieux (Angoulême, 8 décembre 1872), « le parti que vous avez su tirer de vos savantes re- « cherches pour éclaircir tant de points restés obscurs « jusqu'à vous dans cette longue suite de pillages et « de dévastations. Je n'avais fait qu'effleurer ce sujet « dans mon petit Mémoire rédigé, il y a plus de trente « ans, pour attirer l'attention du gouvernement sur la « charmante église de Saint-Martin (2). »

Après saint Hilaire et saint Martin, c'est un vieil aruspice qui vient, pour ainsi dire, demander à M. l'abbé Cousseau de tirer son nom de l'oubli. Lisez, Messieurs :

AUX DIEUX MANES ET A LA MÉMOIRE

De Gaius Fabius Sabinus de Teanum, en Campanie, chevalier romain, l'aruspice le plus distingué de son temps, qui a vécu 58 ans 5 mois et 5 jours. Gaius Fabius Sabinianus, son fils, au meilleur et au plus chéri des pères. Lui-même a commandé, avant sa mort, de lui élever ce monument.

« Depuis que votre Société est constituée, je ne crois « pas qu'on ait découvert aucun monument aussi inté-

(1) Extrait du rapport de la Société des Antiquaires de l'Ouest, séance du 7 janvier 1876.

(2) *Saint-Martin et son monastère de Ligugé*, par le R. P. Dom Chamard, p. XIII.

Digitized by Google

« ressant que celui qui vient d'être trouvé, il y a trois « jours (30 novembre 1840), dans le jardin des Filles « de la Croix, entre la rue des Gaillards et la rue « Saint-Cybard, dans la ligne même de cette fameuse « enceinte visigothe qui nous a déjà offert tant de « curieux débris. »

Pourquoi ce Campanien de Teanum, la ville la plus magnifique de cette province délicieuse après Capoue, Sabinus, était-il venu se fixer à Poitiers ? Où était situé le temple païen qu'il desservait avec son collége d'aruspices ? Comment Savigny (le domaine de Sabinus) devint-il la propriété des évêques de Poitiers et s'appela-t-il l'Évêcau, *Sabiniacum-episcopale ?*

Vous voyez, Messieurs, quelles questions intéressantes au point de vue de l'histoire et de la géographie a soulevées la découverte de ce seul monument.

« Pour revenir au tombeau de Sabinus, dit en termi- « nant M. l'abbé Cousseau, ses destinées n'ont pas « été moins étranges que celles de sa *villa*. Ce cippe « funéraire, dressé avec honneur sur la voie publique, « est conservé religieusement sans la moindre muti- « lation, même après que la religion des aruspices a « cessé d'être honorée dans notre ville. Mais viennent « les Vandales et les Goths qui renversent les temples « et les églises, qui brûlent les maisons et détruisent « les tombeaux. Après leur passage, les habitants qui « ont échappé à la mort ne songent plus à relever les « monuments ; il ne s'agit que de se fortifier contre « une nouvelle invasion. On construit à la hâte un mur « d'enceinte avec les débris des édifices ruinés, et le « tombeau de l'aruspice Sabinus est jeté dans les fon- « dements de cette muraille.

« Recouverte d'une couche épaisse de ciment, et « préservée par là de l'altération la plus légère, l'ins- « cription funéraire attendra plus de 1,300 ans le jour

Digitized by Google

« de la révélation. Dans cet intervalle, la Gaule est « devenue France. Cette muraille a vu des Arabes, des « Normands, des Anglais l'attaquer successivement. « Elle a vu aussi des Romains, des compatriotes de « Sabinus, mais qui venaient faire entendre à nos pères « d'autres oracles que les siens. C'étaient les légats du « saint-siége qui venaient parmi eux présider des « conciles. Enfin, après bien des révolutions, des Filles « de la Croix rassemblent sur ces débris un petit trou- « peau de pauvres orphelines, et c'est aux vierges « chrétiennes qu'il est réservé de mettre à découvert le « tombeau du prêtre païen et de nous révéler son exis- « tence 1,600 ans après sa mort. Assurément le cé- « lèbre aruspice, malgré sa science *singulière* (1), « n'avait point vu tout cela dans les entrailles des vic- « times (2). »

Quelques mois plus tard, à son retour de Rome, il complétait et confirmait ce rapport si intéressant par une *addition* empruntée à la notice que lui avait envoyée en réponse, de sa retraite d'Avranches, M. de La Lande. Sa profonde science, Messieurs, ne pouvait pas le rassurer contre son humilité, qui lui persuadait toujours que les autres savaient plus et mieux que lui. « Les conjectures de M. de La Lande sur l'époque à « laquelle on peut la rapporter (l'inscription) ont un « tout autre poids que les miennes. La visite même de « l'immense collection d'inscriptions du Vatican, que « j'ai pu faire depuis, ne saurait équivaloir à ses pro- « fondes études et à sa longue expérience. Mais je me « réjouis de me trouver d'accord avec lui sur cette im- « portante question de temps. Ce que je soupçonnais

(1) *Sui temporis singulari.* Inscript.

(2) Rapport sur le tombeau d'un aruspice trouvé à Poitiers, dans le jardin des Filles de la Croix, le 30 novembre 1840, par M. l'abbé Cousseau.

Digitized by Google

« d'abord, maintenant fort de son avis, j'ose l'affirmer.
« Mais écoutons M. de La Lande (1)... »

Je viens de parler de son voyage à Rome ; l'âge (il avait alors 82 ans) et la santé subitement et profondément altérée de Mgr de Bouillé le nécessita. Ce saint évêque, sentant ses forces défaillir, ne voulait cependant pas se dispenser d'accomplir un des devoirs de sa charge, et il pria M. l'abbé Cousseau de faire sa visite *ad limina apostolorum*. Cette mission délicate dit assez haut la confiance que lui inspirait le savant professeur du grand séminaire. L'évêque nonagénaire d'Orléans, ce Mgr de Beauregard dont nous avons déjà parlé, disant à ses chers diocésains un douloureux adieu, avait déjà demandé à la ville de Poitiers une retraite près du tombeau glorieux de saint Hilaire. Ce vénérable vieillard ne voulut pas laisser partir son cher fils Antoine, comme il l'appelle, sans une lettre de recommandation pour le pape Grégoire XVI. « *Quod autem per me ipse « agere nequeo, hoc ago per dilectum filium Antonium « C. (Cousseau), presbyterum Pictaviensem, quem « jam antea Aureliani sedens diligebam, nunc vero « in hoc senectutis meæ secessu plus diligo. Illum ut « viscera mea suscipere dignetur Beatitudo vestra, et « me per illum cogitet osculari pedes et apostolicam « benedictionem, ultimum senis episcopi solatium, hu- « militer flagitare* (2). » « *Antonium ipsum excepimus « tuo et episcopi sui testimonio commendatum, omni, « ut par erat, benevolentiâ,* » écrivait Grégoire XVI à son vénérable frère l'ancien évêque d'Orléans (3).

(1) C'est cette addition sans doute qui fut cause que le rapport ne figure que dans le volume des *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest* de l'année 1841, p. 121-135.

(2) *Oraison funèbre de Mgr Jean Brumauld de Beauregard*, p. 72. (10 avril 1841).

(3) *Ibid.*, p. 73 (30 juin 1841).

Digitized by Google

Entre le Pape et l'envoyé de l'évêque de Poitiers la conversation était facile; nous avons déjà vu que M. l'abbé Cousseau avait appris l'italien. Grégoire fut frappé de la pureté avec laquelle ce prêtre français parlait une langue qui n'était pas la sienne et s'empressa de l'en féliciter. Le jeune professeur rougit; mais son étonnement fut bien plus grand encore lorsqu'à Turin, dans une visite qu'il fit à l'immortel auteur de *Mes Prisons,* il entendit Silvio Pellico lui adresser les mêmes éloges qui l'avaient tant surpris déjà sur les lèvres du souverain pontife (1). C'est pendant ce voyage que Mgr de Bouillé le nomma supérieur du grand séminaire et à Rome même qu'il en reçut la nouvelle. Laissons parler M. l'abbé Alexandre, ses souvenirs ne feront que confirmer les miens : « Il était jeune encore et du « premier coup il pouvait entrevoir combien l'œuvre « lui serait difficile. Aussi, écrire à son évêque, mo- « tiver humblement un refus, attendre avec calme une « réponse : tout cela fut pour lui l'accomplissement d'un « devoir de conscience. Mais son vieil évêque qui le « connaissait si bien et dont le jugement était si droit « et si sûr persista. Grégoire XVI, auquel il se confia, « confirma la nomination de son évêque et bénit ses « futurs travaux.

« L'Église de Poitiers pourrait nous dire comment « ils furent bénis en nous faisant connaître la vie du « jeune supérieur. Elle pourrait nous dire comment, en « travaillant à la perfection des autres, il travaillait à « la sienne propre et s'élevait toujours davantage (2). »

Hélas ! il ne revint pour ainsi dire en France, après ce long voyage, que pour prononcer l'oraison funèbre

(1) Monseigneur m'a bien souvent raconté l'impression profonde qu'il éprouva à la vue de ce célèbre et sympathique captif et du calme avec lequel il parlait de ses propres malheurs.

(2) *Oraison funèbre de Mgr Cousseau,* p. 15.

Digitized by Google

de Mgr Brumauld de Beauregard (7 janvier 1842), ancien évêque d'Orléans (1).

Que puis-je vous dire, Messieurs, de ce discours, sinon que l'orateur a été vraiment à la hauteur de son sujet? Vous en jugerez vous-mêmes, car l'analyse que je vais vous en faire ne peut vous donner qu'une simple idée des beautés littéraires qu'il renferme. L'exorde n'est que le développement de ces paroles divinement inspirées : *La loi de Dieu est dans son cœur : ses pas seront toujours fermes* (2). A l'inconstance du cœur humain, à ce sable mouvant des opinions et des choses du temps, M. l'abbé Cousseau oppose l'inébranlable fermeté de ce grand évêque d'Orléans et nous en fait, pour ainsi dire, toucher du doigt la cause surnaturelle : *La loi de Dieu dans son cœur, voilà,* s'écrie l'orateur sacré, *le principe d'une éternelle stabilité!* Il nous montre ensuite Jean Brumauld de Beauregard sanctifié, pour ainsi dire, comme Jean-Baptiste, dès le sein de sa mère; la famille préparant par ses leçons, ses exemples et son histoire la grandeur de ce noble caractère. Que j'aime à voir Jean de Beauregard écoutant en silence les vieux amis de la maison, ces anciens magistrats, plus vénérables encore par leur piété que par leur grand âge et leur science, recueillant sur les lèvres de l'un d'eux, M. Filleau, ce qu'il avait appris de ses pères, ce qu'ils lui avaient raconté jadis de saint Vincent de Paul, du pieux cardinal de Bérulle et des autres saints personnages de cette grande époque; de l'origine et des premiers mouvements du jansénisme, *de cette secte non moins rusée qu'audacieuse qui a eu*

(1) Oraison funèbre de Mgr Jean Brumauld de Beauregard, ancien évêque d'Orléans, prononcée le 7 janvier 1842, dans la cathédrale de Poitiers, par M. l'abbé A. Cousseau, supérieur du séminaire. (A Poitiers, chez François-Aimé Barbier, libraire, imprimeur de l'évêché, 1842.)

(2) Psalm. XXXVI, 31.

Digitized by Google

une si grande part à nos malheurs... « Ainsi le jeune « homme apprenait la sagesse en écoutant les vieil- « lards; ainsi formait-il ce riche trésor de souvenirs, « d'où il devait plus tard *tirer l'ancien et le nouveau,* « selon le besoin des temps, pour l'instruction de « son clergé et de son peuple (1). » Tel m'apparaît, aux pieds de ce vieil évêque, M. l'abbé Cousseau lui-même, buvant à longs traits à cette source si pure des antiques souvenirs. De la maison paternelle, nous voyons passer le jeune Brumauld au collége des Jésuites. Les larmes qu'il donne à l'injuste persécution et à l'exil de ses maîtres nous prouvent la noblesse de ses sentiments, et nous applaudissons à l'admiration de ces vénérables chanoines de Notre-Dame de Poitiers qui ne peuvent contempler sans un légitime orgueil ce nouveau Benjamin. Mais quittons l'église Notre-Dame et suivons le jeune chanoine au séminaire de Saint-Sulpice de Paris, où André-Georges, son frère aîné, l'avait précédé et l'accueillit avec les transports de la joie la plus vive. « O jours heureux, ô sainte fraternité « du sacerdoce, serrant encore par un lien plus sacré « l'union déjà si forte du sang et de l'amitié! Paris, « Luçon, Poitiers les virent successivement unis dans « la même foi, le même amour, les mêmes travaux, « les mêmes joies, et enfin dans la même captivité et « les mêmes souffrances. Le ciel les voit aujourd'hui « réunis dans la même gloire et la même félicité. Tous « deux portent au front, avec la couronne des vierges « qui ont toujours suivi l'Agneau, la couronne des doc- « teurs qui ont enseigné la justice à leurs frères. « L'aîné y a surajouté celle du martyre; mais le second « a joint au mérite d'un long exil pour la foi les tra- « vaux et la couronne des saints pontifes (2). »

(1) *Oraison funèbre de Mgr Brumauld de Beauregard*, p. 12.
(2) *Ibid.*, p. 15 et 16.

Digitized by Google

Vous venez d'entendre, Messieurs, l'orateur chanter son propre bonheur et son frère Louis. Après Saint-Sulpice de Paris, Luçon. C'est dans cette cathédrale, dans cette paisible retraite que nous retrouvons les deux frères pendant quinze années. « Là, au milieu de « nombreux et savants collègues, avec la ressource « d'une riche bibliothèque ecclésiastique, le jeune et « studieux chanoine peut se livrer en paix à l'étude la « plus approfondie de la science sacrée. » ... Mais *l'heure est venue : le ciel commence à s'obscurcir. Voici la puissance des ténèbres : Hæc est potestas tenebrarum.* M. l'abbé Cousseau fait en quelques lignes une peinture si vraie, si chaude de la Révolution, qu'on croit y assister et voir de ses propres yeux ces scènes de désolation. Avec quelle intelligence il nous montre la main providentielle dispersant les agneaux de Dieu dans les quatre coins du monde, comme, aux jours d'orage, elle se sert de l'Esprit des tempêtes pour arracher aux plantes déjà mûres les semences qui doivent les perpétuer et les multiplier. Puis-je passer sous silence la généreuse hospitalité de l'Angleterre (que Dieu récompense tous les jours de sa charité), et ce service solennel pour la famille royale qui lui valut, avant l'épiscopat, cette croix de reliques, plus vieille que Henri VIII, que l'on vit briller depuis sur la poitrine du vénérable évêque ? Et ce triomphe nocturne du proscrit revoyant sa patrie, puis-je l'oublier ? « O joie « des prêtres et des fidèles à la vue du nouvel apôtre ! « Mes frères, je les ai entendus, après cinquante ans, « s'écrie l'orateur, la rappeler encore les larmes aux « yeux. »

Et cette sainte audace du synode tenu dans la grande salle du château de Pont-de-Vie, et ce double miracle qui l'arrache deux fois à une mort certaine, et cette visite à sa mère, qui pleurait déjà deux martyrs, et

Digitized by Google

cette entrevue avec le vénérable Jérôme Coudrin où ils jetèrent ensemble les fondements de la société des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie ! et cette tentation de haine, victorieusement repoussée, en présence de ce juge inique qui joint l'insulte à la plus lâche condamnation ; et *cet air de joie céleste et ce sourire gracieux avec lesquels il salua en partant (pour Cayenne) la foule assemblée sur son passage!* Vraiment, on ne peut s'empêcher d'admirer la loi de Dieu qui opère de tels prodiges : *lex Dei ejus in corde ipsius.*

Cayenne (je ne prononce pas ce nom sans une douloureuse émotion), « terre brûlante de la Guyane, dé« serts meurtriers de Conanama, sanctifiés par les « douleurs des prêtres de Jésus-Christ, qui avez « entendu leurs dernières paroles, dites à l'univers « s'ils étaient les ennemis de leur patrie. Que leurs « ossements dispersés disent aussi aux générations « futures quels furent chez nous les apôtres de la tolé« rance et de la liberté (1) ! »

Est-ce la justice toujours miséricordieuse de Dieu qui a fait choisir plus tard ce lieu pour l'expiation du crime, et ces prêtres déportés sont-ils les anges tutélaires des infâmes citoyens qu'on y envoie tous les jours? Je le croirais volontiers.

Quand on songe que toute consolation humaine fut refusée sur cette terre inhospitalière à Jean Brumauld de Beauregard, qu'il n'y trouva pas même *ce sentiment délicieux de l'amitié* que l'Écriture appelle un remède de vie, *medicamentum vitæ,* et que ses confrères d'infortune ne lui offrirent qu'une douleur *sombre et silencieuse ; nulle douceur de sentiment, nul épanchement d'âme, rien d'intime, rien de tendre. Ah!* s'écrie le pauvre proscrit trompé dans son attente, *de tous les*

(1) *Oraison funèbre de Mr Brumauld de Beauregard*, p. 47.

Digitized by Google

maux de mon exil, celui-là fut incomparablement le plus cruel. « Que de larmes n'ai-je pas versées dans les « forêts de la Guyane ! J'allais me plaindre et me con- « soler avec mon Dieu dans ces bois sombres et mous- « seux, dont le silence est celui des tombeaux. Je m'é- « criais vers lui et lui disais : Mon Dieu ! je ne regrette « pas ma patrie : elle est moins paisible que ces bois et « ma pauvre cabane. Je ne regrette pas mes biens : ne « me donnez-vous pas la nourriture et des habits ? Vos « bontés font un miracle en ma faveur : avec une santé « épuisée, je retrouve des forces dont je suis étonné. « Mais je regrette l'amitié. Vous m'avez dépouillé de ce « bien : je l'ai laissé en France. Eh bien ! mon Dieu ! « j'adore votre justice : j'ai mérité bien plus encore. « Que je vive seul ! oui seul, et sans un cœur qui puisse « m'entendre !... Qu'à ma mort il ne soit pas versé une « larme ! Que mon tombeau ne soit pas visité ! Que je « sois pour jamais donné à la nuit de l'oubli, de cet « oubli qui éteint tout orgueil ! *Mon Dieu ! je le veux « bien* (1). »

L'heure du retour sonna et M. de Beauregard fut nommé curé de la cathédrale de Poitiers. Le zèle qu'apporta dans l'administration de sa paroisse le confesseur de la foi, plus que la noblesse de son extraction, attira sur lui l'attention bienveillante du roi Louis XVIII et le fit asseoir sur le siége pontifical d'Orléans. « L'em- « pressement qu'elle a mis (cette Église) à réclamer la « dépouille mortelle de son saint évêque et les hon- « neurs extraordinaires qu'elle lui a rendus témoignent « assez qu'elle a su apprécier le pasteur qui, durant « seize années, n'a cessé de travailler pour elle de tout « son cœur, de tout son esprit, de toute son âme et de « toutes ses forces. » C'est ainsi que M. l'abbé Cousseau

(1) *Oraison funèbre de M^gr^ Brumauld de Beauregard*, p. 49.

Digitized by Google

résume en quelques mots l'épiscopat de Mgr d'Orléans. Aussi quelle désolation quand la triste nouvelle de sa démission de son siége devint publique.

Je n'en connais pas de plus grande, Messieurs, que celle que nous ressentîmes, il y a cinq ans, dans les mêmes circonstances (1). La péroraison de ce magnifique discours n'est pas indigne de ce que je ne fais que vous indiquer.

Les vieilles voûtes de la cathédrale de Poitiers retentissaient encore des derniers accents de cette magnifique oraison funèbre, quand une autre tombe s'ouvrit et vint arracher à l'orateur un nouveau cri plaintif du cœur : Mgr de Bouillé n'était plus (14 janvier 1842). *Que de souvenirs! Que de regrets! Dolor meus super dolorem* (2) ! M. l'abbé Cousseau ne prononça point l'éloge funèbre de ce vénérable prélat, mais son *envieuse modestie,* vaincue par les instances de ses amis, a laissé tomber le voile de l'oubli qu'elle réservait à la *Notice* si intéressante publiée *sur Mgr Jean-Baptiste de Bouillé, évêque de Poitiers,* dans les colonnes du *Journal de la Vienne* du 26 avril 1842. Cette esquisse biographique commence avec les origines de la famille de Bouillé, *une des plus nobles et des plus anciennes de la province d'Auvergne.* Jean-Baptiste fit ses études littéraires dans ce célèbre collége de Navarre *qui a donné Bossuet à l'Église.* Il avait alors quinze ans. Il terminait ses études ecclésiastiques à Saint-Sulpice de Paris quand le marquis de Bouillé, son parent, se couvrait de gloire dans la guerre contre les Anglais (1783).

Le reflet de cette gloire militaire valut au jeune prêtre le titre d'aumônier de la reine. La carrière des honneurs qui semblait s'ouvrir devant lui fut bien vite fermée. La Révolution venait d'éclater comme la foudre,

(1) Date de la démission du vénérable Mgr Cousseau (1873).
(2) Jerem., VIII, 18.

Digitized by Google

la famille royale était captive et les généreux efforts du général de Bouillé pour l'arracher des mains de ses bourreaux avaient fatalement échoué : Dieu voulait une expiation : *Avorum delicta immeritus lues,* dirait Horace.

Les montagnes de son pays natal ne purent offrir longtemps à l'abbé de Bouillé le calme et la paix qu'il leur avait demandés. Il partit donc pour Londres et la Martinique où, pendant vingt ans, il exerça le plus saint et le plus pénible ministère.

Quand il reprit le chemin de la France (1814), il se trouva posséder à peine la somme nécessaire pour payer son voyage. La constatation de ce fait n'est-elle pas le plus bel éloge qu'on puisse faire du noble curé de la Rivière-Pilote ? C'est dans cette paroisse qu'il publia le *Catéchisme historique et dogmatique,* réimprimé à Poitiers en 1834, *remarquable,* ajoute l'écrivain, *par la clarté et la précision.* Louis XVIII n'oublia pas l'ancien aumônier de l'infortunée Marie-Antoinette et le nomma évêque de Poitiers. Mgr de Bouillé ne fut sacré que le 28 octobre 1819. Sa vie sur le siége de saint Hilaire est la plus saintement occupée que je connaisse, et M. l'abbé Cousseau nous en donne le détail avec un véritable scrupule de chroniqueur.

Quelles œuvres a laissées dans son diocèse ce vénérable prélat ! Quelle activité, disons mieux, quel zèle dans l'accomplissement de ses graves devoirs ! « Mais « de tous les événements de son épiscopat, celui qui a « eu le plus de retentissement dans l'Église, et qui figu- « rera avec le plus d'éclat dans ses annales, c'est le « prodige de la croix de Migné (17 décembre 1826). « Quelques fades railleries de journaux, quelques dé- « clamations contre le fanatisme et les missionnaires, « voilà toutes les discussions qu'elle (l'impiété) a su « opposer à un fait aussi éclatant que la lumière du « jour. Mais ni ses dédains affectés ni ses objections

Digitized by Google

« ridicules n'ont fait grande impression sur les esprits « sérieux et les hommes de bonne foi. » Ces dernières paroles de l'abbé Cousseau me semblent terminer encore aujourd'hui la controverse que des journalistes mal-avisés ont tenté, il y a quelques mois à peine, de reprendre sur le miracle de cette croix lumineuse.

On comprend combien dut être délicate, au point de vue politique, la situation de l'ancien aumônier de la reine quand éclata la révolution de 1830. L'amour de Dieu et de ses frères, qui en lui avait enfanté déjà des prodiges, lui fit aisément surmonter cette difficulté. « L'attitude que prit alors Mgr de Poitiers a été jugée, « nous dit l'auteur de cette notice, par les hommes « honorables des partis opposés, *la plus noble, la plus « digne de son nom et de son caractère personel, la « plus conforme au véritable esprit de son ministère.* » Quelle dignité et quelle charité, alors qu'il voyait *son revenu réduit de plus de la moitié!* Quelle simplicité charmante et quel amour du devoir dans ces simples paroles à l'un de ses vicaires généraux : « Je sais bien « que je prêche mal : je prêche cependant, parce que « c'est mon devoir. Aucun de mes prêtres, après m'a- « voir entendu, ne pourra se croire dispensé de prê- « cher. » Voilà l'homme, Messieurs, et quel besoin avait-il des trésors de l'éloquence et des fleurs de la rhétorique après que ses œuvres avaient parlé? « Je doute, « ajoute M. l'abbé Cousseau, si bon juge en ces ma- « tières, que l'éloquence des plus célèbres prédicateurs « parvienne jamais à captiver l'attention d'un auditoire « mieux que ne faisait Mgr l'évêque de Poitiers dans les « exhortations qu'il adressait à ses prêtres à la fin des « retraites pastorales. » Il mourut plus qu'octogénaire (82 ans), le 14 janvier, fête de saint Hilaire, et ses derniers moments, marqués au coin de l'édification la plus parfaite, nous font souvenir de ce souhait du prophète :

Digitized by Google

Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia (1). Cette courte notice se termine par une heureuse application à Mgr de Bouillé des paroles de Laurent, doyen du chapitre de Poitiers, pleurant la mort du célèbre Gilbert de La Porrée, son évêque, *dont la gloire,* dit avec raison M. l'abbé Cousseau, *fut moins pure que celle de Mgr de Bouillé.*

Mais reprenons le cours de nos investigations archéologiques et revenons à la Société des Antiquaires de l'Ouest. Il s'agit de Mauléon (aujourd'hui Châtillon-sur-Sèvre) et d'un bon et dévot ermite *qui fuyait la renommée et que la renommée suivit malgré lui au fond de sa retraite.* Je veux parler de Geoffroy, dont la notice n'est à proprement parler qu'une feuille détachée de cette histoire de Mauléon, hélas ! jamais achevée, et dont les premières pages sont ainsi décrites par M. de Chergé dès 1835 : « Un travail bien important réclame aussi une « mention particulière : c'est cette introduction remar- « quable à l'histoire de la ville et des sires de Mauléon, « qui vous a fait regretter si vivement que M. l'abbé « Cousseau n'ait pu encore que tracer le dessin de « l'ouvrage complet qu'il vous a promis sur cette cu- « rieuse matière (2). »

L'histoire de Geoffroy de Mauléon est une peinture pleine de fraîcheur de la société et de l'école de Poitiers au XIIe siècle, de la fondation du monastère de Fontaines, près de Château-Renaud, de la fortune inouïe d'un des premiers disciples de Geoffroy, de Guillaume le Flamand, patriarche de Jérusalem (1130), et des tristesses qui remplirent d'amertume les dernières années de Geoffroy (3).

(1) *Lib. Numer.;* XXIII, 10.

(2) *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest,* t. II (1836). Rapport de M. de Chergé sur les travaux de la société, p. 36.

(3) *Ibid.,* année 1841, p. 161 à 172. Cette intéressante notice est le seul épisode de l'histoire de Mauléon qui ait vu le jour. La publication de

Digitized by Google

Nous retrouvons l'année suivante (1843) le nouveau supérieur du grand séminaire au congrès archéologique de Poitiers, expliquant avec son intelligence habituelle des choses antiques et sa vaste science le symbolisme des grotesques et des *obscena* sculptés sur les murs de nos églises (1), et décrivant la forme variée du nimbe ou de l'auréole qui accompagne la représentation de nos saints (2). Il donna ensuite, je laisse la parole à la Société des Antiquaires de l'Ouest, « sous le titre « d'*Étude historique sur l'église Notre-Dame de Lusi-* « *gnan et ses fondateurs,* une histoire presque complète « de ce modeste chef-lieu de canton, qui, ainsi que le dit « Mgr Cousseau lui-même, est à la fois une petite ville « et un grand nom. Dans son récit, où brille tout son « savoir d'historien et d'archéologue, non-seulement il « nous fait voir l'Église dans tous ses détails, mais il « rétablit à nos yeux le magnifique château de Lusi- « gnan ; il décrit ses siéges et ses fêtes ; il montre, s'y « donnant rendez-vous, les princes du monde et ceux « de l'Église ; il se complaît enfin à nous faire con- « naître les sept petit-fils du vieil Hugues de Lusignan, « au moment où ils allaient partir pour la croisade et « ceindre en Orient les couronnes de Jérusalem, de « Chypre et d'Arménie (3). »

Laissons les sires de Lusignan et leurs couronnes éphémères pour écouter l'histoire pleine d'intérêt d'un

nombreux documents inédits des XIe, XIIe et XIIIe siècles, relatifs à la famille des sires de Mauléon, avait nécessité la refonte des deux chapitres dont vient de parler avec tant d'éloges et de regrets M. de Chergé, mais les travaux dont Mgr de Bouillé chargea M. l'abbé Cousseau ne lui permirent pas d'achever cet ouvrage sur sa patrie.

(1) *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest* (1843), p. 443.

(2) *Ibid.*, p. 472.

(3) Rapport de la Société des Antiquaires de l'Ouest, séance du 7 janvier 1876. Ce mémoire, publié dans le volume de 1844, p. 287 à 416, n'a cependant été imprimé qu'en 1845.

Digitized by Google

simple curé de la Tessoualle (Maine-et-Loire), que veut bien nous faire le panégyriste des évêques. « Né au « moment des premières fureurs de la persécution « contre le clergé, le 30 décembre 1791, dans la pa- « roisse de Saint-Pierre de Cholet, *Louis Beaufreton* « fut baptisé par M. Boisdron, son oncle maternel, qui « en était vicaire. Il avait à peine deux ans, lorsque « son père périt pour la foi, les armes à la main, avec « la plus grande partie de l'armée vendéenne qui avait « passé la Loire. En même temps, les désastres de la « guerre enlevaient à sa famille le petit fonds de com- « merce qui faisait toute sa fortune. » On le voit, les premiers pas de M. Beaufreton dans la vie furent pénibles; le reste de son histoire ne l'est pas moins. Dieu, cependant, ménagea cette faiblesse; la veuve et l'orphelin, quand fut passée la tourmente révolutionnaire, trouvèrent un asile et le pain de chaque jour dans le presbytère de M. Boisdron, à Vihers, et plus tard à Vesins, à l'ombre de l'autel. Ainsi vivait Samuel dans le temple, ainsi vivent les saints : leurs courtes joies sont toujours mélangées de beaucoup de larmes, *miscentur gaudia fletibus*. Les colléges de Doué et d'Angers virent s'achever dans la *candeur de l'innocence* des études si saintement commencées. Le grand séminaire de cette dernière ville lui donna pour condisciples Mgr Angebault, qui devait être plus tard son évêque et que nous avons vu dans nos murs, et *Mgr Régnier, maintenant évêque d'Angoulême, qui a toujours fait une estime singulière de sa vertu* (1). Ordonné prêtre en 1816, M. Beaufreton fut donné comme vicaire à son oncle et partagea pendant six ans tous ses travaux. Nommé curé de la Tessoualle, au

(1) L'auteur de la notice ne se doutait pas alors qu'un jour il deviendrait le successeur, sur le siége de saint Ausone, de l'éminent cardinal.

Digitized by Google

commencement de 1822, le vénérable *M. Boisdron disait alors à quelques habitants de cette paroisse, le jour de son installation, dans un entretien particulier :* « Je vous donne mon neveu avec sa robe baptismale; « depuis sa plus petite enfance, je n'ai jamais eu aucun « reproche à lui faire : il a toujours eu la crainte de « Dieu. Ce beau témoignage était d'ailleurs inscrit sur « le front du jeune prêtre. Le calme angélique de sa « figure, qui ne s'animait que pour parler de Dieu, des « intérêts de sa gloire, ou pour chanter ses louanges, « disait assez que jamais le souffle d'une passion mau- « vaise n'avait eu le pouvoir de troubler son cœur. « Jusqu'à son dernier soupir, la persécution *la plus « déloyale et la plus obstinée* n'a pu y faire pénétrer « le moindre sentiment de haine ni d'aigreur (1). » La suite de cette notice, écrite avec cette simplicité des écrivains du grand siècle, n'est que le récit des tribulations et de la gloire posthume du vénérable curé de la Tessoualle. Comme la nature humaine est prise sur le fait quand M. l'abbé Cousseau nous raconte, avec l'indignation d'un cœur loyal et généreux, *ces oppositions tantôt sourdes, tantôt violentes;* ces tracasseries sans cesse renouvelées ; ces entraves mises au zèle du pasteur dans ses entreprises les plus saintes et les *plus visiblement utiles à la commune; ces préventions habilement semées et répandues jusque dans les paroisses voisines.* Quelle douleur pour M. Beaufreton quand, *après quinze ans du ministère le plus dévoué et le plus irréprochable,* il vit *le petit nombre d'hommes qui ne le goûtaient pas s'entendre assez bien entre eux pour écarter des conseils de la commune ceux dont le concours l'avait jusque-là aidé si puissamment pour le bien de la paroisse.* La revanche que la

(1) *Notice sur la vie de M. Louis Beaufreton*, p. 6.

Digitized by Google

divine Providence donne au bon curé dans les élections municipales fait un instant sourire d'aise et de bonheur. Elle préparait, hélas ! son éloignement de la commune et, *si licet parva componere magnis,* l'ensevelissait dans son triomphe après vingt-deux ans de ministère. Avec quelle obéissance admirable, entrant dans les vues de son évêque, il résigne sa cure de la Tessoualle pour aller mourir dans la retraite, *le cœur toujours saignant d'une séparation qu'il avait à peine crue possible,* à côté des ruines du château de Vaillé, dont l'évêque d'Angers l'avait nommé chapelain. C'est là que la gloire humaine vint le visiter, et de là que son corps fut triomphalement transporté, après sa mort, à la Tessoualle (29 novembre 1844). Un an seulement s'était écoulé depuis la résignation de sa cure. Je n'ai pu lire sans attendrissement, Messieurs, les dernières pages de cette simple notice sur M. Beaufreton ; j'ai mêlé mes larmes à celles de ceux qui l'avaient connu, et je ne puis que redire avec l'auteur :

« C'est à Dieu seul, sans doute, qu'il appartient de « prononcer une sentence absolue sur le mérite des « hommes, et son Église ne le fait en son nom que pour « ses plus illustres serviteurs. Toutefois, dans une « sphère moins haute et pour de plus humbles vertus, « *la voix du peuple fidèle,* qui les honore avec une « telle unanimité et un tel enthousiasme, ne peut-« elle pas être aussi regardée comme *la voix de « Dieu* (1) ? »

Quelques mois après, une médaille de Simon Machabée, *l'an II de la liberté d'Israël* (142 ans avant J.-C.),

(1) Notice sur la vie de M. Louis Beaufreton, ancien curé de la Tessoualle, et sur la translation de son corps de la chapelle de Vaillé à son ancienne paroisse, le 29 novembre 1844.

(Extrait du *Journal de la Vienne.* Poitiers, de l'imprimerie de F.-A. Saurin, 1844.)

Digitized by Google

sollicite de nouveau cette science hébraïque de M. l'abbé Cousseau que nous lui avons vu étudier avec tant de succès à Saint-Sulpice de Paris, et qui lui servait déjà en 1835 à rétablir le sens, altéré par de célèbres numismates, de la légende d'une médaille portant la face du Christ. La médaille de Simon Machabée est un don fait à la Société des Antiquaires de l'Ouest par leur nouveau collègue, M. le docteur Villain, de Vouillé, qui l'a rapportée de son voyage dans la Palestine. Laissons parler M. l'abbé Cousseau : « Notre généreux collègue « enrichit notre médaillier de trois pièces d'un haut « intérêt, qu'il a rapportées du monastère de Bethléem. « Deux sont des petits bronzes avec inscriptions grec- « ques : ils appartiennent à un personnage fameux « dans le Nouveau Testament, à ce roi Agrippa, que « l'éloquence de saint Paul ébranla sans le convertir. « La troisième, de moyen bronze, porte, en lettres hé- « braïques, un des plus beaux noms de l'Ancien Testa- « ment, celui de Simon Machabée. C'est uniquement à « cette inscription hébraïque que je dois l'honneur, bien « nouveau pour moi, de me présenter devant vous « comme numismatiste, et de vous entretenir d'une an- « cienne monnaie.

« Comme celle-ci est la première de son espèce qui « entre dans notre collection, je crois qu'il importe d'en « bien établir l'authenticité, d'en expliquer l'inscription, « d'en fixer l'époque, d'en déterminer la valeur. »

Tout son plan est là. Je n'ai pas besoin de dire comment il fut exécuté, vous connaissez aujourd'hui l'écrivain, le savant; ses preuves sont faites surabondamment. Mais lisez cette remarquable dissertation sur la forme successive de l'écriture chez les Hébreux. C'est un véritable traité *ex professo* sur la matière et une introduction toute naturelle à l'explication de l'inscription que porte la médaille. Tout en se rangeant à

Digitized by Google

l'avis de M. Lenormant *(Revue numismatique de 1845)*, sur les monnaies frappées au coin de *Simon* par les successeurs de cet héroïque *grand-prêtre, général et prince des Juifs*, il maintient avec raison son sentiment sur l'époque de la fabrication de cette pièce de bronze. « La netteté du dessin et la beauté des caractères me font prononcer sans hésitation qu'elle doit « appartenir aux premiers temps, c'est-à-dire au temps « de Simon Machabée, et à la seconde année de son « règne, comme porte l'inscription.

« Quant à sa valeur, ajoute M. l'abbé Cousseau, je « crois que c'est un demi-ghéra. Le ghéra est la « vingtième partie du sicle... Ainsi, 5, tout au plus « 7 centimes, voilà tout ce que vaut de valeur intrinsèque notre vieille médaille. L'ignorant n'accepterait « pas même pour ce prix ce sou de si mauvaise mine. « Mais interrogez l'antiquaire, l'amateur des vieux « souvenirs; interrogez l'homme de foi qui sait ce que « vaut la liberté religieuse, l'homme de cœur qui comprend ce qu'il y a de gloire à délivrer sa patrie du « joug étranger : ce sont eux qui vous diront ce que « vaut un monument contemporain de Simon Machabée, « rapporté de son pays, décoré de son nom et de la glorieuse date de l'affranchissement d'Israël (1). »

C'est le temps de parler, Messieurs, de la participation de M. l'abbé Cousseau à de nombreuses commissions dont il ne fut pas le rapporteur, *mais qu'il éclaira par ses connaissances et ses conseils*. « Je mentionnerai notamment, m'écrit le savant numismate et si « bienveillant président de la Société des Antiquaires « de l'Ouest, M. G. Lecointre-Dupont, celle chargée de « l'examen de la façade de notre église Notre-Dame.

(1) Séance du 18 mars 1847, imprimée en 1848, p. 369 à 382 des *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest.*

Digitized by Google

« La science de mon vénérable ami me fut d'un grand « secours pour l'interprétation des bas-reliefs qui com- « posent la frise au-dessus des arcades de l'entrée (1). »
Il en est une aussi que je ne puis passer sous silence et dont il fit partie, c'est celle qui fut chargée (février 1837) de dresser le plan des tables des manuscrits de D. Fonteneau, de cette collection si précieuse dont la Bibliothèque nationale, si riche cependant en manuscrits, envie la possession à celle de Poitiers (2).

Deux fois encore nous voyons figurer son nom dans les *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest :* la première, à l'occasion d'un missel poitevin manuscrit, copié pour Jacques Jouvenel ou Juvénal des Ursins, patriarche d'Antioche et évêque de Poitiers (3), dont le secrétaire chéri devint plus tard le fameux cardinal de La Balue, que l'histoire, par la plume intelligente de M. Bourgnon de Layre, semble vouloir aujourd'hui réhabiliter (4) ; la seconde, au sujet de la découverte d'une ville gallo-romaine près de Faye-l'Abbesse, et dans laquelle il n'hésitait pas à reconnaître la station tant et depuis si longtemps cherchée de *Segora*.

« Le seul ancien monument que nous ayons, dit « D. Fonteneau dans sa dissertation sur les voies ro- « maines en Poitou, pour connaître la voie militaire du « *Limonum* des Poitevins à la cité de Nantes, *Portus* « *Namnetum*, est la Table théodosienne. Suivant cette « table, il y avait entre ces deux cités une mansion « intermédiaire nommée *Segora*..., dont il n'est pas

(1) Je suis heureux de remercier ici de nouveau M. Lecointre de l'empressement qu'il a mis à me fournir les renseignements dont j'avais besoin pour cette partie de la vie de M^r^ Cousseau.

(2) *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, t. II, p. 428, nota.

(3) *Ibid.*, 1^er^ trimestre de 1850, p. 23.

(4) *Ibid.*, t. II (1836), p. 378-419.

Digitized by Google

« facile de fixer la position. Samson l'a placée, à la « vérité, à *Bressuire*, dans ses cartes de l'ancienne « Gaule ; ... la Table s'accorderait beaucoup mieux, si « le chiffre était exact, avec *Airvault* (1). » Et là-dessus D. Fonteneau d'accuser d'inexactitude la Table théodosienne, qui avait cependant raison, comme le prouve Mgr Cousseau dans sa lettre sur la découverte de la ville gallo-romaine près de Faye-l'Abbesse, canton de Bressuire (2).

Mais déjà, Messieurs, la Providence a changé le cours de ce fleuve d'éloquence, *flumen eloquentiæ*, comme dirait Quintilien, le supérieur du grand séminaire de Poitiers, le modeste et savant antiquaire de l'Ouest, M. l'abbé Cousseau est devenu votre évêque, par la miséricorde divine et la grâce du saint-siége, et votre collègue, moins par l'article de votre règlement que par l'attrait de la science.

(1) *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, p. 91-92.
(2) *Ibid.*, 1er trimestre de 1852.

Digitized by Google

III.

L'épiscopat n'est pas cette soutane violette, ces glands d'or, cette croix pectorale où s'enchâssent les reliques des saints, cet anneau qui brille au doigt, ce bâton pastoral où l'orfèvre semble avoir épuisé toutes les richesses de son art, cette mitre précieuse couverte de diamants dont les feux serpentent en longs éclairs, non, l'épiscopat, c'est l'effusion de l'amour de l'homme-Dieu à la dernière cène ; c'est le sacrement qui perpétue son sacerdoce ici-bas : *omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi ;* c'est le gouvernement des âmes dans le sens de l'Esprit-Saint : *posuit episcopos regere Ecclesiam Dei ;* de tous, c'est l'art le plus difficile : *ars artium regimen animarum ;* c'est le travail, disons mieux, le péril auquel l'apôtre convie les grands courages et l'objet qu'il offre à leur sublime ambition : *bonum opus desiderat.* L'histoire ne m'étonne plus quand elle nous représente l'humilité des saints leur persuadant d'appliquer toute leur industrie à fuir l'épiscopat (1). L'abbé Cousseau ne nous a-t-il pas dit comment saint Martin est monté sur le siége de saint Gatien ? La pieuse fraude de ce riche habitant de Tours, nommé Ruricius, l'attirant hors de sa chère solitude

(1) *Onus angelicis humeris formidandum.* (Concil. Trid., sess. V, c. 1, *De Reformatione.*)

Digitized by Google

de Ligugé ; la foule, disposée sur la route, lui fermant le retour et l'amenant devant les évêques assemblés, qui s'empressent de ratifier le choix unanime du peuple et du clergé (1) ?

Il nous peignait alors les alarmes de sa piété quand lui fut offerte cette effrayante responsabilité de quatre cent mille âmes. Ah ! laissez-moi reprendre mes anciennes fonctions de secrétaire et transcrire ici quelques pages de sa première épître à notre Église d'Angoulême, *de cette effusion de son cœur*. Il vous dira bien mieux que moi quelle vision de l'épiscopat il avait eue dans la nuit des temps, sur quels sommets il l'avait contemplé, quelle image lui en avait offerte Mgr de Bouillé, sous quel charme l'avait constamment tenu Mgr Joseph-André Guitton, de douce et sainte mémoire, qu'enfants vous avez pu connaître. Personne ici n'est oublié, ni l'illustre et jeune successeur d'Hilaire, ni le ferme et prudent cardinal de Cambrai (que Dieu semble ne nous avoir un instant donné que pour l'empourprer du sang d'Ausone), ni ces modestes prêtres du diocèse qui furent à Saint-Sulpice ses condisciples et ses amis, et dont le dernier, M. l'abbé de La Croix, de si pieuse mémoire, vient de le suivre dans la tombe ; ni même ce vieil évêque du XIe siècle (enfant comme lui du Bocage et dont il a découvert le tombeau), Rohon de Montaigu « qui ne s'appelait pas en vain Athlète du Seigneur, *Athleta Domini*, homme de foi vigoureuse, ardent défenseur de la religion, et en même temps d'une charité si tendre, que les grands du siècle et les pécheurs ne pouvaient trouver de meilleur refuge contre les terreurs de la mort que d'expirer entre ses bras (2). »

(1) Ruricius avait prétexté une maladie dangereuse de son épouse et suppliait à genoux saint Martin de venir lui donner sa bénédiction.

(2) Mandement de prise de possession, p. 25.

Digitized by Google

Mais écoutons-le : « Ce sont eux, les Hilaire et les Martin, les Basile et les Chrysostome, les Athanase et les Augustin, qui nous rendaient le nom d'évêque saint et auguste, avant même que nous pussions connaître ce que c'était que l'épiscopat. Ces figures vénérables, que notre enfance aimait à contempler avec une admiration naïve, vers lesquelles nous étions dès lors attiré par un attrait secret, qui n'a fait que s'accroître avec l'âge, par l'étude assidue de leur vie et de leurs écrits, ces figures vénérables, dis-je, avaient placé si haut dans notre esprit le nom et la dignité d'évêque, que nous aurions regardé comme une pensée de blasphème la seule idée que la majesté d'un tel nom et la hauteur d'une telle dignité pussent jamais être abaissées jusqu'à notre petitesse.

« Ce n'était pas seulement l'étude et les livres, N. T. C. F., qui nous avaient donné ces impressions. Elles nous venaient aussi de la vue du premier évêque qu'il nous ait été donné de connaître. Ceux d'entre vous, N. T. C. F., et ils doivent être nombreux, qui ont vu, seulement une fois dans leur vie, le vénérable prélat qui a rempli le siége de saint Hilaire de 1819 à 1842, ont dû garder imprimée dans leur âme cette fidèle image des saints évêques des anciens temps. Pour nous, nous n'oublierons jamais le sentiment dont nous fûmes saisi au premier aspect de cet auguste vieillard. Il réalisait magnifiquement l'idéal que s'était fait notre jeune imagination en lisant la vie des grands évêques des premiers âges. Tout en lui annonçait le pontife du Seigneur. On l'eût en vain dépouillé de tous les insignes de sa dignité ; partout et toujours on l'eût reconnu pour un évêque. Le calme imposant de sa noble figure, sa haute taille un peu courbée par les fatigues de l'exil et les travaux de l'apostolat, sa couronne de cheveux blancs ornée de grands et touchants souvenirs, sa parole

Digitized by Google

simple et grave comme celle des sages, tout cet ensemble, tempéré par je ne sais quoi de doux et de pieux qui inspirait la confiance en même temps que le respect, en faisait, aux yeux des fidèles, moins un homme que le représentant de la religion elle-même.

« Le successeur que la Providence lui destinait ne devait pas changer nos sentiments. Ici, N. T. C. F., il nous faut moins de paroles. S'il en est peu parmi vous qui aient vu le vénérable Mgr Jean-Baptiste de Bouillé, tous vous avez connu, tous vous avez aimé Mgr Joseph-André Guitton, de douce et sainte mémoire. Est-il une paroisse du diocèse d'Angoulême, comme de celui de Poitiers, qui ne l'ait vu, entendu, admiré ? Ceux-là même qui n'avaient pas le bonheur de croire se sentaient attirés vers lui, comme les fidèles, par le charme irrésistible de sa douceur et de sa piété. Cet esprit fin et délicat, ce cœur tout pétri de grâce et de bonté, cette parole qui s'en échappait, tantôt douce et onctueuse comme la charité, tantôt vive et ardente comme le zèle, ce sont là des biens dont vous avez eu les prémices, dont vous avez joui durant de longues années, tandis que nous... Ah ! N. T. C. F., notre cœur se brise à ce souvenir ; notre main est encore tremblante sous l'étreinte de ce tendre adieu, qui, hélas ! devait être le dernier... nous n'avons eu que le temps de le connaître, de l'aimer et de le pleurer !.....

« ... Providence admirable de mon Dieu, avec quelle sûreté vous triomphez de toutes les oppositions des hommes, vous renversez toutes les résistances de leurs volontés ! Avec quelle invincible force vous atteignez vos fins ! Mais en même temps avec quelle douceur vous disposez vos moyens de victoire ! Si vous m'eussiez montré tout d'abord, par une sèche parole de commandement, le terme où votre main me conduisait (pardonnez-moi, Seigneur, l'irrévérence de ce langage), je

Digitized by Google

n'aurais pas eu la force de vous obéir. Mais vous m'avez entraîné, comme vous le dites vous-même, par les liens qui entraînent les enfants des hommes dont vous avez créé le cœur, par les liens de la charité : *in funiculis Adam, in vinculis charitatis*. C'est vous, Seigneur, qui en m'ouvrant l'âme de votre serviteur et de votre évêque Joseph-André, en me faisant entrer dans ses sentiments pour l'Église d'Angoulême, me prépariez déjà à aimer cette Église comme mon épouse. C'est vous qui en plaçant, après lui, sur le siége de Poitiers, un prélat dont le cœur est aussi tendre que son esprit est élevé, lui avez donné sur moi une autorité de sainte amitié, qui a triomphé de toutes mes résistances plus sûrement que n'eût jamais pu faire l'usage même du pouvoir sacré dont il est revêtu. Il m'aimait, je le savais, et cependant il me disait, au nom de Dieu, que je devais m'éloigner de lui pour aller paître cet autre troupeau. J'ai cru dès lors sans hésiter que telle était, en effet, votre volonté sainte. J'étais sans défense contre une telle parole sortie de ce cœur. Voilà la douce autorité sous le poids de laquelle j'ai succombé !.....

« Nous savons, d'ailleurs, que ce champ, cultivé depuis un quart de siècle par des mains non moins actives qu'intelligentes, produit déjà d'admirables fruits de justice et de sainteté. Nous savons les travaux du vénérable évêque Pierre Guigou, ceux de son disciple et de son fils, qui plus tard fut notre père, et dont il nous sera si doux de retrouver encore la trace parmi vous. Nous savons surtout quelles bénédictions ont suivi partout les pas de ce pasteur vénéré, au zèle si actif et si sage, qui laissera parmi vous de si longs et si justes regrets. Ah ! pourquoi ne vous a-t-il pas été donné de jouir jusqu'à la fin de cette sagesse consommée, de cette précieuse expérience des hommes et des affaires, acquise dans le gouvernement de deux grands diocèses,

Digitized by Google

de cette piété profonde et de ce dévouement généreux qui n'épargnait ni travaux ni fatigues pour établir le règne de Jésus-Christ dans vos âmes ? Mais Dieu, qui l'avait trouvé fidèle dans ces deux grandes administrations, voulait l'établir sur une troisième plus grande encore, sur le plus nombreux troupeau de fidèles qu'il y ait peut-être dans toute l'Église catholique. »

Il termine cette admirable lettre pastorale, aussi bien écrite que bien pensée, par une leçon de politique qui ne manque pas d'opportunité. Que ce mot ne vous effraye pas, Messieurs, il ne fait ici que de la politique sacrée : « Et ce ne sont pas seulement les besoins des particuliers, N. T. C. F., que la providence de Dieu prend ainsi à sa charge, quand ils s'abandonnent à elle avec la confiance d'enfants dociles : santé, richesse, paix intérieure, joies de la famille, et ce qui vaut mieux encore, douceurs intimes de la patience chrétienne, dans les maux qui peuvent nous éprouver. Les nations entières peuvent attendre d'elle tous les biens, toutes les prospérités, la guérison de toutes leurs souffrances, à cette même condition, de chercher avant tout le règne de Dieu et sa justice. Certes, les maux de notre société sont grands : les cœurs les plus fermes ne peuvent les envisager, avec leurs conséquences possibles, sans en être glacés d'effroi. Mais tandis que les habiles en cherchent vainement le remède, que les hommes politiques des divers partis s'épuisent en combinaisons et en calculs pour trouver une solution satisfaisante à ce qu'ils appellent les difficultés de la situation, comment ne songent-ils point à celle qui est indiquée par l'Évangile, qui est de faire avant tout les affaires de Dieu, moyennant quoi il se charge de faire les nôtres ?

« Telle est, N. T. C. F., la politique vraiment chrétienne que prêchait à nos pères, il y a bientôt 1,700 ans, le second évêque de Lyon, le grand saint Irénée. Il la

Digitized by Google

tenait de son maître saint Polycarpe, qui l'avait apprise lui-même de la bouche de saint Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur. L'Empire alors comme aujourd'hui était disputé par divers contendants ; les révolutions succédaient aux révolutions, sans qu'il fût possible d'entrevoir comment on arriverait à cette paix stable d'un gouvernement heureux et respecté de tous. Eh bien ! disait saint Irénée (et sa politique n'a point vieilli, N. T. C. F., elle est de tous les temps, comme la vérité catholique sur laquelle elle est fondée), sachez que Dieu donne toujours aux peuples les gouvernements qu'ils méritent. Celui par l'ordre duquel naissent les hommes est aussi celui qui constitue en autorité les chefs qui conviennent aux générations qu'ils doivent gouverner ; chargeant les uns de conduire en toute justice, modération, douceur et clémence un peuple juste et pieux ; laissant les autres châtier par la rigueur et la violence les crimes ou les coupables légèretés d'un peuple insolent ou orgueilleux. N'importe quels sont les chefs, leurs vertus ou leurs vices, leurs intentions droites ou perverses, le nom ou la forme du gouvernement, ils ne font, en toutes choses, qu'exercer sur les sujets un juste jugement de Dieu : *Dei justo judicio in omnibus æqualiter superveniente.* »

Lisez la date, Messieurs, 29 décembre 1850, et faites vous-mêmes les douloureux rapprochements !

Le 7 janvier suivant (1851), Monseigneur faisait son entrée solennelle dans notre vieille cité. Je ne vous dirai pas ce que vous avez vu et ce que les feuilles d'alors ont répété : les rangs pressés du peuple, votre milice citoyenne en armes, heureuse et fière de l'accompagner ; la longue file des prêtres et des lévites, cherchant dans les traits souriants de son nouvel évêque un adoucissement aux vifs regrets que laissait, en quittant le diocèse, son illustre prédécesseur. Il était à peine assis sur

Digitized by Google

ce siége d'Ausone, *orné, dès son origine, de la triple gloire de l'apôtre, du pontife et du martyr*, qu'il justifiait, par un discours académique (que volontiers j'appellerais une improvisation, tant la composition en fut rapide), la réputation d'écrivain et de savant qui l'avait précédé parmi nous. C'était une de ces circonstances que la divine Providence semble faire naître pour grandir un homme et lui faciliter l'accomplissement de ses desseins. Les cendres de notre Balzac, le restaurateur de la langue française, l'historiographe du roi, l'un des fondateurs de l'Académie, venaient d'être retrouvées; il s'agissait de les déposer solennellement dans la nouvelle chapelle de l'hôpital de Notre-Dame-des-Anges, qui le compte parmi ses insignes bienfaiteurs (8 février 1851). Vous dire, Messieurs, ce que cette intelligence d'élite et ce cœur d'évêque surent tirer de ce sujet d'accents d'enthousiasme n'est pas possible. Avec quelle aimable simplicité il nous fait assister à la formation de notre langue! Comme il sait évoquer à propos les grands noms de Descartes, de Pascal et de Bossuet, et les offrir en hommage à leur maître : « *Tous trois, ils sont les élèves de Balzac.* « C'est lui qui les a pourvus de l'instrument qu'ils « manient avec ce talent supérieur. Ils en tirent des « sons plus fermes, plus harmonieux que lui; mais il « est le maître qui l'avait accordé et perfectionné avant « de le leur remettre en main... L'immensité de ce « service, rendu à la nation entière, peut seul expli- « quer l'enthousiasme de sa reconnaissance et de son « admiration pour Balzac (1). » Comme il fait admirer la bonté de Dieu, qui ne ramène parmi nous cette gloire que pour la préserver des vaines et pernicieuses fumées de l'orgueil! Comme il pleure les écarts de ces écrivains

(1) Discours, p. 10.

Digitized by Google

qui font servir à la ruine de leurs frères les talents que Dieu ne leur avait donnés que pour leur bien! « Par quelle malédiction, en effet, tant de talents se sont-ils détachés, de nos jours, de la voie que Dieu leur traçait dans le ciel de son Église, où ils auraient pu briller d'une si pure lumière, pour se changer en astres errants, qui n'éclairent un instant que pour se perdre aussitôt dans les ténèbres; ou plutôt (car ces images sont trop magnifiques pour la plupart d'entre eux), pourquoi voyons-nous tant de ces feux trompeurs, qui ne brillent que sur la boue et la corruption, et qui entraînent par leur fausse lueur le voyageur imprudent au fond des abîmes? » Et ce parallèle si vrai des philosophes païens et de ceux qui prétendent de nos jours à l'honneur de ce nom, et ce contraste de la philanthropie avec la charité chrétienne, et ce magnifique commentaire de ces paroles qui résument le testament de Balzac : *Christus et pauperes mihi hæredes sunto!* paroles d'or, dont le crayon si facile d'un architecte cher à cette contrée (M. P. Abadie) et le ciseau d'un sculpteur digne d'interpréter ses plus gracieuses conceptions (Léon Baleyre) ont fait une touchante épitaphe. De quelle plume exercée il nous peint le talent de Balzac grandissant à l'école de la perfection chrétienne et s'élevant, comme le constatait autrefois de saint Cyprien, le grand évêque d'Hippone, à une hauteur qu'il ne soupçonnait pas. « Quelle n'a pas été ma surprise ou plutôt mon émerveillement, lorsque de ces fameuses *Lettres*, si travaillées de style et si souvent vides de fond, passant à ses derniers ouvrages, et surtout à son *Socrate chrétien*, j'ai trouvé là un fond si riche de grandes pensées, de sentiments élevés, rendus avec une fermeté de style et une vigueur d'expression dignes de nos plus grands écrivains! Je ne voudrais apporter en preuve, pour les juges les plus

Digitized by Google

prévenus, que ce magnifique chapitre sur le caractère divin des maladies qui travaillent les États, sur ces grandes tragédies qui se jouent sur la terre, et qui ont été composées dans le ciel, dont Dieu est le poète et les hommes les acteurs ; sur ce bras invisible qui frappe les coups que le monde sent. Il y a là des pages que Bossuet lui-même, dans ses inspirations les plus sublimes, n'aurait pas désavouées (1). »

Deux ans plus tard (8 février 1853), l'inauguration du monument dans lequel sont déposés les restes de Jean-Louis Guez de Balzac fournissait à Mgr Cousseau l'occasion de reprendre les hauts enseignements de son premier discours et de rendre hommage à tous ceux qui avaient érigé ce gracieux tombeau (2).

N'avez-vous pas remarqué, Messieurs, les noirs pressentiments qui l'agitent dans son mandement de prise de possession ? Plus l'horizon politique se rembrunit, plus ses alarmes deviennent vives. « Hélas ! hélas ! ce ne sont pas là de simples figures de langage. Ce que je dis ici, c'est ce que nous voyons tous les jours. Ces hommes qui m'entourent, qui ont étudié le passé, qui voient le présent et qui s'effraient de l'avenir, rendent témoignage à la vérité de ma parole ; ils ne sont pas même tentés d'y voir la moindre exagération ; ils m'accuseraient plutôt de ne pas égaler encore les plaintes à la grandeur du mal (3). » C'est bien là l'évêque dans toute la force du mot (ἐπίσκοπος, surveillant). Sentinelle d'Israël, dis-nous ce que tu vois dans la nuit ? *Custos quid de nocte ?* « Enfants des hommes, qui avez « trop oublié que vous êtes aussi les enfants de Dieu, « jusques à quand aurez-vous l'esprit et le cœur appe-

(1) *Gazette de l'Angoumois,* numéros des 4, 13, 15, 18 et 20 février 1851.

(2) *Ibid.,* numéro du 9 février 1853.

(3) Discours sur Balzac, p. 12.

Digitized by Google

« santis? Comment pouvez-vous préférer la vanité et « le mensonge, le vide et l'illusion des possessions ter- « restres à la solide réalité des biens spirituels? *Filii « hominum usque quò gravi corde? Ut quid diligitis « vanitatem et quæritis mendacium* (1)? »

C'est pour se consoler des misères du temps et raviver parmi nous le culte de nos gloires trop longtemps oubliées qu'il réconcilia, sur les flancs du rocher qu'Angoulême couronne, cette modeste cellule que, pendant trente-neuf ans, saint Cybard avait sanctifiée (VI^e^ siècle). Et, pour assurer le fruit de cette première bénédiction, il écrivit alors (1^er^ juillet 1851), d'après l'auteur anonyme et saint Grégoire de Tours, deux contemporains qui l'avaient recueillie de la bouche même des témoins oculaires, la vie merveilleuse de ce noble reclus. Monseigneur entre en matière par une courte préface, chef-d'œuvre du genre et véritable esquisse d'une hagiographie angoumoisine. Il nous représente, non sans attendrissement, ce jeune fils des comtes de Périgueux fuyant la renommée et consentant à se fixer au pied de nos vieux remparts, et nous fait assister à l'imposante cérémonie de la réclusion perpétuelle. Mais laissons-le analyser lui-même cette intéressante publication. « Il y avait là une source d'instructions touchantes à laquelle Monseigneur a largement puisé. Il a peint la vie toute céleste du saint dans sa grotte, et a montré dans quelles proportions elle pouvait servir de modèle, même aux gens du monde. »

Passant à ses miracles, il a montré combien ils étaient certains, attestés par des historiens contemporains qui en tenaient le récit de la bouche des témoins oculaires. Cette intervention divine était nécessaire pour former ce peuple nouveau qui, maintenant devenu

(1) Mandement pour le carême de 1851, p. 12.

Digitized by Google

vieux, oublie trop ses origines. S'il a dépouillé son ancienne barbarie, il le doit surtout aux saints évêques comme saint Remi, et aux saints religieux comme saint Cybard; et ces saints n'ont eu une si grande autorité pour l'éducation des peuples que parce que Dieu avait joint à la puissance de leurs vertus la force irrésistible du miracle. » Ces quelques lignes, extraites du procès-verbal de la belle cérémonie de la réconciliation de la grotte de notre solitaire, ne suffisent pas pour vous donner une idée des qualités de l'historien; citons seulement deux des judicieuses réflexions dont il a émaillé son récit : « Ce n'était pas une petite édification pour les séculiers qui venaient au monastère (de Sessac) et pour les religieux eux-mêmes de voir un homme, élevé dans le faste et la mollesse des grandes maisons, couvert maintenant d'un habit pauvre, se livrer aux plus rudes travaux de la campagne, non-seulement sans murmures, mais avec une joie visible, et cela sans prendre aucune autre nourriture qu'un peu de pain et de légumes vers la fin du jour et en donnant à la prière la meilleure partie des nuits. Ce spectacle a toujours été puissant sur les âmes, sur celles des pauvres surtout. Ceux qui endurent par force les rigueurs du travail et les privations de l'indigence savent mieux ce que coûte une pareille vie. Jamais ils ne seront plus efficacement encouragés et consolés que par la vue d'un pauvre volontaire, qui a embrassé par choix une condition qui trop souvent leur paraît insupportable. Ne serait-ce point parce que, de nos jours, ce spectacle touchant leur a été enlevé presque partout, qu'ils ont pris la pauvreté en horreur et qu'ils se sont mis à poursuivre la richesse comme le souverain bonheur, de cette poursuite ardente et parfois furieuse qui fait aujourd'hui l'effroi de la société? » — « Certes, il y avait matière à de profondes réflexions, au sortir d'un pareil spectacle

Digitized by Google

(de la réclusion), et le peuple qui avait le bonheur d'y assister en retirait d'autres émotions et d'autres enseignements que ceux de nos théâtres et de nos cours d'assises (1). »

Encore une citation, Messieurs, c'est une réflexion que lui suggèrent les nombreux miracles de saint Cybard et la disposition des esprits du temps présent : « Quelques-uns de ces faits ne portent pas assez clairement pour nous le cachet du miracle. Dans les temps et dans les pays que Dieu favorise de ces dons extraordinaires, on est quelquefois trop disposé à trouver du merveilleux et du divin dans des actions ou des événements purement naturels; comme dans d'autres temps et d'autres pays, où la Providence n'a pas besoin du miracle pour arriver à ses fins, on voit certains esprits se refuser à l'évidence des faits les mieux attestés et les plus visiblement miraculeux, uniquement parce qu'ils ne les ont pas vus eux-mêmes de leurs propres yeux. Un esprit vraiment philosophique se tient également en garde contre ces deux excès. *Celui qui croit trop promptement,* dit la sainte Écriture, *montre un esprit trop peu solide.* Mais celui qui se refuse à croire, malgré des preuves solides et des témoignages irrécusables, des faits surnaturels, *fait insulte tout à la fois à Dieu, au genre humain et à sa raison* (2). »

N'oublions pas de dire qu'en commémoration de cette inauguration de la grotte et de ce rétablissement du culte de saint Cybard, un intelligent industriel angoumoisin (dont j'ignore le nom) frappa (d'après un dessin fourni par Monseigneur) une médaille en cuivre, moyen module, qui représentait à la face saint Cybard en pied, revêtu de sa coule, avec l'inscription suivante : « *Saint*

(1) *Vie de saint Cybard,* p. 30.
(2) *Ibid.,* p. 42 et 43.

Digitized by Google

Cybard, priez pour nous! » et au revers une perspective de la grotte, et au-dessous ces simples mots : « Grotte où saint Cybard a vécu 39 ans. »

Mais assez sur saint Cybard et le siècle qui l'a vu naître ; revenons à l'année 1851. Évêque, que voyez-vous dans cette nuit sombre ? *Custos quid de nocte ? Custos quid de nocte ?* Il voit une lueur d'espérance, et, planant dans une région plus haute et plus sereine que la politique, il salue l'Empire (qui n'était cependant pas le gouvernement de son choix) (1) avec un enthousiasme dont je vous laisse, Messieurs, l'appréciation ; car je ne veux pas échanger le rôle facile d'historien et de témoin contre celui toujours périlleux d'apologiste et de juge. *Dixit custos : Venit mane* (2). Monseigneur publie ensuite l'indulgence plénière en forme de jubilé accordée par notre saint-père le pape Pie IX, et presse ses diocésains de renoncer à la coupable indifférence avec laquelle ils considèrent le ciel, source de toutes nos richesses actuelles et de nos meilleures espérances (3).

Le 4 juillet suivant, il bénissait la premiere pierre de l'église actuelle de Saint-Martial d'Angoulême, et prononçait à cette occasion un discours qui nous transporte au temps où les Gaulois nos pères gémissaient en silence (il y a de cela plus de 1,700 ans) sous cette domination romaine que le glaive de César leur avait imposée, et recevaient inopinément de Rome, avec saint Martial, l'apôtre de l'Aquitaine, la première nouvelle de la vraie liberté : *quâ libertate Christus nos liberavit.* Il s'empresse ensuite de féliciter les administrateurs intelligents qui ont si bien compris la devise de la cité et les besoins de leur concitoyens en élevant

(1) Voir son oraison funèbre, par M. l'abbé Alexandre. (*Semaine religieuse*, numéro du 28 novembre 1875.)

(2) Isaias, cap. XXI, v. 12.

(3) Mandement pour le carême de 1852.

Digitized by Google

au-dessus des habitations vulgaires un monument dont toutes les pierres crieront de loin aux voyageurs que Dieu seul est grand, dont le sommet dressé dans les airs sera comme un doigt indicateur qui montre à l'homme le ciel, sa véritable patrie (1). Avec quelle délicate attention il rappelle à ce vieux gentilhomme qui s'appelait alors M. le maire, Normand de La Tranchade, que sa devise se confond presque avec celle de la cité et que *son septième aïeul mourait glorieusement sous ces murs (du château) pour la défense de la foi : In fide quiesco* (2). Ces pierres matérielles, dont la première vient d'être posée, lui fournissent alors l'occasion toute naturelle de pousser son cri d'amour vers le ciel et de répéter à son tour sa devise, que vous lisez et que les siècles liront après nous sur l'une des clefs de voûte de cette magnifique basilique : *Sursùm corda! Donc que tous les cœurs s'élèvent vers Dieu! Amen!*

L'accalmie produite en France par la proclamation de l'Empire n'avait profité qu'à l'indifférence religieuse, aux hommes d'affaires et aux hommes de plaisirs, *factio lascivientium, à la faction des folâtres,* et à celle des hommes d'argent, *viri divitiarum,* que Monseigneur flagelle si vigoureusement avec nos saints livres dans le mandement pour le carême de 1853 qui nous occupe en ce moment. Avec quelle tendre sollicitude il appelle ces prodigues à la pénitence, les suppliant de trembler sous les coups de la justice divine qui les frappe miséricordieusement par leur endroit sensible, leur promettant le bonheur et la paix, et tremblant lui-même à la seule pensée des maux que

(1) Discours pour la bénédiction de la première pierre de l'église Saint-Martial, p. 9.

(2) Devise de la famille Normand de La Tranchade. Celle de la ville d'Angoulême est : *Fortitudo mea civium fides.*

Digitized by Google

leur impénitence va leur susciter dans l'avenir. Je ne connais rien, Messieurs, de plus touchant, j'allais dire de plus prophétique, disons mieux, de plus paternel que cette page où vous est raconté le *vain tourment* de la science pour guérir cette vigne (que Dieu seul a guérie de l'oïdium) et la vanité de vos nouveaux efforts (officiellement constatée, à deux pas de nous, il y a quelques mois à peine, par un de nos ministres, M. Dufaure) contre cet autre et encore plus terrible fléau qu'on appelle aujourd'hui le phylloxera. Écoutez cette page, Messieurs, avec la haute intelligence que j'aime à louer en vous : « Vous n'ignorez pas, N. T. C. F., le vain tourment que se donnent, depuis bientôt deux ans, les savants de la France et de l'Italie pour trouver les causes, la nature et surtout le remède de l'étrange maladie qui est venue fondre tout à coup sur les vignobles les plus renommés. Nulle science, nulle puissance humaine n'a pu jusqu'ici expliquer, encore moins arrêter la propagation de ce germe invisible qui change, en quelques mois, la plus riche contrée en une terre de désolation. Et quand la science parviendrait à pénétrer ce mystère, il n'en resterait pas moins établi que c'est Dieu qui a fait éclore, en son temps et pour des fins à lui connues, ce fléau ignoré jusqu'ici. Et quelles peuvent être ces fins? C'est, dit-il lui-même par son prophète, d'obliger les hommes à reconnaître qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui, d'autre maître souverain, de qui tout dépend et à qui tous doivent se soumettre...

« Hâtons-nous, N. T. C. F., de reconnaître ce souverain domaine de Dieu sur nous, le droit qu'il a de nous commander par lui-même et par son Église, la préférence qui est due à son culte et au soin de notre salut par-dessus tous nos autres intérêts. Que notre endurcissement ne le force pas à nous réduire par les leçons

Digitized by Google

sévères de sa justice et par la rigueur de ses châtiments. Jusqu'ici, il n'a fait que nous les montrer, pour ainsi dire, de loin, comme un père qui montre à son fils les verges, afin que par sa soumission il le dispense de l'en frapper. Mais si nous nous obstinons dans notre éloignement pour les saints devoirs de la religion, dans notre révolte contre ses lois ; si, ayant à choisir, le jour du dimanche, entre le culte de Dieu et la culture de la vigne, nous préférons celle-ci, n'est-il pas à craindre que Dieu ne nous frappe dans l'objet même de cette indigne préférence, et nous montrant bientôt ses feuilles flétries, ses rameaux eux-mêmes noircis comme par le feu et ses grappes infectées d'une odieuse pourriture, il ne nous dise comme aux anciens adorateurs d'absurdes idoles : Voilà ce que vous m'avez préféré *: Ecce quem colebatis.*

« Ce n'est point une menace, N. T. C. F., que nous entendons vous faire ici. Nous ignorons les secrets de Dieu et les voies de sa providence. Nous savons qu'il fait pleuvoir sur le champ du pécheur comme sur celui du juste, qu'il fait lever son soleil sur la vigne des méchants comme sur celle des bons. Il tient en réserve d'autres récompenses pour ceux-ci et d'autres châtiments pour ceux-là. Mais nous croyons qu'il a sur vous des vues de miséricorde et des desseins de salut. Les fléaux eux-mêmes, s'il vous les envoyait, ne seraient dans ses mains que les instruments d'une justice toute miséricordieuse, armée seulement pour votre conversion et pour votre salut (1). »

On dirait une page empruntée à la *Cité de Dieu,* une éloquente paraphrase de ce chapitre XXIV où le grand prophète Isaïe chante, avec une patriotique douleur, les maux qui vont accabler Israël, et ranime les espé-

(1) Mandement pour le carême de 1853, p. 10, 11 et 12.

Digitized by Google

rances du peuple en lui montrant dans le lointain l'incomparable gloire de la montagne de Sion et de Jérusalem (1).

L'année suivante (carême de 1854), il attaque le mal dans sa racine et s'efforce de rétablir parmi nous la famille dans l'honneur de sa céleste et primitive origine : la dignité, les droits et les devoirs du père et de la mère de famille. Quelle peinture effrayante de vérité il nous fait de la famille au foyer de laquelle Dieu, par la religion, ne s'est pas assis !

« Sortons bien vite, N. T. C. F., de cette odieuse maison : le cœur y souffre trop. Entrons, pour nous consoler, dans la famille chrétienne.

« Assis comme sur un trône d'honneur au foyer domestique, le vieillard, couronné de cheveux blancs, règne avec une douce majesté sur la famille entière, également chéri et respecté de ses enfants et de ses petits-enfants. Ceux-ci n'ont qu'à suivre l'exemple de leur père et de leur mère : ils ne sauraient les dépasser dans les marques d'honneur, dans les tendres soins qu'ils leur voient rendre au vénérable chef de la famille. Le gendre ne le cède point au fils ni la bru à la fille dans ces pieux devoirs. A leur suite, les petits-enfants s'approchent de lui en souriant, pour recueillir de sa bouche les bons conseils, les douces exhortations entremêlées de caresses, les récits curieux et édifiants des temps anciens, les souvenirs intéressants qu'il a recueillis lui-même de la bouche de ses pères. La seule pensée de lui déplaire les arrêterait à l'instant et triom-

(1) ... Quia transgressi sunt leges mutaverunt jus, dissipaverunt fœdus sempiternum. — Propter hoc maledictio vorabit terram... — Luxit vindemia, infirmata est vitis, ingemuerunt omnes qui lætabantur corde. — Cum cantico non bibent vinum : amara erit potio bibentibus illam. — Clamor erit super vino in plateis ; deserta est omnis lætitia ; translatum est gaudium terræ. (Isaias, XXIV, 5, 6, 7, 9 et 11.)

Digitized by Google

pherait de la légèreté de leur âge ; pour eux, la punition la plus sévère serait d'être privés, le soir, des embrassements et de la bénédiction paternelle du bon vieillard. Ainsi se maintiennent et se transmettent d'une génération à l'autre les bonnes traditions de la famille ; ainsi les enfants grandissent dans le respect et l'amour de leurs parents ; ainsi se conserve dans toute sa plénitude leur autorité et leur dignité (1). »

Quel gracieux tableau de paix et de bonheur domestique !

Mais « voilà que tout à coup un cri de terreur s'élève de presque toutes les parties de la France, et surtout de ses provinces les plus riches et les plus renommées par la perfection de leur agriculture et par leur fertilité. D'épais nuages couvrent le ciel et dérobent aux moissons la chaleur du soleil qui doit les mûrir ; çà et là ils noient dans des torrents de pluie l'espérance du laboureur. Dans ce temps des plus grandes chaleurs de l'année, ils promènent sur nos contrées leurs masses froides et noires avec une désolante persévérance. Cette belle et précieuse moisson qu'on a jaunissante sous les yeux, on craint de ne pouvoir la recueillir.

« D'autre part, la vigne, cette richesse principale de notre Angoumois, qui y faisait affluer l'or des terres les plus lointaines, paraît condamnée par cette rigueur extraordinaire du ciel à la plus triste stérilité. Déjà menacée par ce fléau inconnu qui a déjoué toutes les recherches et tous les essais de la science, elle ne promettait cette année qu'une portion de ses produits ordinaires, et c'est cette portion-là même, la plus belle et la plus prospère, que nous avons vue presque anéantie par les plus malheureuses alternatives du froid et de la chaleur.

(1) Mandement pour le carême de 1854, p. 15.

Digitized by Google

« En même temps, ce terrible messager de Dieu, qui vient brusquement saisir les âmes et les citer à son tribunal, le choléra, est venu se montrer de nouveau dans les villes et les campagnes de quelques-unes de nos provinces. Quand on se rappelle la rapidité de sa marche, la soudaineté de ses coups, l'impuissance, avouée aujourd'hui, de la médecine à nous en garantir, qui peut se défendre d'y voir un fléau de Dieu et un avertissement de se tenir prêt à paraître devant lui?

« Enfin une grande guerre, que nous pouvions espérer devoir se terminer promptement par le simple déploiement des forces réunies des plus puissantes et et des plus redoutables nations du monde, se continue et s'étend par l'entêtement d'orgueil et d'ambition du plus injuste ennemi (1). »

Monseigneur alors s'efforce de nous faire toucher au doigt la folie de ceux qui, se confiant en leur science, leur génie, le nombre de leurs bataillons, ne songent jamais à invoquer Celui qui donne le génie en même temps que la victoire. *Hi in curribus, et hi in equis : nos autem in nomine Domini Dei nostri invocabimus...* chantait, en partant pour une expédition guerrière, un intrépide et royal soldat (2).

Quelques mois après (26 octobre 1854), à la voix de l'auguste Pie IX, Monseigneur nous appelait encore à la pénitence, et, pour nous encourager, faisait briller à nos yeux les grâces obtenues déjà par nos précédentes supplications :

« Nous avions devant nous trois fléaux, les plus redoutés de tout temps parmi les hommes : la famine, la peste et la guerre.....

(1) Mandement pour demander à Dieu la cessation des pluies, l'éloignement du choléra et le succès de nos armes en Orient (14 juillet 1854), p. 2 et 3.

(2) Psalm. XIX, v. 8,

Digitized by Google

« ... Dieu soit béni ! N. T. C. F. Par sa grande miséricorde... il nous a rendu à temps la chaleur de son soleil. Si d'autres productions moins nécessaires, si le vin, qui est pour la joie et le plaisir de l'homme, ne nous ont été accordés qu'avec parcimonie, comme dans ces punitions légères infligées à des enfants indociles, le blé, du moins, le pain nécessaire à sa vie, et qui doit fortifier son cœur, nous a été donné avec une abondance et une générosité dont nous ne saurions nous montrer trop reconnaissants.

« Le choléra lui-même, malgré les plaies douloureuses qu'il a faites dans notre pays, ne nous a frappés qu'avec ménagement (1). »

Comme il est heureux d'exalter *en face du monde entier la foi, la piété sincère, la grandeur d'âme, la noblesse de courage* de ces braves soldats et de leurs chefs *atteints tout à coup*, sur une plage lointaine et qui n'est pas française, *à la veille ou au lendemain d'une victoire, par un mal supérieur à toute science et à toute puissance humaine !* Comme il nourrit leur espoir en leur montrant la victoire qui leur est plus chère que la paix et qui va couronner cette guerre gigantesque *(si magnifiquement commencée du côté de Dieu comme du côté des hommes)* qui tient le monde en suspens !

« La fin de la dernière année, nous écrivait-il au carême de 1855, a été signalée par un fait éclatant, qui doit faire à jamais un des plus beaux ornements des annales ecclésiastiques du dix-neuvième siècle.

« Le huitième jour de décembre, nous célébrions, comme les années précédentes, la fête de la Conception de la très sainte Vierge. Vous reposant tranquillement

(1) Mandement pour la publication de l'indulgence plénière en forme de jubilé, p. 4 et 5.

Digitized by Google

dans l'ancienne croyance de vos pères, vous n'avez jamais douté, N. T. C. F., que cette conception de la mère de Dieu n'ait été pure et sans tache... Mais au moment même où votre piété renouvelait ses hommages envers la Vierge immaculée, devant ses autels ou dans ces petits sanctuaires domestiques si chers à son cœur, le pontife suprême, le chef de l'Église universelle, le vicaire de J.-C., siégeant sur son trône, près du tombeau de saint Pierre, dans le plus magnifique temple de l'univers, au milieu de deux cents évêques rassemblés de toutes les parties du monde et représentant les traditions et les vœux de leurs Églises, déjà consignés dans les lettres de cinq cents autres évêques, c'est-à-dire de tout l'épiscopat catholique, déclarait solennellement, au milieu de l'action du saint sacrifice et des larmes de joie de l'auguste assistance :

« *Que la doctrine selon laquelle la bienheureuse Vierge Marie fut, dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilége spécial de Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute souillure de la faute originelle, est révélée de Dieu, et que, par conséquent, elle doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles.....* »

« Rien n'est donc changé pour vous, N. T. C. F., si ce n'est qu'au lieu de la soumission pieuse et libre que vous rendiez de bon cœur à l'ancienne doctrine de l'Église, proclamée dans les livres et les prédications de ses pontifes et de ses docteurs et dans les prières de sa liturgie, vous rendrez désormais à cette même doctrine, définie solennellement par un décret infaillible de son chef, une véritable obéissance de foi, comme à à tous les autres dogmes contenus dans le symbole des apôtres, dans celui de Nicée et dans les décrets que les souverains pontifes ou les conciles œcuméniques

Digitized by Google

ont portés de siècle en siècle contre les diverses erreurs.

« Loin de peser à votre cœur, cette obéissance le remplira de la plus douce joie. Nous nous rejouirons tous ensemble de cette nouvelle glorification de Marie notre mère et aussi de ce nouveau triomphe de la sainte Église. »

Il fixait ensuite le jour de la manifestation de cette sainte joie : « Le quatrième dimanche de carême, dont « l'office commence par une exhortation à la joie, où « le son de l'orgue vient interrompre le deuil solen- « nel des semaines précédentes, nous a paru convenir « aux manifestations de votre piété envers l'auguste « Marie (1). »

Je ne vous peindrai pas, Messieurs, les explosions de cette joie catholique, non-seulement dans notre Angoumois, mais dans tout l'univers ; *au milieu de tous les bruits de guerre, au milieu de la confusion et de l'anarchie des hommes, la parfaite soumission, l'amour filial et l'admirable unité des enfants de Dieu.* Vous avez vu ces choses, et vous raconterez un jour à vos enfants et aux enfants de vos enfants, je l'espère, cette page de nos annales religieuses.

Mais qu'entends-je ? C'est un nouveau cri de joie qui nous arrive : Sébastopol, qui nous a coûté tant de sang et de larmes, qui semblait devoir lasser la patience de nos invincibles soldats, Sébastopol n'a pu résister à leurs coups ! Ah ! laissez-moi unir avec mon évêque deux choses que nous ne séparons jamais dans notre amour, la religion et la patrie. Ce mandement est plein d'un lyrisme sacré, j'allais dire biblique, que l'aigle de Meaux ne désavouerait pas.

(1) Mandement pour la publication des lettres apostoliques portant définition du dogme de l'immaculée conception de la très sainte Vierge, p. 3, 4 et 5.

Digitized by Google

« Dieu vient de frapper un grand coup par la main de la France. La redoutable forteresse dont le nom a retenti si souvent parmi nous depuis une année, dont le souvenir se mêlait chaque jour aux larmes de tant de familles ; ce terrible boulevard, d'où le schisme menaçait d'abord tout l'Orient et bientôt l'Europe tout entière, Sébastopol vient enfin de tomber devant l'indomptable énergie et l'irrésistible élan de nos soldats. Dieu soit loué ! A lui l'honneur et la gloire de ce grand succès. Il est le Dieu des armées. C'est lui qu'ont invoqué nos braves au moment du combat. C'est vers lui aussi qu'après la victoire s'élève du cœur de toute la nation un immense cri de reconnaissance, et c'est l'Empereur qui en donne le signal. *Te Deum laudamus.*

« Que la sainte mère du Sauveur, que l'auguste Marie ait aussi sa part dans nos joyeuses acclamations. Du jour où son image fut placée par ordre du souverain comme un signe de salut en tête de la flotte qui transportait nos armées en Orient ; du moment où nos braves la saluèrent avec un élan de piété qui fit tressaillir de bonheur toutes les mères chrétiennes, où on apprit que cette sainte image placée par elles sur le cœur de leurs fils y avait entretenu une chaleur de foi et de courage chrétien qui ne faiblissait devant aucune épreuve, on fut dès lors assuré de la victoire. Dieu a voulu, dit un grand docteur de l'Église, saint Bernard, Dieu a voulu que tous les biens nous vinssent par les mains de Marie. Ici, pour rendre, ce semble, toute méprise impossible, c'est le lendemain de son Assomption qu'un premier succès a préparé la victoire, et c'est le jour même de sa Nativité qu'a été remportée cette victoire décisive. Voilà les anniversaires qui portent bonheur à la France ; voilà les fêtes qu'elle devra toujours célébrer avec de nouveaux transports d'amour et de reconnaissance.....

Digitized by Google

« Il vient d'être décidé que la Russie n'aurait pas l'empire de l'Orient d'abord, puis de l'Europe et de tout l'univers ; qu'elle ne courberait pas l'humanité sous le despotisme le plus effrayant qui se soit jamais vu sur la terre... ; que Rome ne serait pas détrônée par Constantinople, la foi catholique par le schisme et l'hérésie, et nous tous obligés de choisir entre l'apostasie et les horreurs de la persécution.

« Vive Dieu ! nous demeurerons Français et chrétiens catholiques. L'étranger ne dominera point sur nous, et nous aurons pleine liberté de servir le Seigneur dans la foi de saint Louis, de Charlemagne et de Clovis.

« Que nos alliés entrent aussi en part du bienfait divin ! Témoins des merveilles de la foi et de la charité qu'elle enfante, que les uns commencent à la connaître et à la respecter, que les autres commencent à la regretter pour eux-mêmes et renoncent du moins à la persécuter chez eux dans ceux de leurs frères qui y sont demeurés fidèles !

« Que nos ennemis eux-mêmes ne soient point exclus de ces vœux et de ces pieux désirs ! Ils se sont montrés dignes de nous par leur bravoure incontestée dans les combats. Leur foi les sépare à peine de nous. Les leçons de nos prêtres, les soins de nos sœurs de charité ont trouvé en eux des cœurs dociles et tous prêts à revenir à cette foi catholique qui fut celle de leurs pères...

« *Et fiet unum ovile et unus pastor.*

« Appelons de tous nos vœux, N. T. C. F., ce bienheureux jour. Rendons-nous dignes, par la sainteté de nos désirs et de toute notre vie, de hâter cette grande et suprême victoire de la vérité sur l'erreur, de l'esprit du bien sur l'esprit du mal (1). »

(1) Mandement pour la prise de Sébastopol, p. 1, 2, 3 et 5 (12 septembre 1855).

Digitized by Google

Tel apparaît, en effet, le secret de Dieu, le dernier mot de cette formidable question d'Orient qui compromet aujourd'hui de nouveau la paix du monde.

Hélas ! Messieurs, les lauriers qui se cueillent sur les champs de bataille sont toujours teints de sang et inondés de larmes. Qui pourrait dire tout ce que nous ont coûté nos gloires nationales ? Si vous voulez savoir une fois de plus combien elles font saigner le cœur, entrez avec moi dans cette magnifique église de Saint-Martial (que les étrangers nous envient), voyez ces tentures funèbres, ces soldats en armes, entendez l'orgue qui pleure, les prêtres et les lévites qui prient, voyez ce pontife revêtu de ses ornements de deuil ; il parle, écoutez : *Melius est mori in bello quam videre mala gentis nostræ et sanctorum. Mieux vaut pour nous périr dans les combats que de voir les maux de notre nation et de notre religion sainte.* (I, Mach., III, 9.) Quelques-uns d'entre vous se rappellent sans doute encore ce jeune officier, au début de sa carrière, Louis-Jean-Edmond comte de Pontevès, qu'ils avaient retrouvé avec bonheur, après un quart de siècle, comblé des honneurs de la guerre en Espagne, en Afrique et en Italie, colonel d'un beau régiment dont l'origine se liait à l'histoire de notre province ? C'est lui, c'est *son noble ami* et les Français morts devant Sébastopol qui sont le sujet de cette magnifique oraison funèbre. Je l'avais entendue couler de ses lèvres émues, mais j'avoue que ce n'est pas sans attendrissement que je viens de la lire. Oui, Messieurs, plus j'étudie notre vénérable évêque et plus je sens grandir mon admiration pour son merveilleux talent d'écrire. Cet exorde, grand dans sa simplicité, qui nous fait si bien comprendre la cruelle nécessité de la guerre ; cette sanglante ironie de la Providence aux membres du congrès de la paix universelle et à ces diplomates habiles qui devaient en assurer les heureuses

Digitized by Google

conclusions ; et cette histoire de l'illustre et sainte maison du général où vous voyez figurer saint Elzéar de Sabran et son épouse sainte Delphine (XIVe siècle) ; et ce vénérable abbé de Pontevès, aumônier du roi Louis XVIII, après l'avoir été, trente ans auparavant, de l'infortuné Louis XVI ; et cette glorification de l'état militaire, qu'il élève, avec raison, jusqu'à *la plus haute perfection du christianisme ;* et ce noble portrait du colonel de régiment dont celui du 75e de ligne lui offrait le type si parfait. Que de beautés littéraires à vous signaler ici, et que j'ai de regret de ne pouvoir que vous les signaler ! Souffrez cependant, Messieurs, que je vous révèle les richesses de ce cœur de soldat, qui ne voyait dans le régiment qu'il commandait qu'une famille qu'il avait le devoir d'aimer. « Un de ces pauvres enfants, orphelin, fils d'un officier qu'il avait connu, avait encore un titre plus sacré à sa tendresse : il était son filleul. Durant toute sa maladie, le bon colonel ne voulut pas être un seul jour sans l'aller visiter, s'asseyant auprès de son lit, y passant des heures entières à le consoler dans ses souffrances, à l'encourager, puis enfin à le préparer à la mort. Pendant tout ce temps, ses amis furent frappés de l'air de tristesse empreint sur son visage. Mais quel ne fut pas leur attendrissement lorsqu'ils le virent, quelques jours après, lui, le colonel du régiment, le comte de Pontevès, suivre à pied, pendant son long trajet, l'humble convoi du pauvre enfant jusqu'à sa dernière demeure (1) ! »

Il n'est pas jusqu'aux plus légères imperfections du brave colonel qui ne fournissent à l'orateur matière à éloge, par un gracieux parallèle avec Godefroy de Bouillon, le héros de *La Jérusalem délivrée*. Quel coup de pinceau dans ce tableau fait de main de maître où

(1) *Oraison funèbre du général de Sabran-Pontevès*, p. 23.

Digitized by Google

le général de Sabran-Pontevès, calme, l'épée nue, au milieu des morts et des mourants, s'élance aux premiers rangs !

« Qu'il était beau à cette heure ! Ses officiers et ses « soldats l'admiraient, et du haut du ciel ses bienheu- « reux ancêtres l'applaudissaient comme leur digne « fils. Ils se réjouissaient de son prochain triomphe, « doublement heureux d'avoir à lui donner bientôt « dans la gloire le baiser de l'éternelle paix (1). »

Le 30 janvier suivant (1856), Mgr Cousseau nous annonçait son départ pour Rome et sa visite aux tombeaux des saints apôtres. Ce n'était point un motif de sainte curiosité qui le poussait vers Rome : la ville éternelle, cette capitale du monde chrétien dont l'empire n'a d'autres limites que celle de l'univers, comme le chante le grand pape saint Léon : *Per sacram beati Petri sedem caput orbis effecta, latius præsideres religione divinâ, quam dominatione terrena,* Rome et l'Italie n'avaient rien à lui offrir qu'il ne connût déjà. Il avait prié aux tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul ; il avait vu Venise, cette reine de l'Adriatique ; il avait admiré Saint-Marc, dont notre vieille cathédrale byzantine n'est qu'une gracieuse copie ; il avait vu Pise et sa tour penchée ; il avait vu Naples et ses lazzaroni ; il s'était pieusement agenouillé dans la magnifique cathédrale de Milan, la voix éloquente d'Ambroise était arrivée jusqu'à lui à travers les siècles, il avait contemplé saint Augustin et vu couler les larmes de sainte Monique. Il avait pu, comme il nous le dit lui-même, quinze ans plus tôt, jouir tout à son aise du touchant et imposant spectacle de toutes ces merveilles. « Aujourd'hui nous allons, écrivait-il, voir Pierre, tou- « jours vivant dans son successeur Pie IX : nous allons

(1) *Oraison funèbre du général de Sabran-Pontevès*, p. 32.

Digitized by Google

« lui confier nos joies et nos douleurs ; réclamer, pour « nous et pour notre troupeau, les conseils de sa haute « sagesse, avec les riches bénédictions dont Dieu l'a « fait dépositaire... Le beau nom de paix a été pro- « noncé, ajoutait-il en terminant. Que la paix, plus « belle encore que son nom, nous soit rendue, et pour « l'obtenir, commençons par faire nous-mêmes notre « paix avec Dieu (1). »

Le 28 janvier 1857, nous retrouvons Monseigneur dans la basilique de Saint-Martial d'Angoulême, pleurant encore sur un tombeau, deuil d'évêque cette fois, comme si Dieu avait voulu unir sur ses lèvres éloquentes ceux qu'il unissait dans une commune affection, le prêtre et le soldat. Mgr Bernard Buissas, évêque de Limoges, avait des droits particuliers à cette commémoration : quatre ans avant (21 juillet 1853), il avait consacré cette église où l'on priait pour lui. Après avoir dit en peu de mots les douleurs des Églises de Limoges, de Paris, d'Aix et de Chartres, la raison particulière de ce service solennel pour le 93e successeur de saint Martial et la parenté spirituelle des Églises de Limoges et d'Angoulême, Monseigneur fait la peinture de la consécration de l'Église et rappelle aux fidèles *le souvenir de cette fête magnifique, pour lui incomparable, qui les rassembla la première fois dans ce temple.* Il termine ce discours par un de ces portraits qu'il savait si bien crayonner :

« Quelle force ne tirait pas cette prédication de la « seule vue du vénérable évêque de Limoges ! Combien « était facile la douce illusion des fidèles qui aimaient « à voir en lui saint Martial toujours vivant ! Sa di- « gnité simple et son air de majesté toute religieuse lui « donnaient une parure plus glorieuse et plus belle que

(1) Mandement pour le carême de 1856, p. 5 et 6.

Digitized by Google

« les magnifiques ornements dont il était couvert. Son « regard doux et pénétrant disait à tous que son cœur « était pétri de charité. On croyait sans peine tout ce « qu'on racontait de son amour et de son dévouement « pour son troupeau, et du retour de tendre vénération « dont le payaient le clergé et les fidèles de Limo- « ges (1). »

A l'occasion du carême de la même année (1857), Sa Grandeur publiait sur le rationalisme et le communisme en religion un mandement qui est un chaleureux appel au bon sens de ses diocésains et une nouvelle effusion de son cœur. « A vous donc, mes frères « les pécheurs ; à vous surtout qui, par un long « abandon de vos devoirs de chrétien, par la négli- « gence habituelle et publique des pratiques les plus « essentielles de la religion, avez semblé vouloir nous « devenir presque étrangers. Vous êtes toujours nos « fils et nos très chers fils (2). »

Le nouveau jubilé accordé par N. S.-P. le pape Pie IX lui fournit le sujet de son mandement de carême de 1858. Je pourrais dire qu'à l'exemple du *grand pasteur de tout le troupeau de J.-C., de l'évêque des évêques, du souverain pontife de l'Église universelle,* il éclate en actions de grâces et signale à l'horizon les points noirs, *la séparation de plus en plus tranchée des deux cités, comme dit saint Augustin, c'est-à-dire des deux sociétés, des enfants de Dieu et des enfants des hommes.*

Le 15 août de la même année (1858), Monseigneur bénissait la première pierre de votre nouvel hôtel de ville et prononçait un de ces discours dont il avait le secret. Avec quel à propos il invoque David, Cicéron,

(1) *Gazette de l'Angoumois,* numéro du 31 janvier 1857.
(2) Mandement pour le carême de 1857, p. 3.

Digitized by Google

la vieille devise de la cité, Sion, Rome, Angoulême même, en preuve de cette vérité : *que tout ce qui veut vivre et durer sur cette terre doit s'appuyer sur la religion comme sur un fondement.* Quel gracieux résumé des annales d'Angoulême, « dont l'histoire se « lie si étroitement à celle de la monarchie, qui a vu « Clovis et Charlemagne dans ses murs, qui a envoyé « ses premiers comtes, les terribles Taillefer, aux croi- « sades, qui a vu leurs parents et leurs héritiers, les « Lusignan, monter sur les trônes de Jérusalem, de « Chypre et d'Arménie, et enfin son dernier comte « monter sur le trône de France pour y faire fleurir « les lettres et les arts et réprimer les premières ten- « tatives de l'hérésie qui, sous ses faibles successeurs, « devait couvrir la France de ruines et de sang ; notre « ville d'Angoulême, qui fait remonter la chaîne de « ses évêques jusqu'aux premiers siècles du christia- « nisme (1). » De quel cœur il appelle sur tous les bénédictions de Dieu, sur l'empereur *et le digne représentant de son autorité, sur M. le maire et les membres du conseil municipal, sur l'éminent architecte, enfant chéri de cette ville, qui est fière de lui et de ses œuvres, sur les braves ouvriers qui concourront à l'exécution de ses plans!*

Son mandement du carême de 1859 nous conduit aux cimetières. Que ce mot ne vous effraie pas, Messieurs, vous venez de voir comment sait mourir un général français marchant à l'ennemi l'épée nue, et vous avez redit avec les Machabées : *Melius est mori in bello quam videre mala gentis nostræ et sanctorum !* Mieux vaut mourir que de voir les malheurs de la religion et de la patrie! Oui, Messieurs, vos cœurs, hélas! ne l'ont

(1) Discours pour la bénédiction de la première pierre de l'hôtel de ville, p. 3 et 4.

Digitized by Google

que trop souvent compris, la mort est un sacrifice, le cimetière et l'autel se touchent.

« Si jamais vous avez été témoin de cette bénédiction solennelle (du cimetière), vous avez dû être frappé de son étonnante ressemblance avec la consécration de l'autel : de l'autel sur lequel est immolée chaque jour l'auguste victime, qui n'est autre que J.-C. lui-même. Ce sont les mêmes aspersions, les mêmes illuminations, les mêmes encensements aux cinq croix placées au milieu, à l'orient et à l'occident, au midi et au septentrion. S'il y manque les trois onctions de l'huile sainte et du chrême du salut, c'est que les corps qui reposeront dans le cimetière les ont reçues ou doivent les recevoir dans le baptême, dans la confirmation ou dans l'extrême-onction.....

« Il y a, N.T.C.F., avec des différences essentielles, que votre piété saisit, qui tiennent à la sainteté infinie, à la dignité incomparable de la victime offerte sur l'autel, il y a entre ces deux choses un admirable rapport. Le cimetière, lui aussi, est une espèce d'autel sur lequel doivent être déposées de saintes victimes, saintes et sanctifiées par l'union de leur sacrifice avec celui de J.-C. (1). »

Ah ! qui dira, avant le grand jour du jugement dernier, ce que vaut à la France la mort saintement acceptée par le dernier de ses enfants, perdu, pour ainsi dire, dans la plus pauvre chaumière de nos montagnes ? Sur cette terre couverte de neiges éternelles, dans ce cimetière ou dortoir (c'est là son nom), entonnons donc, avec Monseigneur, le chant de notre victoire sur la mort et disons *jusque dans le silence du tombeau, par notre attitude, ce que nous croyons et ce que nous espérons :* « Je crois non-seulement à l'immortalité de mon

(1) Mandement pour le carême de 1859, p. 7 et 8.

Digitized by Google

« âme, qui est immortelle de sa nature ; je crois même « à la résurrection de cette chair qui se décompose : « *credo carnis resurrectionem.* Je suis mort dans « cette foi et dans l'attente du dernier jugement ; j'ai « déjà pris la position que je dois avoir en face de mon « juge : *expecto resurrectionem mortuorum* (1). »

Origine des cimetières, leur destination, les cérémonies qui les consacrent, les règles saintes de leur disposition intérieure, voilà *les enseignements précieux, trop oubliés de la génération présente,* par lesquels Sa Grandeur s'efforce de prévenir une décadence que l'histoire ne rend que trop certaine.

Mais déjà un cri de guerre a de nouveau retenti ; nos invincibles soldats volent en Italie, l'empereur est à leur tête, et, le cœur inquiet, la France catholique à genoux. Napoléon III, pour la rassurer, lui faisait écrire par son ministre des cultes, M. Rouland : « Le « prince qui a ramené le Saint-Père au Vatican est le « plus ferme soutien de l'unité catholique ; et il veut « que le chef suprême de l'Église soit respecté dans « tous ses droits de souverain temporel » (4 mai 1859).

« Ainsi, ajoutait Monseigneur quelques jours après, « en prenant acte des paroles impériales, l'œuvre « de Charlemagne reste hors de toute atteinte. Cette « œuvre, chère à tous les catholiques de l'univers, à « qui elle garantit la liberté et l'indépendance de leur « chef, est chère surtout à la France (2). » La victoire, toujours fidèle, répondit deux fois à nos religieuses et patriotiques supplications, et la France militaire enregistra dans ses annales deux noms à jamais célèbres : Magenta et Solférino (juin 1859). Qu'advint-il des solennelles paroles de l'empereur ? Je ne suspecterai pas les

(1) Mandement pour le carême de 1859, p. 7.
(2) Mandement pour demander à Dieu sa bénédiction sur nos armes.

Digitized by Google

intentions, Messieurs, Dieu seul en a le secret, mais vous me permettrez de constater ici les alarmes de l'épiscopat. « Telle était alors notre confiance, Messieurs et chers coopérateurs : vous en avez pu retrouver l'expression dans chacune des trois communications que nous avons eues à vous faire depuis sur le même objet, expression discrète et tempérée ; car notre confiance, toujours la même quant au fond et au résultat final, ne tarda pas, nous devons l'avouer, à être mêlée de quelque inquiétude en face de tant de passions déchaînées, de ce débordement d'outrages et d'iniquités qui provoquent le courroux du ciel. Aussi, même depuis la conclusion de la paix entre les deux empereurs catholiques, n'avons-nous cessé de prescrire l'oraison *Pro pace,* comme obligatoire, à tous les saluts du saint-sacrement. Nous voyions trop clairement que cette heureuse paix ne serait jamais acceptée par les ennemis de l'Église, qui ont juré le renversement du gouvernement temporel du Pape et qui espèrent arriver par là à la ruine du saint-siége et de l'Église catholique elle-même.

« Aujourd'hui, l'illusion n'est plus possible sur leurs desseins pervers. Leur audace croissant avec le succès, c'est à peine s'ils dissimulent encore quelquefois cette horrible espérance (1). » Lisez la date : 19 novembre 1859.

La guerre est désormais déclarée entre le sacerdoce et l'Empire : les écrivains officiels inondent la France de leurs brochures passionnées ; l'épiscopat y répond avec franchise et dignité, et se voit appelé et condamné comme d'abus à la barre du Conseil d'État. (Les accusés sont assez illustres pour que je les nomme : l'évêque de Poitiers, l'archevêque de Paris (alors de Tours) et

(1) Circulaire prescrivant des prières pour N. S.-P. le Pape.

Digitized by Google

l'archevêque de Cambrai, tous deux aujourd'hui cardinaux.) De pieux laïques se jettent dans la mêlée ; le gouvernement s'irrite de la contradiction, et c'est alors que le droit de réponse devient une injure, un crime de lèse-majesté, que des ministres trop zélés reprochent du haut de la tribune, en se voilant la face, aux quelques députés catholiques assez audacieux pour rappeler au gouvernement ses anciennes promesses : *Sic respondes pontifici ? Non es amicus Cæsaris.* Alors on flagellait Jésus dans la personne de son vicaire, on aiguisait contre lui les langues, *acuerunt linguas suas,* et la plume d'un ministre essayait de tuer, par un odieux parallèle, les conférences de Saint-Vincent-de-Paul (1).

Notre vénérable évêque eut part, Messieurs, à cette gloire, la seule qui lui eût manqué jusque-là ; il fut dénoncé, lui si calme (je vous en prends à témoin), et dut répondre au tribunal de Pilate (je parle de certains journaux de Paris et de l'étranger).

Quel était donc le crime de *cet ardent prélat* d'Angoulême ? Il avait paraphrasé à Lusignan, dans cette vieille église des rois de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie, l'évangile du jour (dimanche, 22 septembre 1861, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs). « Après avoir fait « admirer aux fidèles le courage et la constance de la « mère de Dieu, debout au pied de la croix de son fils, « ses douleurs incomparables dans une attitude d'un

(1) M. de Persigny ne s'était pas contenté de dissoudre le bureau central de Paris et de briser ainsi l'unité des Conférences, il les avait assimilées à la franc-maçonnerie. Je ne résiste pas au plaisir de citer ces fières paroles de Tertullien repoussant pareil outrage : « Hæc coïtio christianorum merito sane illicita, si illicitis par ; merito damnanda, si non dissimilis damnandis, si quis de eâ queritur eo titulo, quo de factionibus querela est. In cujus perniciem aliquando convenimus ? Hoc sumus congregati, quod et dispersi : hoc universi, quod et singuli ; neminem lædentes, neminem contristantes. Cum probi, cum boni coeunt, cum pii, cum casti congregantur, non est factio dicenda, sed curia. » *(Apologet.)*

Digitized by Google

« calme plein de majesté, j'offris à leur imitation ce « petit groupe de femmes pieuses, debout aussi à ses « côtés, soutenues par son exemple, partageant avec « elle l'amertume des outrages dont on poursuivait « l'agonie du Sauveur : âmes généreuses qui, avec le « disciple fidèle, ne l'avaient point abandonné au milieu « des épreuves de sa passion, et représentaient avec « lui toute l'Église sur le Calvaire. J'y joignis le bon « larron reconnaissant et proclamant la royauté du « Sauveur au moment où il le voyait près d'expirer « sur la croix ; et enfin ce brave capitaine romain qui, « après avoir présidé à l'exécution, vaincu par le spec- « tacle de cette patience divine, frappé au cœur par le « grand cri de N.-S. expirant, ne put s'empêcher de « s'écrier lui-même : C'était véritablement le fils de « Dieu. » Je termine cette ridicule affaire par les dernières paroles de cette longue et curieuse lettre dans laquelle brillent tour à tour la simplicité de la colombe et l'amour de la vérité, assaisonnés de ce vieux sel gaulois (qui vaut bien le sel attique) : « Eh bien ! qu'ils le sachent, la persistance de leur injustice ne lassera pas notre patience et ne nous découragera pas dans l'accomplissement de nos difficiles devoirs (1). »

Lisez ses mandements depuis cette époque malheureuse jusqu'à la chute de l'Empire; leurs titres seuls vous diront comment l'évêque fut fidèle à sa promesse et comment il accomplit ses *difficiles devoirs* pendant ces dix ans. *Dixit custos venit mane, et nox;* la sentinelle répondit : Le matin est venu, voici la nuit, la grandeur et la chute des empires, *prospera atque adversa* (2).

Pendant cette nuit d'angoisses, il ne cessa, l'Évangile à la main, de soutenir le courage des fidèles, soit

(1) Journal *Le Monde,* vendredi 18 octobre 1861, Paris.
(2) Isaias, cap. XXI, v. 12.

Digitized by Google

en leur montrant le prolongement de la passion de Jésus-Christ dans ses membres, la sainte Église (carême de 1860), soit en prenant énergiquement leur défense contre les attaques perfides de l'impiété (carême de 1862), soit en exaltant leur dignité et leur puissance dans le monde (carême de 1863), soit en repoussant avec horreur les nouvelles attaques de l'impiété contre N.-S. et la sainte Vierge, les blasphèmes de Renan dans sa prétendue *Vie de Jésus* (Assomption de 1863), soit qu'il gourmande leur timidité devant les audaces du mal (carême de 1864), soit qu'il leur annonce le jubilé et qu'il promulgue la bulle *Quantâ curâ* et ce *Syllabus,* qui a causé tant de scandale parmi les ignorants (carême de 1865), soit qu'il repousse avec indignation cette société du Christ et de Bélial, cette association impossible de la lumière et des ténèbres que des docteurs sans titres prêchaient alors à la sainte Église sous le nom de conciliation (carême de 1867), soit qu'au nom du progrès et des lumières il combatte l'ignorance, plus funeste encore en matière de religion (carême de 1868), soit enfin que le triste spectacle d'une apostasie, qui devient de plus en plus générale, lui arrache ce cri perçant, où se peignent et son effroi et la tendresse de son cœur paternel : *Auferetur à vobis regnum Dei* (carême de 1869) ! Il me semble entendre comme un écho de cette *grande voix* de l'Apocalypse, *éclatante,* dit saint Jean, *comme le son de la trompette* ordonant à l'aigle de Patmos d'écrire à l'ange de l'église d'Éphèse ce terrible *movebo candelabrum tuum de loco suo, nisi pœnitentiam egeris* (1).

Que je voudrais pouvoir étaler devant vous aujourd'hui, Messieurs, toutes les richesses de cette intelligence et de ce vaste savoir ! Quel tableau mouvementé

(1) *Apocaplyps.*, II, 5.

Digitized by Google

que celui où, planant comme l'aigle au-dessus des misères humaines, il nous invite à l'espérance. « *Mais non, N. T. C. F., non, le mal n'est pas si grand. Il y a dans le monde plus de justes que vous ne croyez, et leur puissance y est beaucoup plus grande que vous ne l'imaginez.* » Lisez ces pages qui se terminent par cette scène vraiment attendrissante de trois cents évêques, venus de tous les coins de la terre pour acclamer les martyrs japonais et saluer en Pie IX l'image vivante de Jésus, le juste par excellence (1) ! Quels accents dans ses appels en faveur des victimes, à Limoges, de l'incendie (25 août 1864) ; à la Guadeloupe, de l'*Esprit des tempêtes*, comme l'appelle l'Écriture (2) ! Comment passer sous silence cet éloge magnifique de vos femmes, de vos filles, de vos sœurs, à l'occasion de ce petit groupe de femmes que l'Évangile nous représente enchaînées par le plus pur amour au pied de la croix du Sauveur (3) ?

Mais j'ai hâte de revenir à ses discours ; c'est là que se revèlent surtout, vous le savez, ses brillantes qualités d'historien. Deux petits chefs-d'œuvre signalent à votre attention l'année 1861 : le premier nous appelle au lycée d'Angoulême, au mois d'août, à l'époque des vacances (si chère aux écoliers) ; le second nous transporte, un mois après, à Hiersac, en plein comice agricole, sur un autre champ que celui des lettres, champ, je ne dis pas plus solide, mais incontestablement nécessaire : *prius est vivere quam philosophari*.

Je voudrais pouvoir citer en entier ce discours aux élèves du lycée, où la plus fine critique de notre littérature moderne se dissimule si bien sous les fleurs de la plus habile rhétorique. Avec quel charme cet aimable

(1) Mandement pour le carême de 1863, p. 18 et 25.
(2) Mandement pour le carême de 1866.
(3) Mandement pour le carême de 1860, p. 6 et 7.

Digitized by Google

conteur nous parle du bon comte Jean, de François Ier, de l'ancienne université d'Angoulême, et glisse adroitement un sage conseil à cette charmante jeunesse qui tourne trop vite le dos aux langues et aux littératures anciennes pour courir aux Lamartine et aux Victor Hugo de notre époque. « Soyons Gaulois, je le veux bien ; c'est le sang gaulois qui coule dans nos veines ; il a d'assez belles qualités pour que nous en soyons justement fiers. Soyons Gaulois par le courage, par la gaieté vive et entraînante, par le noble amour de la liberté et d'une sage indépendance ; mais n'oublions pas que notre langue est dix fois plus romaine que gauloise ; que les Gaulois nos pères, qui ont rempli le monde du bruit de leurs exploits, qui ont parcouru en vainqueurs l'Asie et la Grèce, qui ont conquis le nord de l'Italie et fait trembler Rome jusqu'au temps de sa grandeur, ne nous ont pas laissé une seule page de leur littérature, et que les savants sont réduits à chercher quelques misérables débris de leur langue dans quatre ou cinq petites inscriptions contestées et dans les noms défigurés de nos rivières et de nos ruisseaux. Il y a quinze cents ans que cette langue est éteinte. Mais le caractère, mais le génie gaulois, en acceptant la langue de Rome, ont su lui donner leur empreinte propre, et c'est ce caractère et ce génie qu'il nous faut sans cesse retremper à la même source. Sur les champs de bataille, soyons les enfants de Vercingétorix. Mais dans la littérature, nos aïeux sont les Romains ; nos pères sont leurs disciples, les Gaulois Hilaire de Poitiers et Paulin de Bordeaux, les Français Balzac, Bossuet et Pascal. »

Comme il tranche avec une sage modération, d'après saint Basile et Rome, cette grave question des classiques qui avait soulevé jusque dans le sanctuaire de si ardentes polémiques. Comme il justifie la Providence qui fait pleuvoir ses dons *sur les justes et les injustes,*

Digitized by Google

et comme il sait exalter à propos les écrivains grecs et romains.

Personne encore ici n'est oublié, depuis l'aumônier, dont les conférences sont l'antidote du paganisme des auteurs, jusqu'au plus humble professeur du collége. « La parole de Monseigneur, nous dit *Le Charentais* « (je n'en suis pas étonné), a été écoutée avec une « religieuse attention et accueillie par d'unanimes « applaudissements. »

Son discours au comice agricole d'Hiersac n'est pas moins remarquable. Monseigneur, tout en rendant un légitime hommage à l'épée, c'est-à-dire à la gloire des armes, commence par se féliciter de n'avoir à bénir aujourd'hui que des charrues et des prix de labourage. Le passage où Sa Grandeur, *après le célèbre prêtre, philosophe et martyr, saint Justin,* montre le Christ travaillant à la confection d'une charrue, nous dit encore *Le Charentais,* a produit une profonde émotion sur l'auditoire qui l'entourait. De la charrue sortie des mains divines du Verbe fait chair aux vertus qu'il prêche les trois dernières années de sa vie mortelle, aux miracles qu'il opère en confirmation de sa parole, la transition est facile. Qu'il a raison de combattre cette plaie de notre société, l'émigration des campagnes dans les villes : « Si aujourd'hui on fuit les campagnes, leur air pur, « leurs travaux sains et fortifiants, pour se jeter dans « la boue et la fumée des grandes villes, n'est-ce pas « le plus souvent parce qu'on a perdu le goût et l'es- « time de ces travaux sanctifiés par l'exemple et les « sueurs du Dieu fait homme? » Prononcer un pareil discours, parler un tel langage aux habitants des campagnes, n'est-ce pas mieux que de s'écrier avec Virgile :

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas!

Digitized by Google

Le 13 mars 1862 le retrouve dans sa cathédrale en présence des ossements d'un de ces vieux évêques dont les tombeaux ne sont pas le moindre ornement de notre magnifique basilique. Comment les os d'Hugues Tison ont-ils été préservés, au XVI^e^ siècle, des fureurs de l'hérésie qui brûlait et jetait au vent les reliques de saint Ausone et de saint Cybard, arrachait *à sa tombe toute récente,* et pourtant glorifiée déjà par des miracles, le bon comte Jean de Valois, le vrai père de son peuple et l'aïeul de nos rois, et violait les sépulcres de Rohon, de Grimoard de Mussidan, de Guillaume Taillefer et d'Itier d'Archambaud, le riche chanoine et le bienfaiteur insigne de notre cathédrale, *in quâ (multa bona opera) operatus est?* Pourquoi la germination des églises dans notre cité, *les réparations de cette cathédrale* ont-elles été signalées *par des découvertes,* je pourrais dire par les révélations les plus consolantes pour notre foi?... « Chaque nouveau progrès dans la restauration de cette vieille cathédrale amène une nouvelle découverte et fait tressaillir tous les cœurs qui savent encore admirer et aimer les saintes choses et, par-dessus tout, les belles âmes et les grands caractères (1). »

Prenez votre part de ce compliment flatteur, Messieurs, je ne crains pas de dire qu'il est tout à votre adresse. Et cette page de l'histoire du XII^e^ siècle dans lequel il nous montre si judicieusement l'éternelle lutte du bien et du mal en ce monde, et la naissance à La Rochefoucauld et les études à Poitiers d'Hugues Tison, et ce coup d'œil d'un homme de génie, du légat Girard, qui sait se l'attacher par un titre de chanoine et se préparer un intelligent successeur sur le siége de saint Ausone le martyr, avec quelles grâces tout cela est raconté. Monseigneur nous parlait tout à l'heure

(1) Discours pour le service funèbre et la nouvelle déposition des os d'Hugues Tison, p. 6.

Digitized by Google

de belles âmes et de grands caractères. Sa Grandeur pensait infailliblement alors à ce trait de noble indépendance par lequel il termine son discours : « Après sa mort (de Geoffroy de Lorroux), les chanoines de Bordeaux se trouvèrent dans le plus grand embarras pour lui choisir un successeur. Ils crurent ne pouvoir rien faire de mieux que de revenir à la pratique des plus beaux siècles de l'Église et de se démettre pour cette fois de leur droit d'élection entre les mains des évêques de la province, réunis pour les funérailles de leur archevêque. Ceux-ci délibéraient déjà sur cette grave affaire, lorsqu'on leur annonça l'arrivée du roi d'Angleterre, Henri II, que son mariage avec Aliénor avait fait duc d'Aquitaine. Il avait un intérêt évident à voir placer sur ce grand siége un homme affectionné à lui et à sa dynastie. L'Église qui dans le choix de ses pasteurs consulte la voix du peuple fidèle, tient plus de compte encore du suffrage ou de l'agrément des princes qui en sont les chefs. Dans les concordats modernes elle a même porté ce droit de suffrage jusqu'à un droit de nomination. Mais elle s'est toujours réservé, avec un soin jaloux, son droit de confirmation, qui seul donne à la nomination ou à l'élection sa force et sa valeur. Henri, à qui nul concordat ne donnait un pareil droit, pouvait sans doute recommander aux suffrages des électeurs le sujet qu'il croyait propre à remplir le siége de Bordeaux. Mais il voulait aller plus loin. Ennemi déjà de cette liberté essentielle de l'Église, qu'elle tient de son divin fondateur, il voulait mettre la main dessus et se l'asservir comme une esclave docile. Heureusement il trouva plus tard devant lui saint Thomas de Cantorbéry, mais dès lors il put l'entrevoir dans notre évêque d'Angoulême.

« Introduit dans la salle où les évêques assemblés délibéraient sur l'élection, reçu par eux avec tout le

Digitized by Google

respect dû à la majesté royale, il leur annonce le motif de sa présence au milieu d'eux, savoir le vif désir qu'il a de les voir placer sur le siége de Bordeaux un sujet d'une science éminente qui lui est particulièrement cher, Jean Secli, chef des écoles de Poitiers, et son intention de leur témoigner par des effets combien il leur saura gré de cette complaisance.

« Les évêques pensaient qu'après la présentation et la recommandation de son candidat, le roi se retirerait pour les laisser délibérer. Ce n'était pas ainsi qu'Henri l'entendait : il voulait, comme on dit aujourd'hui, emporter l'élection. Il demeurait assis au milieu des évêques, comme attendant la conclusion et l'assurance de leur consentement. Ceux-ci, étonnés, se regardaient les uns les autres en grand silence, lorsque Hugues, évêque d'Angoulême, prit la parole :

« Sire, dit-il, c'est à nous qu'a été remis le droit de cette élection : il ne nous est pas permis d'en traiter en votre présence : *de eâ in præsentiâ vestrâ tractare nequaquàm licet*. Que Votre Majesté veuille donc se retirer, afin que nous puissions vaquer en toute liberté et tranquillité à la grave affaire dont nous avons été chargés. Les honneurs ecclésiastiques ne doivent être donnés ni aux prières ni aux largesses : les seuls titres à les obtenir sont la science et la vertu. »

« Sur ces paroles, dont je n'ai pas cru devoir changer une seule syllabe, non plus que dans un texte sacré, le roi sortit triste, avec cet air de sombre mécontentement où on aurait pu déjà reconnaître le bourreau de saint Thomas de Cantorbéry : *cum magno rancore tristis abcessit*. Le candidat royal, savant peut-être de la science profane, mais dépourvu de la science ecclésiastique, ne fut point élu, et les évêques placèrent sur le siége métropolitain leur vénérable collègue de Périgueux.

Digitized by Google

« Hugues rentra à Angoulême, avec la conscience d'un grand devoir accompli, pour y mourir dès l'année suivante, dans un âge encore peu avancé, au milieu des pleurs et des gémissements de tout son clergé, de toute la noblesse, et des lamentations de tout le peuple d'Angoulême (1). »

La page suivante des œuvres de notre vénérable et vénéré confrère est inédite. C'est un discours prononcé à Bordeaux, le 19 mai 1863, pour l'érection de la statue de Notre-Dame d'Aquitaine qui couronne si gracieusement ce clocher Peyberland, dont le nom seul, religieusement transmis de siècle en siècle, témoigne à la fois de la charité de l'archevêque qui l'a fait bâtir et de la reconnaissance du peuple bordelais. Comment cette feuille, déjà vieille de treize ans, n'est-elle pas devenue *ludibria ventis*, comme dirait le poète ? C'est un secret que je suis heureux de vous dire, car j'ai hâte de remercier l'intelligent et modeste religieux du séminaire d'Angoulême, M. l'abbé Rosset, qui a su recueillir avec un zèle aussi pieux qu'infatigable les deux volumes des œuvres de Mgr Cousseau que nous possédons.

Mais revenons à Bordeaux et à la statue de Notre-Dame d'Aquitaine. *Jésus dit au disciple : Voici votre mère ; dicit discipulo : Ecce mater tua* (2). Tel est le texte et tout le sujet de ce discours, le vrai fondement de la dévotion à Marie. Deux pensées surtout frappent l'éminent évêque. La Vierge immaculée est la mère de cette grande famille qu'on appelle la sainte Église ; et à ce propos il nous trace en quelques mots un magnifique portrait du rôle de la mère : « Que je plains la « maison où il n'y a plus de mère ! Que je plains les « enfants qui n'ont jamais connu leur mère ! Ils n'ont

(1) Discours pour le service funèbre et la nouvelle déposition des os d'Hugues Tison, p. 15, 16 et 17.

(2) Evangel. secundum Joannem, XIX, 27.

Digitized by Google

« jamais reçu ces caresses, ils n'ont jamais entendu « cette voix que nulle autre voix ne saurait contrefaire. « Non, leur cœur, quoi qu'il fasse, ne comprendra « jamais certaines tendresses, certaines délicatesses « de l'amour, si, dans sa formation première, il n'a « senti la douce flamme de ce foyer de l'amour mater- « nel. Nul soin, nul artifice ne remplacera jamais « cette naturelle éducation du cœur. Rien, rien ne « comblera jamais dans la maison le vide qu'y fait « cette grande absence ! »

La Vierge Marie, en sa qualité de mère, renverse toutes les hérésies, le grand péril des âmes candides et ignorantes : *cunctas hæreses sola interemisti, in universo mundo.* Il trace alors à grands traits l'histoire de l'Arianisme, de l'Islamisme, du Protestantisme et de l'Athéisme révolutionnaire vaincus, et les grands noms de saint Hilaire, de Clovis, de Charles Martel, de Lusignan, de Peyberland, de Richelieu *(ce grand ministre, ce célèbre cardinal, non moins attaqué depuis sa mort que pendant sa vie, mais que l'Aquitaine n'hésite pas à proclamer le plus illustre de ses enfants dans les temps modernes),* du cardinal de Sourdis, le saint Charles de l'Aquitaine, de saint Vincent de Paul, l'humble enfant des Landes, et de l'héroïque Vendée résonnent avec enthousiasme sur ses lèvres savantes.

L'Aquitaine, il a bien soin de relever cette gloire, fut le théâtre choisi par Marie pour ces triomphes de notre foi. Après avoir indiqué d'un mot les ténèbres répandues aujourd'hui dans les esprits par la fumée qui sort du puits de l'abîme : « C'est vous, ô Marie, s'écrie-t-il, se- « cours des chrétiens, reine des martyrs et des confes- « seurs, c'est vous qui du haut de ce trône ferez reluire « sur l'Aquitaine la beauté de ses anciens jours ! *Amen !* »

De Bordeaux, suivez-moi, nous allons à Poitiers, dans cette chapelle du grand séminaire où Mgr Cous-

Digitized by Google

seau a si souvent prié ; il y a fête sur les bords du Clain (5 juin 1864). Soyez sans inquiétude, Messieurs, elle ne sera pas bruyante, c'est la fête des cheveux blancs, une vraie fête de famille ; M. l'abbé Samoyault, ancien supérieur du séminaire, vicaire général du diocèse, en est le héros ; on célèbre ses noces d'argent, sa cinquantaine sacerdotale. Tacite n'y songeait assurément pas quand il écrivait dans ses *Annales* ces mots si souvent répétés depuis : *Quindecim annos grande mortalis ævi spatium !* Qu'il est admirable, notre évêque, dans le portrait qu'il fait de ces vieux débris de l'antique clergé de France que l'*échafaud, les massacres, les pontons de Rochefort et l'exil* ont épargnés ! Avec quelle élévation de sentiments il soulève le voile qui semblait cacher à nos yeux l'action de la Providence et nous fait tomber à genoux devant cette action miséricordieuse qui ne manque jamais son but : *a fine usque ad finem fortiter*. On dirait des pages de l'*Histoire universelle* de Bossuet. C'est alors que nous voyons apparaître M. l'abbé Samoyault, s'attachant à ces saints hommes pour travailler avec eux à relever les ruines du sanctuaire. Les dévouements se multiplient, et leur histoire, je vous l'assure, est faite de main de maître. Je puis taire les noms des prêtres vénérables qui, diligentes abeilles, ont su réparer en peu de temps les dégâts commis dans la ruche par la tourmente révolutionnaire ; mais comment passer sous silence Mme Thomas, « cette digne fille de sainte Radégonde, qui sut trouver « dans son dévouement à Dieu et à l'Église le secret « d'apprendre en une seule année plus de latin que n'en « apprennent nos bacheliers actuels en dix ans d'études « dans nos colléges les plus renommés, et voyant, « avant de mourir, quatre de ses élèves siéger avec « honneur dans le chapitre de l'église cathédrale ? »

Qu'il est touchant, l'orateur, lorsqu'il nous montre

Digitized by Google

ce jeune Vendéen, Joseph Brillaud, une grammaire teinte de sang et un dictionnaire sauvé de l'incendie d'un château à la main, étudiant en cachette la langue de l'Église, comme une science occulte, sous les buissons, dans les genêts, souvent au bruit de la fusillade, qui recherchait de préférence la tête des prêtres et de leurs adhérents!

Et M. l'abbé Samoyault? me direz-vous. Écoutez son éloge : « C'est vous qui avez été choisi de Dieu pour « remplacer auprès de vos frères l'admirable père que « Dieu avait également choisi pour eux dans les rangs « de l'ancien clergé. C'est vous qui avez dû être, avec « lui d'abord, puis après lui, le témoin fidèle chargé « de transmettre à cette nouvelle génération de prêtres « l'ancienne doctrine, l'ancienne discipline, les bonnes « traditions, les mœurs sacerdotales du vieux clergé « qui s'éteignait. Nul effort de modestie ne saurait « vous faire décliner ce titre glorieux. Les faits sont « là pour vous l'imposer souverainement. Dans ce « clergé de plus de huit cents prêtres, je ne pense pas « qu'il y en ait huit aujourd'hui qui ne soient ou vos « élèves, ou les élèves de vos élèves, de telle sorte que « le jubilé de votre sacerdoce est bien véritablement « la fête de tout le clergé de ce grand diocèse. Je n'ai « point à dire par quelles voies mystérieuses, par quels « dons de nature et de grâce Dieu vous avait préparé « à ce beau ministère. Soyez tranquille : je vous ai « promis de me taire sur vous, de ne parler que des « excellents maîtres qui vous ont formé. Je mets ainsi « à l'aise votre modestie et je remplis, j'en suis sûr, le « vœu le plus cher de votre cœur (1). »

Faire l'éloge des Émery, des Duclaux, des Garnier, des Boyer et des Frayssinous, qui furent à Saint-Sul-

(1) Discours pour le cinquantième anniversaire de l'ordination de M. l'abbé Samoyault, p. 16.

Digitized by Google

pice de Paris les maîtres de M. l'abbé Samoyault; lui rappeler *ce regard terrible* de l'empereur vaincu à Moscou, non par une main d'homme, mais par celle de Dieu; qui, *dans la chapelle des Tuileries,* lui *fit baisser les yeux, mais qui n'intimida pas sa foi;* faire enfin en peu de mots l'énumération des qualités requises dans un supérieur de grand séminaire, c'est-à-dire le portrait achevé de son héros, telle est la conclusion de ce discours qui n'a rien de la sécheresse habituelle de l'histoire.

Mais revenons en Angoumois, notre illustre et royal compatriote, François Ier, nous appelle à Cognac (30 octobre 1864). C'est moins un discours que nous possédons que les souvenirs d'une improvisation qu'une plume intelligente a pris soin de nous conserver. Il s'agit d'une fête à laquelle ont manqué les bénédictions de l'Église, d'une cérémonie purement civile, de l'inauguration de la statue équestre de François Ier, à laquelle Monseigneur avait été invité d'*une façon fort civile* elle-même. Aussi n'est-ce pas à Cognac, mais à deux pas de cette cité, connue du monde entier, sur les bords de ce ruisseau de l'Antenne, dont les grands arbres séculaires ont eu cette année les honneurs d'un prix de peinture à l'exposition des beaux-arts, dans ce vieux château au pied duquel il coule tranquillement et d'où les *riches montaient* autrefois au ciel *par bonnes œuvres,* devant les élèves enfin de son petit séminaire, que Monseigneur a parlé de notre chevaleresque François Ier. Vous permettrez, Messieurs, au plus humble de ses enfants de se souvenir de sa ville natale et de lui dire aussi, dès le début : « J'aime la ville de Cognac. Je m'intéresse « à toutes ses gloires, et je me réjouis de la voir aujour- « d'hui rendre un hommage solennel à la mémoire du « plus illustre de ses enfants, du grand roi qui a pris « naissance dans ses murs. La reconnaissance, qui est

Digitized by Google

« une vertu naturelle, est surtout une vertu chrétienne : « *Grati estote,* a dit l'apôtre. Or, la ville de Cognac doit « beaucoup de reconnaissance à François Ier, au bril- « lant héritier de ces anciens comtes d'Angoulême, qui « ont aimé ce pays, qui en ont été aimés et qui ont su « lui faire un beau nom dans l'histoire. Elle lui paie « aujourd'hui, elle leur paie à tous, en sa personne, « magnifiquement sa dette, ou plutôt la dette de l'An- « goumois tout entier.

« Un pays, comme une famille, se fait toujours hon- « neur en glorifiant ses ancêtres. Les nôtres, Messieurs, « ces derniers comtes d'Angoulême des trois dynas- « ties, soit les Taillefer, soit les héroïques Lusignan, « soit les princes plus doux et plus polis de la maison « de Valois, ont presque tous mérité le titre de *pères du* « *peuple* et de ces contrées. Ils ont aimé à vivre avec « lui dans une familiarité affectueuse qui leur était « payée par un tendre respect. Le pays était d'autant « plus fier de leur grandeur qu'ils semblaient l'oublier « au milieu de leurs sujets. Leur dernier héritier, de- « venu un grand roi, ne s'est jamais montré à nos aïeux « sous un autre caractère. C'est donc justice de les ho- « norer tous dans leur plus magnifique représentant. »

Comme l'orateur sait faire la part des faiblesses humaines et démêler la grâce de Dieu à travers les plaisirs frivoles et coupables auxquels se livre le petit-fils du bon comte Jean :

« Les mœurs de François Ier furent sans doute trop dignes d'Alexandre et de César. Mais chez lui du moins la corruption de l'esprit ne s'ajoutait point à celle du cœur. Il reconnaissait ses faiblesses et les déplorait par instants. Il aimait et respectait dans les autres la vie pure et sainte, la véritable piété; il ne parlait qu'avec vénération de la bienheureuse mémoire de son aïeul paternel Jean, comte d'Angoulême, *qui*, disait-il, *tant*

Digitized by Google

et si vertueusement a vescu, et manié et traité ses subjets et affaires que devant Dieu et en son Église il reluit et fleurit par miracle, et en a porté et encore tient le titre et le renom de bon Jean : quoy nous tenons et avons, en toute notre maison, à très grand honneur et exaltation.

« C'est ce bon comte Jean dont je vous ai parlé quelquefois, mes chers enfants, qui avait une foi si vive et un si profond respect pour N.-S. dans l'Eucharistie, que dans l'église de Saint-Léger de Cognac, de Saint-Paul de Bouteville, ou dans la cathédrale d'Angoulême, quand il communiait, il ne s'avançait de sa place jusqu'à la sainte table qu'en se traînant sur ses genoux (1).

« Eh bien ! cette admirable foi vivait toujours dans le cœur de son petit-fils. Dans les grandes épreuves de sa vie, elle se réveillait et se manifestait par les élans les plus vifs et les plus touchants, comme dans sa captivité de Madrid, lorsque, affaibli par la maladie, il se jetait néanmoins à genoux hors de son lit, devant le saint-sacrement, demandant pardon à Dieu de ses péchés avant de le recevoir. »

Quel parallèle de François Ier et de Charles V, du vaincu et du vainqueur, du prisonnier trahi par la victoire et dont l'*honneur est sauf* et du geôlier insolent et perfide !

Comme il flétrit Machiavel et ses maximes abominables qui auraient révolté la grande âme de François Ier et la fière nation dont il était le digne roi !

« Mais la gloire la moins contestée de François Ier, « c'est celle des lettres et des arts. Il en avait puisé le « goût dans sa famille, dans cette petite cour d'Angou-

(1) C'est l'attitude qu'avait indiquée Mgr Cousseau et que le ciseau de l'artiste a si bien rendue dans la gigantesque statue qu'on vient de poser dans la cathédrale, à la place même qu'occupait autrefois le bon comte Jean.

Digitized by Google

« lême et de Cognac, où son aïeul, son père et sa mère « accueillaient avec tant d'honneur les savants et les « artistes, les écoutaient avec bonheur et raisonnaient « avec eux comme avec des amis et des égaux. Nous « pouvons hardiment et sans scrupule saluer en lui « le père des lettres, le protecteur des beaux-arts. Nous « lui devons même à ce titre une reconnaissance parti- « culière pour cette Université qu'il fonda à Angoulême « dès la seconde année de son règne, bien que cette fon- « dation n'ait jamais pu être pleinement réalisée (1). »

Quelques jours après cette fête nationale, nous retrouvons Mgr Cousseau bénissant à Angoulême la première pierre de l'église Saint-Ausone, œuvre remarquable de M. Paul Abadie (4 décembre 1864).

Quelle joie dans ce cœur de père et quelle simplicité charmante : « Écoutez-moi donc quelques instants; « j'ai à vous raconter, dans l'histoire de cette vieille « église, toute l'histoire de vos pères, je pourrais dire « toute l'histoire du christianisme et de ses destinées « dans le monde.

« Dans cette nouvelle église qui s'élève, je crois « pouvoir lire déjà l'histoire de vos enfants et des en- « fants de vos enfants. Le passé éclaire l'avenir. Son « étude n'a de prix qu'à cette condition. Autrement ce « ne serait qu'un vain amusement de curiosité, indi- « gne d'occuper l'esprit de votre évêque, indigne de « l'attention d'un auditoire de fidèles, des hommes « sérieux qui m'entourent en ce moment. » Le séminaire primitif des grottes monumentales de Mortagne (Gironde), la mission de saint Ausone, les fruits de sa prédication sur les enfants de la molle Charente, son

(1) Inauguration de la statue équestre de François Ier à Cognac. Paroles adressées à cette occasion par Mgr l'évêque d'Angoulême aux élèves de son petit séminaire. 30 octobre 1864. (Extrait de *La Semaine religieuse* d'Angoulême.)

Digitized by Google

martyre, la longue cessation de l'épiscopat parmi nous, *per tempora multa*, que de questions intéressantes !

Quel contraste entre ces fidèles d'Angoulême qui pleurent sur la tombe d'un martyr et *les beaux esprits d'alors* qui insultent à leur douleur et chantent avec César : *Nomine christianorum deleto... Superstitione Christi ubique deletâ.* « Ils le disaient ainsi ; ils l'é-
« crivaient ; ils le gravaient sur le bronze et sur le
« marbre : nos musées conservent précieusement ces
« curieuses inscriptions, et le centième successeur de
« saint Ausone a pu sourire en les lisant. Mais ne
« sortons pas de ce petit coin de terre où nous sommes
« rassemblés en ce moment, N. T. C. F. Il est plein
« pour nous et pour tout homme sérieux d'instructions
« d'une éloquence saisissante. »

Quelle fraîcheur de peinture dans ce tableau si pur des *vierges Caliaga et Calfagia* que vous voyez apparaître tout à coup à côté du tombeau de l'évêque martyr comme une touffe de lis qui y plonge ses racines ! Germination sainte, inconnue jusque-là, mais vivace, immortelle, dont nous avons encore aujourd'hui sous les yeux les glorieux rejetons. Comme il déplore avec vous, Messieurs (*la science et la foi étaient d'accord,* comme aujourd'hui et comme toujours il en sera parmi nous, je l'espère), les *inexorables calculs* qui ne lui ont laissé lire au sein de cette terre sacrée que les derniers adieux des *pieuses filles d'Ausone à une de leurs sœurs qui vient de les quitter : Alogia, vivas in Deo !* Qu'il a raison de relever ici l'erreur *des générations, peu instruites de l'histoire et de la chronologie,* qui ont vu en *saint Ausone et saint Aptone deux frères issus des mêmes parents.* Avec quelle intelligence de l'histoire Monseigneur nous représente les filles de saint Ausone fuyant devant les Ariens et les Maures, le monastère et l'Église relevés de leurs ruines par la munificence de

Digitized by Google

nos Taillefer, la magnifique cérémonie de la translation des reliques de saint Ausone, le vrai père de la cité; les larmes des religieuses gémissant devant Dieu sur Girard schismatique; les ravages des Anglais, les pillages du protestantisme, le monastère de Beaulieu, dont *l'église elle-même a disparu avec sa communauté* sous les coups de la Terreur. C'est toute une histoire de l'abbaye de Saint-Ausone. La fin de ce discours plein de verve relie avec une grâce parfaite le passé au présent, l'antique abbaye à l'humble maison des pauvres Filles de la Croix et au monastère des Carmélites, et nous dit toutes les espérances de Sa Grandeur. « Nous « sommes ici en famille. Comme un vieux père, je me « suis laissé entraîner à raconter devant mes enfants « les histoires du temps passé. Je ne puis refuser de « répondre maintenant à leurs questions curieuses sur « le présent et sur l'avenir (1). »

Le 26 mars 1865 est arrivé. Entrons à Saint-Pierre; les banderolles et les écussons nous diront quel est ce gouverneur d'Angoumois qu'on fête ici après trois siècles. Je signale, Messieurs, à votre attention, dans ce nouveau discours de votre évêque pour la clôture du tombeau de Philippe de Volvire, ce portrait si fermement buriné *des nobles du Bas-Poitou, de ces vieux Gaulois que saint Hilaire, leur compatriote, trouvait de dur entendement, Gallos indociles, à qui il avait eu de la peine à enseigner J.-C., mais qui à son école l'apprirent si bien, que jamais depuis ils n'ont pu le désapprendre;* son jugement sur le XVI^e^ siècle et la Renaissance; la vigueur avec laquelle il flagelle Catherine de Médicis, *cette artificieuse princesse, ce mauvais génie, qu'on eût dit chargé des vengeances de l'Italie sur la France chevaleresque de Charles VIII, de Louis XII*

(1) Discours pour la bénédiction de la première pierre de l'église de Saint-Ausone.

Digitized by Google

et de François Ier; le coup d'œil sûr avec lequel il juge ces luttes fratricides qu'on est convenu d'appeler les guerres de religion, mais où la politique avait incontestablement plus de part que la religion.

Qui n'admirerait la beauté, disons mieux, la grandeur du caractère de ce Philippe de Volvire qui sait désobéir à propos, selon la parole d'un historien protestant de l'époque, et garde au roi sa bonne ville d'Angoulême, malgré les poursuites du duc de Bourbon-Montpensier. « Le gouverneur ne pouvait se méprendre sur les con- « séquences d'un pareil affront fait à un pareil person- « nage. Visiblement, il venait de dévouer sa vie aux « plus terribles vengeances. Mais il avait sauvé la ville, « ses autels et ses foyers. Sa conscience était en paix : « il avait fait la volonté de Dieu et du roi. » Vous savez tous comment le marquis de Ruffec, par une de ces lâches vengeances trop communes dans l'histoire de ces tristes temps, tomba, à Paris, dans la force de l'âge, sous le fer d'un assassin, et l'humilité qu'il voulut pratiquer jusque dans le cercueil. De quel cœur ému l'évêque proteste contre cette exclusion moderne de l'Église, qu'on voudrait déclarer étrangère à la politique, comme si elle était étrangère à la morale, ou que la politique fût aussi indépendante *de celle-ci,* et contre cette manie nouvelle d'égalité qui voudrait effacer toute supériorité. « Quand on a su conserver dans sa famille les « belles traditions de dévouement à Dieu et à sa patrie, « renouveler de siècle en siècle le souvenir des grands « services rendus à l'Église et à l'État, par l'exercice « des plus hautes fonctions, comme dans cette antique « famille de Volvire, ou dans cette autre famille non « moins antique des Frottier de la Messelière, en qui « elle revit si heureusement sous nos yeux, on a droit « au respect de toutes les âmes élevées, de tous les « nobles cœurs. » Il fait ensuite toucher au doigt le

Digitized by Google

néant de toute gloire humaine et nous offre en terminant, dans le gouverneur de notre vieil Angoumois, l'exemple de la vraie et solide gloire : « Il gît aujourd'hui dans la tombe comme le dernier de ses soldats, « comme le plus humble de ses serviteurs. Mais il était « grand d'une grandeur plus solide; il était noble d'une « noblesse sur laquelle ni les révolutions ni la mort « elle-même n'ont aucune prise. Enfant de Dieu et de « l'Église par son baptême, héritier d'un trône immortel, il a su le conquérir par sa fidélité à ses serments, « par l'héroïsme de sa vie et de sa mort (1). »

Je ne serais pas juste, Messieurs, et je tiens à l'être toujours, si j'achevais l'analyse de ce discours de notre vieil évêque sans me faire l'heureux écho de sa reconnaissance pour un homme qui n'est plus, mais dont le marbre (docile à vos ordres) a fixé les traits et perpétuera parmi nous le souvenir. « Sans la patiente « érudition qui a su interroger si à propos toutes les « curiosités de nos archives, jamais nous ne serions « parvenus à découvrir le glorieux mort qui se cachait « avec tant d'humilité dans l'obscurité de cette tombe. « Dieu bénisse le savant homme dont les recherches « nous ont valu cette précieuse découverte! » Le ciel avait entendu cette prière du saint pontife, la mort si édifiante du savant homme nous l'a prouvé quelques années plus tard (2).

La tombe de Philippe de Volvire est scellée. Écoutons de nouveau Monseigneur, c'est un glorieux anniversaire qu'il célèbre avec non moins d'enthousiasme. Après le marquis de Ruffec, le noble et vaillant gouverneur d'Angoulême au XVI[e] siècle, l'humble enfant

(1) Discours pour la clôture du tombeau de Philippe de Volvire, marquis de Ruffec, gouverneur d'Angoumois.

(2) M. Eusèbe Castaigne, bibliothécaire de la ville, vice-président de la Société archéologique.

Digitized by Google

d'Aizecq (doyenné de Ruffec), le jeune Angoumoisin martyrisé de nos jours en Corée ; après le soldat, le prêtre. Dieu ne semble-t-il pas, Messieurs, avoir réservé à notre évêque la bonne fortune de chanter toutes nos gloires ? « La date du 30 mars est mémorable dans l'histoire de l'Église d'Angoulême.

« Ce fut le 30 mars 1118 que le corps de notre glorieux père saint Ausone fut transféré du lieu où il avait reposé pendant près de mille ans sous l'autel de la nouvelle église bâtie en son honneur. Le célèbre Girard, évêque d'Angoulême, avait choisi pour cette solennité un de ces grands conciles qu'il présidait comme légat du saint-siége. J'ai eu l'occasion, dans ces derniers temps, de vous rappeler cette fête magnifique, dont nous célébrons toujours fidèlement la mémoire dans l'office divin.

« Or, voici que cette année (1867) la gloire de ce saint anniversaire se trouve doublée pour le diocèse d'Angoulême par un autre anniversaire non moins saint et non moins glorieux. C'est le 30 mars de l'année dernière, le jour même de la Passion du Sauveur, le vendredi saint, qu'un jeune prêtre, enfant de saint Ausone, souffrait comme lui le martyre, au fond de l'Orient, avec son évêque et un autre prêtre.

« Vous en avez lu dans les journaux du mois de septembre le touchant récit. Il a été reproduit dans notre *Semaine religieuse* du 9 septembre 1866.

« Vous y avez vu que, le 30 mars, Mgr Daveluy, évêque d'Acone, M. Pierre Aumaître, du diocèse d'Angoulême, et M. Martin Huin, du diocèse de Langres, ont été décapités en Corée, en haine de Notre-Seigneur et de son Évangile. »

La suite de cette lettre, qui fut lue dans toutes les chaires du diocèse, est une courte et fort intéressante biographie de Pierre Aumaître. Sa naissance (8 avril

Digitized by Google

1837); ses premières leçons de latin chez le modeste curé de son village, M. Palant-Lamirande, aujourd'hui vénérable doyen de Villefagnan ; ses études au petit séminaire de Richemont ; sa profonde piété et son goût particulier pour la lecture des *Annales de la Propagation de la Foi ;* son entrée au grand séminaire d'Angoulême ; son départ pour le séminaire des Missions étrangères et plus tard pour la périlleuse mission de Corée ; tout cela est raconté avec le charme que vous savez. « Il partit, nous dit Monseigneur, avec un saint enthousiasme pour cette contrée lointaine, avec une espérance qu'il avait peine à déguiser, celle d'y conquérir la palme du martyre.

« Il l'a conquise, en effet, pour sa gloire et sa félicité éternelle. Mais cette gloire n'est pas pour lui seul : elle rejaillit sur sa famille, sur son pays, sur les maîtres qui ont formé son enfance, sur tout le clergé d'Angoulême, auquel il appartenait par tant de titres sacrés.

« Oui, N. T. C. coopérateurs, c'est tout à la fois pour nous un grand honneur, une grande consolation et une grande instruction de voir le martyre, c'est-à-dire le mérite suprême, le plus haut témoignage de l'amour, consacrer l'origine de notre Église au IIe siècle, en la personne de saint Ausone, décorer sa jeunesse, au VIIIe siècle, par l'apostolat sanglant de saint Sauve, à Valenciennes, et enfin couronner sa vieillesse, au XIXe siècle, par la mort de ce jeune prêtre tombé en Corée sous le glaive d'un persécuteur : de sorte qu'à 1,700 ans de distance, c'est dans le père et le fils la même foi aux mêmes vérités, le même amour et le même zèle pour les répandre, le même courage et le même dévouement poussé jusqu'à verser son sang pour elles.

« Ranimons-nous tous, nos chers coopérateurs, par ces sublimes exemples, dans le véritable esprit de notre sacerdoce, qui est avant tout un esprit de sacrifice. Ré-

Digitized by Google

veillons aussi la foi des fidèles, et ne leur laissons pas oublier que la foi de leur baptême peut exiger d'eux, dans certain cas, la générosité du martyre : *debitricem martyrii fidem.* Tertull. (1). »

Cette lettre et les honneurs qu'elle commandait de rendre au jeune martyr ne furent pas le seul témoignage de vénération du pontife pour son « très cher fils. » Par ses ordres, la cellule qu'Aumaître avait occupée au grand séminaire d'Angoulême fut séparée des usages profanes et devint un lieu de prière où fut posée, le 30 mars 1873, une plaque de marbre blanc sur laquelle on lit cette inscription, que le pieux évêque avait composée lui-même à la gloire de son Église et du martyr :

†

HAC IN CELLA
DVOBVS ANNIS ORAVIT AC STVDVIT
PETRVS AVMAITRE
AZACI NATVS PROPE NANTOLIVM
INDE PROFECTVS
AD PORTANDVM CHRISTI NOMEN CORAM GENTIBVS
POSITO PRIVS PARISIIS
APOSTOLICÆ MILITIÆ TYROCINIO
ET AD EXTREMVM ORIENTEM PRESBYTER MISSVS
FIDEM IN COREA
NONDVM IMPLETO LABORIS EVANGELICI TRIENNIO
SVO SANGVINE SIGNAVIT
IPSO DIE MORTIS DNI III KAL. APRIL. MDCCCLXVI.

—

INTVENTES EXITVM IMITAMINI FIDEM (2).

(1) *Semaine religieuse*, numéro du 24 mars 1867, p. 59, 60 et 61.

(2) Nous traduisons cette belle inscription : « Dans cette cellule, pendant deux ans, a prié et étudié Pierre Aumaître, natif d'Aizecq, près de Nanteuil-en-Vallée. Parti d'ici pour aller porter le nom du Christ devant les Gentils, après avoir fait à Paris l'apprentissage de la vie de missionnaire, et prêtre envoyé au fond de l'Orient, il a signé de son sang la foi en Corée, avant la fin de la troisième année de ses travaux apostoliques, le jour même de la mort de N.-S., le 30 mars 1866. — Considérant sa fin, imitez sa foi. »

Digitized by Google

La lettre de Mgr Cousseau et cette inscription ont été publiées de nouveau par M. l'abbé Poitou, doyen de La Rochefoucauld, dans l'intéressant ouvrage qu'il vient de consacrer à l'éternelle et glorieuse mémoire de Pierre Aumaître, son condisciple et son ami.

Mais partons vite pour Cognac, les chars de feu nous attendent. Qu'il est gracieux, votre collègue, dans le portrait qu'il fait de la Charente et le parallèle qu'il établit entre ce fleuve et le chemin de fer qu'il va bénir ! « Pascal a dit que les rivières sont des chemins qui marchent. La nôtre ne marche pas, elle se promène ; du moins elle ne semble pas marcher vers son but ; elle semble même parfois l'oublier totalement. Née en Limousin, sur la frontière même de notre département, qu'elle doit traverser pour entrer en Saintonge et là se jeter dans l'Océan, après quelques lieues d'un cours assez rapide, elle nous quitte pour aller porter à nos voisins du Poitou ses grâces et ses richesses, puis elle revient bientôt à nous. Mais comme si elle se repentait de nous avoir un instant quittés, elle semble ne pouvoir plus se détacher de nous, se promène de tous côtés dans l'Angoumois, l'enrichissant et l'embellissant partout, de Ruffec et Verteuil à Cognac et Merpins, et trouve le moyen de faire, dans un espace de moins de vingt lieues, une course toujours utile de soixante lieues. Vous, Messieurs, vous êtes plus pressés ; vous avez un autre but. Vous irez plus droit et plus promptement, nous l'espérons, d'Angoulême à Limoges. »

L'eau-de-vie, les papiers, les canons, Cognac, Angoulême, Ruelle, les avantages que la sainte Église surtout doit attendre de nos chemins de fer, rien n'est oublié. Il voit le doigt de Dieu dont la providence paternelle dirige ces merveilleuses découvertes. Il nous montre le célèbre Gerbert, pape depuis sous le nom de Sylvestre II, faisant mouvoir, à la fin du Xe siècle, des

Digitized by Google

moulins et même des orgues par la vapeur : *per aquæ calefactæ violentiam.* Il nous montre d'innombrables bateaux à vapeur sillonnant les mers, la terre se couvrant d'un réseau de chemins de fer, et s'écrie : « Complétez ce réseau par celui du télégraphe électrique (une chose d'hier, qui a failli quelque temps chez nous rester à l'état de simple curiosité), et vous aurez l'idée de quelque grande préparation de la Providence pour un dessein qu'il ne nous est encore donné que d'entrevoir.

« Laissez-nous croire que vos magnifiques travaux, vos belles découvertes entrent dans ce plan divin, et que c'est là ce qui fait leur véritable grandeur et leur plus haute noblesse. Qu'importent les pensées des foules qui réclament la voie de fer, des ingénieurs qui la tracent, des capitalistes qui en font les frais, des gouvernements même dont la sagesse dirige cet immense travail ? La pensée de Dieu n'est pas celle des hommes : à leur insu, elle ménage pour l'Église le profit le plus sûr de leur travail, celui qu'elle ambitionne par-dessus tout, le salut des âmes, rassemblées en un seul troupeau sous un seul pasteur : *fiet unum ovile et unus pastor.* » Monseigneur termine ce discours par des bénédictions qu'il appelle sur la tête de tous : « Que les anges de Dieu, plus rapides que la foudre et les éclairs, les accompagnent dans tous leurs voyages, qu'ils les sauvent de tout péril, et surtout du péril suprême de tomber sans préparation entre les mains du souverain Juge ! »

« Impossible de rendre, nous dit un témoin oculaire, l'admiration de tous et l'empressement surtout que mirent à avoir le discours les habiles et nombreux écrivains que la presse parisienne nous avait délégués. Je les vois encore aller, venir, demander quel est son nom ? Être surpris qu'il fût si peu connu ! Ils avaient, en effet, de suite deviné l'homme. Mais lui qui, en

Digitized by Google

quelques heures de loisir, avait laissé tomber de sa plume, sans peine et sans effort, les gracieuses et belles choses qu'il sut dire, souriait de leur étonnement (1). »

Un mois ne s'était pas écoulé (5 novembre 1867) que Monseigneur célébrait, dans sa cathédrale, un service funèbre pour les anciens évêques et les anciens chanoines, à l'occasion de la clôture de leurs tombeaux. Son discours peut se résumer dans ces seuls mots, qui forment, pour ainsi dire, son entrée en matière :

« Je veux vous montrer, contrairement à la pensée « de plusieurs, que nos peines et nos souffrances d'au- « jourd'hui ne sauraient être jusqu'ici comparées à « celles de plusieurs de nos prédécesseurs des siècles « même réputés les meilleurs et les plus chrétiens ; que « depuis saint Ausone jusqu'au dernier de ses succes- « seurs qui repose sous les dalles de ce sanctuaire, « c'est au milieu de nombreuses contradictions et tri- « bulations que les saints évêques sont entrés et ont « fait entrer avec eux leurs prêtres et leurs fidèles « dans le royaume de Dieu. » Je renonce, Messieurs, à analyser cette intéressante *histoire de nos évêques*, depuis saint Ausone, le martyr, jusqu'au *pieux Jean-Joseph-Pierre Guigou, ancien confesseur de la foi, qui termine bien pour nous cette longue chaîne de pontifes, dignes successeurs de saint Ausone.* On parle beaucoup de nos jours, comme d'une invention nouvelle, des enterrements civils, de cette triste et tapageuse manifestation, je ne dirai pas de la liberté, mais plutôt de la licence de la pensée. Eh bien ! écoutez ; nous sommes en ce moment au XIII^e^ siècle, sous le gouvernement de saint Louis, *au plus bel épanouissement de la sainteté* sur le trône, à Angoulême même :

(1) *Oraison funèbre de M^gr^ Cousseau*, par M. l'abbé Alexandre, chanoine théologal d'Angoulême (17 novembre 1875), p. 9.

Digitized by Google

« Très excellent seigneur et roi (c'est le chapitre de « notre cathédrale qui se plaint des violences d'Hu- « ges XII, comte de la Marche et d'Angoulême),... « pour les enterrements, ils (les gardes des portes de « la ville) les faisaient faire, au mépris de Dieu et de « l'Église, par leurs soldats, à son de trompe et de « tambour. » Voilà, Messieurs, comment on entendait autrefois les enterrements civils et quels honneurs militaires on leur rendait. Disons donc avec la sainte Écriture : « Rien n'est nouveau sous le soleil et l'avenir ne sera que la répétition du passé : *Nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere : Ecce hoc recens est : jàm enim præcessit in sæculis, quæ fuerunt ante nos* (1). »

L'année suivante (16 janvier 1868), nous sommes en plein concile de Poitiers et à Ligugé. Les Pères de cette auguste assemblée avaient voulu fêter le *quinzecentième anniversaire de la mort de saint Hilaire* au lieu même où le plus illustre de ses disciples, saint Martin, avait fondé le plus ancien monastère des Gaules, peut-être même de tout l'Occident, et où le grand docteur aimait à oublier les fatigues de l'épiscopat et à se faire, vous vous en souvenez, le plus humble des copistes (2).

Le discours du jour appartenait bien, Messieurs, à celui qui avait tracé dans sa jeunesse sacerdotale les premières lignes de cette histoire de Ligugé que Dom Chamard (l'humble religieux que vous avez vu un soir honorer notre séance, vous ne l'avez point oublié, je le sais) a dernièrement revue, corrigée et considérablement augmentée avec la haute approbation de son

(1) *Eccles.*, I, 10.

(2) Voir le mémoire de l'abbé Cousseau sur l'église de Ligugé et l'*Histoire de saint Martin et de Ligugé*, par D. Chamard, p. 38, note 2.

Digitized by Google

premier auteur. Après son exorde vraiment insinuant, Monseigneur trace un fidèle tableau du spectacle que présentait la ville de Poitiers, à pareil jour, il y a quinze cents ans, lors de la mort de son illustre pontife, et se transporte tout à coup en Orient, où la grande vieillesse d'Athanase, ce saint ami d'Hilaire, si justement vénéré comme lui dans le monde entier, aura pour soutiens dans la défense de la vérité les Basile de Césarée, les Grégoire de Nazianze et les Chrysostome. Je m'arrête, Messieurs, je n'ose achever le tableau, je vous laisse le soin de le lire en entier et de contempler vous-mêmes cette grande figure d'Hilaire, qui plane au-dessus de Poitiers et des Gaules comme une céleste vision. « C'est décidé : la France ne sera pas arienne. « Saint Hilaire l'a délivrée de ce malheur et de cette « honte : *Hilarii beneficio piaculo hæresis liberata.* « Elle sera catholique à tout jamais, et à tout jamais « aussi la protectrice dévouée de l'Église catholique. « C'est désormais sa mission dans le monde. » Monseigneur refait alors l'histoire des combats de l'Église dans tous les temps et termine son discours par cette énergique péroraison : « Persévérez, N. T. C. F., per- « sévérez dans cette voie. C'est la voie sacrée, la voie « triomphale qu'ont toujours suivie nos pères, sur la « trace de saint Hilaire et de saint Martin. C'est la voie « de la vérité, sans le moindre danger d'erreur. C'est « la voie du salut et du triomphe éternel. *Amen!* »

Vous connaissez, Messieurs, son discours sur la cathédrale; vous l'avez entendu couler de ses lèvres comme un fleuve majestueux (17 janvier 1869). Il pouvait l'écrire, car il la savait à fond, l'histoire de ces pierres qu'il aimait tant, *lapides placuerunt,* et qui lui plaisaient surtout parce qu'elles lui rappelaient cette Jérusalem céleste, heureuse vision de la paix, dont nous devrions être ici-bas la vivante image. 350, 560, 1015,

Digitized by Google

1128, voilà les dates de nos cathédrales successives. Ce discours remarquable est un de ceux qui se lisent et ne s'analysent pas; c'est la mine où nos neveux viendront apprendre notre histoire religieuse. Peu lui importent, à ce grand évêque, les murmures de l'impiété, il sait que *Dieu ne donnera jamais à ses ennemis plus de liberté pour le mal que n'en autoriseront la tiédeur et l'indifférence de ses amis.* « Non, Dieu n'est point « injuste, et sa justice a des règles admirables, toutes « pleines de miséricorde. Il verse jusque sur les impies « une part des bénédictions méritées par les justes, et « paie aux enfants, pendant mille générations, les « dettes imposées à son cœur par la piété de leurs pères. « Comptons pour nous-mêmes sur les mérites acquis, « dans cette Église, par tant de chrétiens fervents qui « s'y sont succédé, depuis saint Ausone jusqu'à ces « derniers jours, et tâchons d'y accroître encore ce « trésor de mérites pour nos enfants et les enfants de « nos enfants, jusqu'à la millième génération (1). »

Au mois de juillet suivant (6 juillet 1869), nous retrouvons Monseigneur sur les bords de l'Antenne, bénissant la première pierre de la chapelle du petit séminaire de Richemont. Ce gracieux et modeste sanctuaire, objet (nous nous en souvenons) de tant de désirs, dont les malheurs des temps, *angustia temporum,* comme le dit si bien Sa Grandeur, avaient toujours ajourné les plans, ne serait donc plus un rêve ! Monseigneur profite de la circonstance pour faire un chalereux appel au zèle du diocèse, dont Richemont prépare le bonheur éternel. Prenant alors le ton inspiré des prophètes, il appelle en termes touchants la bénédiction de Dieu sur cette jeunesse qui l'entoure : « Et maintenant, ô mon Dieu,

(1) Discours sur la dédicace et sur l'histoire de l'église cathédrale d'Angoulême (17 janvier 1869).

Digitized by Google

que nous avons béni en votre nom la première pierre et les fondements de cet édifice qui va s'élever en votre honneur, confirmez du haut du ciel cette bénédiction : visitez ce lieu par les plus douces influences de votre grâce : *locum hunc sereno pietatis tuæ intuitu visita.* Que ce regard serein de votre bonté y maintienne toujours la pureté, la candeur, l'horreur de tout ce qui peut vous déplaire. Que cette pierre de fondement, posée sur le roc solide de cette petite montagne, à la veille de ce grand concile du Vatican où vous m'appelez par la voix de votre pontife, rappelle à jamais au clergé et aux fidèles de ce diocèse qu'il n'y a de solide que ce qu'on bâtit sur la pierre ferme, posée de votre main pour être l'éternel fondement de votre Église. Maintenez dans cette unité de la foi, par la pratique fervente des œuvres qu'elle inspire, toute cette jeunesse ecclésiastique et les maîtres zélés qui se dévouent de tout cœur à l'œuvre de son éducation. Étendez enfin cette bénédiction sur tous les prêtres et sur tous les fidèles qui se sont déjà associés ou qui s'associeront à cette sainte œuvre, en prêtant leur concours à la construction de cette église ; qu'ils en aient pour récompense la santé de l'âme et du corps : *quicumque ad hanc ecclesiam ædificandam purâ mente auxilium dederint, corporis sanitatem et animæ medelam percipiant! Amen* (1) ! »

Quelques mois plus tard, Messieurs, Monseigneur partait pour ce grand concile du Vatican où l'appelait la voix du souverain pontife, de l'immortel Pie IX (lundi 8 novembre 1869). Je n'ai pas la téméraire prétention d'écrire cette page magnifique de nos annales ecclésiastiques ; je laisse ce soin pieux à plus autorisé que moi. Mais ce que je ne puis taire, c'est l'attitude de

(1) Discours pour la bénédiction de la première pierre de la chapelle de Richemont, p. 7.

Digitized by Google

notre vieil évêque dans cette auguste assemblée, l'estime particulière et la gloire qu'il y a conquises.

Le voyage jusqu'à Marseille se fit à petites journées, et Sa Grandeur ne quitta la terre ferme que huit jours après son départ d'Angoulême. La relation fidèle de la traversée a été faite par une plume qui me sera toujours chère, et que la mort, hélas ! vient de briser prématurément (1). Je laisse de côté la beauté du style de ces lettres d'un ami qui n'est plus, pour ne leur emprunter que ce qu'elles nous disent de notre vieil évêque : « Nous avons gagné le *Pausilippe* lundi soir, par un beau clair de lune ; il était sept heures. Les passagers encombraient déjà le pont. Des groupes divers étaient formés et causaient immobiles au milieu des flots agités de la foule. Ici, de graves Orientaux à la longue barbe, autour de vénérables évêques de Siam, de la Sénégambie, de la Birmanie, des îles Sandwich et des îles Marquises ; là, de joyeux Français enveloppant de bruit et d'éclats de voix les évêques de Saint-Dié, de Belley et de la Réunion ; plus loin, des Espagnols plus calmes, faisant cercle autour du noble cardinal de Valladolid et de l'évêque de Cuença ; d'un autre côté, des Brésiliens causant d'une voix animée avec les évêques de Rio-Grande do Sul et de Buenos-Ayres ; tout près du gouvernail, des Anglais nombreux et des Irlandais écoutant la conversation des évêques de Beverley, de Ross, d'Hamilton, de Cloyn, de Dewis et d'Elphin : les cinq parties du monde déjà réunies à bord, et comme une première ébauche du concile œcuménique ! Jugez des joies de Monseigneur d'Angoulême et de son expansion soudaine ! Il retrouve des condisciples de Saint-Sulpice, des compatriotes de la Vendée dans les évêques de la Réunion, de Saint-Dié, des îles Sandwich, des îles Marqui-

(1) M^gr^ Saivet, évêque de Perpignan.

Digitized by Google

ses ; il va d'un groupe à l'autre, se mêle à toutes les conversations, parle en toutes les langues : c'est le triomphe de sa science et de son cœur... La température est si douce, le ciel si pur, que nous faisons la traversée sur le pont. On converse, on discute, on écoute, on prie. Les évêques missionnaires racontent leurs travaux ; ceux d'Amérique disent leurs luttes ; ceux d'Angleterre leurs espérances ; le P. Matignon, avec sa douceur et sa pénétration, expose les grandes controverses qui nous agitent ; Monseigneur tour à tour provoque et alimente toutes les conversations ; le temps fuit plus vite sur nous que le navire sur les flots (1). »

Le premier soin de Mgr Cousseau en arrivant à Rome avait été de demander une audience. Elle lui fut donnée en même temps qu'à une dizaine d'évêques français récemment débarqués (mercredi, 24 novembre 1869). Je l'aurais volontiers passée sous silence, si elle ne nous révélait une fois de plus la bonté toujours attentive de notre évêque pour ses prêtres, et ne nous offrait une nouvelle preuve de l'exquise affabilité de Pie IX. Je laisse parler un témoin oculaire : « Les évêques furent reçus les premiers et introduits seuls dans le cabinet de travail du Saint-Père... Quand la causerie fut épuisée, et que les évêques saluèrent pour se retirer, Monseigneur d'Angoulême dit doucement : « Très Saint-Père, et nos prêtres qui vous attendent ! — Ah ! c'est vrai, dit le Pape, allons donc dans la salle du Trône !... » « Nos évêques nous désignaient par nos noms, disaient un mot de nous, et le Pape trouvait pour chacun une parole gracieuse, une bénédiction spéciale, avec une finesse d'à-propos et une présence d'esprit vraiment admirables. Quand je fus à genoux à mon tour, Mon-

(1) *Semaine religieuse,* numéro du 5 décembre 1869, p. 649. Lettre de M. l'abbé Saivet, archiprêtre de la cathédrale. Rome, samedi, 20 novembre 1869.

Digitized by Google

seigneur me nomma et dit au Saint-Père : « Le chanoine-archiprêtre de la cathédrale d'Angoulême. — Ah ! ah ! fit le Pape ; Angoulême !... C'est un nom qui m'est bien doux et qui m'a délivré de prison. Car j'ai été en prison autrefois, et je déclare qu'il n'y faisait pas bon. (Vous jugez si nous dressions l'oreille.) C'était sous la Restauration, je revenais d'Amérique, et je fus fait prisonnier à Majorque. J'y étais depuis quelques semaines, quand on vint m'ouvrir la porte, en me disant : Le duc d'Angoulême est entré en Espagne et vous êtes libre de regagner l'Italie ! Depuis ce moment, ce nom d'Angoulême a toujours bien fait à mon oreille ; je l'aime comme un libérateur. » Et tout cela dit avec une expression de joie naïve et de paternelle bonté qui faisait épanouir tous les cœurs (1). »

Mais nous sommes à la veille de l'ouverture du concile. « Quel beau spectacle déjà ! Plus de sept cents évêques arrivés ; une immense multitude qui attend ; des cérémonies magnifiques qui commencent ; des réunions charmantes qui se forment ; des discussions entraînantes qui s'ouvrent ; d'universelles espérances qui s'éveillent : c'est une séduction complète pour le cœur et pour l'esprit. » Et Mgr Cousseau ? me direz-vous. Le voici, Messieurs : « Entre les évêques, la plus ravissante harmonie. Les nationalités elles-mêmes, qui furent si visibles à Trente, ne se montrent ici que dans la variété des costumes ou dans la diversité des langues. Le même esprit anime et fait battre à l'unisson tous les cœurs... Les Orientaux eux-mêmes, plus séparés de nous par leurs habitudes, cherchent à effacer visiblement toute distance. Si quelque évêque d'Occident, par sa connaissance plus profonde des langues anciennes, leur offre un moyen de communication plus facile, ils

(1) *Semaine religieuse*, numéro du 26 décembre 1869, p. 695 et 696. Lettre de M. l'abbé Saivet. Rome, le 22 décembre 1869.

Digitized by Google

l'entourent de prévenances et de tendres attentions. *C'est ce qui arrive à Monseigneur d'Angoulême, qu'ils veulent faire nommer membre, dans le concile, de la congrégation spéciale chargée de leurs intérêts ecclésiastiques* (1). »

Le lendemain (8 décembre 1869), c'était la *grande et immortelle journée*. Mais laissons un instant la parole à l'éloquent historien du voyage ; l'enthousiasme déborde de son cœur : « A huit heures et demie, le Pape arrivait, et la procession s'organisait. Le parcours était fort restreint ; on allait simplement du Vatican à Saint-Pierre, sans traverser la place : et le défilé a duré trois quarts d'heure. Huit cent cinquante évêques, les cardinaux et le cortége pontifical traversant une foule de soixante-dix à quatre-vingt mille personnes ! Saint-Pierre était resté dans sa simplicité et dans sa grandeur incomparables... Cette entrée dans la basilique est triomphale. Le flot des évêques roule lentement, arrive peu à peu sur les degrés de l'amphithéâtre, s'élève, monte insensiblement, monte encore, envahit enfin et remplit de sa lumière blanche tous les degrés de ce cirque immense. Voici le Pape qui traverse l'espace et gravit les marches de son trône. La scène est au complet, et vous avez sous les yeux une vision de l'Apocalypse. Regardez bien, si l'émotion vous le permet : les docteurs du monde, les lumières de l'intelligence universelle, les âmes dont le contact sanctifie la terre, les vaillants soldats de la justice, les vétérans des plus nobles luttes de ce siècle, les anges de toutes les Églises du monde, les voilà ! La sainte Église catholique, apostolique et romaine, vous l'embrassez de vos regards, vous la tenez, pour ainsi dire, sous vos prises (2). »

(1) *Semaine religieuse,* numéro du 19 décembre 1869, p. 685. Lettre de M. l'abbé Saivet. Rome, 7 décembre 1869.
(2) *Ibid.,* p. 686.

Digitized by Google

Quelques jours après (20 décembre 1869), nous retrouvons Mgr Cousseau sur le mont Esquilin, au sud des termes de Titus, dans la vieille église souterraine de Saint-Clément, troisième successeur de saint Pierre. Cette église, découverte peu d'années seulement avant le concile, est celle dont parle saint Jérôme (392); car la basilique actuelle ne date que du XIe siècle. Au-dessous de cette église souterraine, on voit encore les restes de la maison de saint Clément, en particulier une chambre ornée de beaux stucs (1). Le tout est appuyé sur les fondements de la vieille enceinte de Rome, qui remontent au temps de ses rois (600 ans avant Jésus-Christ). Ce que je viens de dire vous explique, Messieurs, l'empressement avec lequel Monseigneur visita Saint-Clément, et comment un de ses amis de séminaire, l'illustre évêque d'Orléans, voulut partager son admiration pour ces antiquités sacrées. Ils eurent pour guide, dans cette visite que la piété n'inspira pas moins que l'amour de la science, le savant religieux même qui avait dirigé les fouilles (2).

Au risque d'allonger le récit, continuons avec *La Semaine* cette étude de la vie intime du vénérable prélat au concile : « Monseigneur voit de temps en temps des réunions d'évêques syriens et chaldéens, qui habitent près de lui. Il y en a parmi eux deux ou trois qui parlent passablement le français ou l'italien, et qui servent d'interprètes. Les autres écoutent assez tristement ces conversations, dont on ne leur traduit qu'une partie. Monseigneur s'est avisé de leur adresser quelques

(1) L'honneur de cette précieuse découverte, qui date de 1857, revient au R. P. Mullooly, prieur des Dominicains irlandais, dont le couvent est contigu à Saint-Clément. Les fouilles, qui en laissaient voir dès 1863 les riches fresques, étaient presque achevées quand Mgr Cousseau visita la vieille basilique.

(2) *Semaine religieuse*, numéro du 2 janvier 1870, p. 707.

Digitized by Google

phrases d'hébreu, qu'ils ont saisies à l'instant, en raison de la grande similitude de cette langue avec le syriaque de leur liturgie et l'arabe de leurs conversations ordinaires. Ils en ont ressenti tout de suite un vif plaisir. Ces évêques sont fort intelligents, quoique peu versés dans les sciences de notre Occident. Un seul sait l'hébreu : c'est un jeune évêque chaldéen de quarante-deux ans, très studieux et très curieux de toutes nos sciences, et parlant très passablement le français, bien qu'il ne l'ait appris qu'à Mossoul. Il a grand désir de voir la France après le concile. Il a promis à Monseigneur de visiter Angoulême.

« Au commencement de ce mois, Monseigneur a assisté chez Mgr de Nevers à une réunion de quinze évêques des missions étrangères de l'Inde et de la Chine. Ce sont de belles âmes, de charmantes figures, de délicieux entretiens.

« Monseigneur est encore en grande amitié avec Mgr de Salisbury, Mgr de Gran et Mgr de Wesprim.

« Pour le concile, il est commencé tout de bon. Grande abondance de matière et surabondance d'orateurs (1). »

Enfin l'heure sonna de placer la lumière sur le chandelier, comme parle l'Écriture : les Pères du concile jetèrent les yeux sur Mgr Cousseau pour *la Congrégation de la foi;* mais les Orientaux manifestèrent vivement leurs désirs de le voir entrer de préférence dans celle qui fut chargée de leurs intérêts. On se rendit à leurs instances, et, le 14 janvier 1870, la presque unanimité des suffrages vint révéler à Sa Grandeur la haute estime qu'avaient de son prodigieux savoir les Églises d'Orient et d'Occident. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que ses longues études sur les Pères orientaux et sa connaissance parfaite du grec et de l'hébreu

(1) *Semaine religieuse,* numéro du 16 janvier 1870, p. 749.

Digitized by Google

l'avaient depuis longtemps préparé à cette importante mission.

Cette commission du rite oriental, *De Rebus Ritus orientalis,* devait s'occuper non-seulement des affaires de l'Église d'Orient, mais aussi de tout ce qui regarde les missions et la propagation de la foi (1). Ce choix si flatteur pour notre évêque ne fit que resserrer les liens de la charité qui l'unissaient déjà aux évêques orientaux, et que multiplier les rapports qu'il avait eus jusqu'à ce jour avec la plupart d'entre eux (2).

Il suffisait à tout, et sa santé, depuis quelque temps si profondément ébranlée, semblait n'en pas souffrir davantage ; un instant même le climat de Rome parut adoucir son mal. Il profita des forces qu'il semblait recouvrer, mais qui n'étaient, hélas ! qu'un éclair, pour écrire son mandement de carême de 1870, une vraie page d'histoire ecclésiastique. L'unité de l'Église en est le sujet : « Eh bien ! N. T. C. F., s'écrie-t-il, cette belle et forte unité de l'Église, qui fait votre gloire et votre force à vous-mêmes, vous la voyez en action en ce moment d'une manière plus sensible, dans cette réunion de presque tous les évêques successeurs des apôtres, sous la présidence de leur chef, successeur de saint Pierre, du vicaire de J.-C. Que je voudrais vous voir à mes côtés, comme je vous porte dans mon cœur à chacune de ces congrégations ou de ces sessions solennelles où ils sont tous rassemblés ! Que je serais heureux de vous montrer, assis sur les neuf cents siéges de ce vaste hémicycle, ces pasteurs des Églises de l'ancien et du nouveau monde, tous rangés par ordre de dignité et d'ancienneté, mêlés entre eux, sans distinction de race ou de nation, de grandeur ou de petitesse des villes qui

(1) *Semaine religieuse,* numéro du 23 janvier 1870, p. 754, 759, 761.
(2) *Ibid.,* numéro du 13 février 1870, p. 809.

Digitized by Google

leur donnent leur nom : l'évêque qui conduit un petit troupeau de fidèles sur les ruines de Ninive ou de Babylone, assis à côté de l'évêque de ces grandes villes de Paris ou de Londres ; tous unis entre eux par une même foi, confondant leurs voix et leurs cœurs dans une même prière ! Mais quel ne serait pas votre ravissement s'il vous était donné, comme à moi, dans certains moments, de contempler au-dessus de chacun de ces évêques la longue série de ses glorieux prédécesseurs ; de voir par conséquent au-dessus de Pie IX les Grégoire, les Léon, les Clément, jusqu'à saint Pierre lui-même ; au-dessus du patriarche de Constantinople, saint Jean-Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze et l'apôtre saint André ; au-dessus de celui d'Alexandrie, saint Athanase et l'évangéliste saint Marc ; au-dessus de celui d'Antioche, Flavien, Mélèce et le grand martyr Ignace, second successeur de saint Pierre sur ce premier siége du nom chrétien ; au-dessus de celui de Jérusalem, ces saints vieillards qui remontent jusqu'à saint Siméon et saint Jacques, les frères du Seigneur (1) ! Vous verriez de même au-dessus de leurs vrais et légitimes successeurs les Basile, les Ambroise, les Augustin, les Denis, les Remi, les Hilaire et les Martin, toute cette longue suite de docteurs et de pontifes de tous les pays et de tous les âges, qui, du haut du ciel, versent un rayon de leur lumière et de leur gloire sur les plus humbles héritiers présents de leurs siéges et de leur foi. »

Sa Grandeur fait ensuite allusion aux difficultés du concile, à ces luttes, à ces contradictions qui ont excité de *si grandes clameurs au dehors et au dedans,* et qui ne sont, comme il le dit avec tant d'à-propos, que

(1) *Frères* est ici pris dans le sens de *cousins germains,* comme l'a si victorieusement prouvé saint Jérôme, interprétant les versets 46 et 47 du chapitre XII de l'Évangile selon saint Mathieu. (Voir Migne, *Cours complet d'Écriture sainte,* t. XX, col. 718.)

Digitized by Google

la condition commune de la vie de l'Église ici-bas (1). Je ne soulèverai pas le voile qu'il n'a pas voulu soulever, je ne vous dirai pas la part des influences politiques, cause de tant de pénibles discussions.

Mais ce que Sa Grandeur n'a pas cru devoir vous laisser ignorer, c'est combien *est triste* dans le diocèse d'Angoulême *l'histoire de la théologie dite gallicane.* De quelle main ferme il trace aux fidèles leur ligne de conduite et repousse avec indignation « ces hommes ennemis qui, par la plume, font invasion dans le concile comme dans les parlements humains, en discutent les règlements, en contestent la liberté, prétendent en pénétrer les secrets, y signalent des divisions qu'ils voudraient bien étendre jusqu'aux doctrines, lors même qu'elles s'arrêtent à de simples questions de temps et d'opportunité. Sachez-le bien, l'Église, qui a la pratique des conciles depuis seize cents ans, n'a rien à apprendre de ces nouveaux docteurs sur la manière de les tenir.

« Donné à Rome, hors la porte Flaminienne, le 19 février de l'an de grâce 1870 (2). »

Les heures de loisir que lui laissaient les affaires, le travail considérable des commissions et les nombreuses congrégations générales du concile, il les consacrait à ce grand ouvrage historico-théologique, dont il lisait, vous vous en souvenez, les premières feuilles au congrès scientifique de Poitiers (1835). Ces notes précieuses sur le IVe siècle de l'Église ne s'étaient pas envolées, comme tant d'autres,

..... *rapidis ludibria ventis,*

dirait Virgile; Monseigneur les avait soigneusement conservées depuis plus de trente-cinq années. Il les

(1) *Semaine religieuse*, numéro du 6 mars 1870, p. 15 et 16.
(2) *Ibid.*, numéro du 13 mars 1870, p. 30-35.

Digitized by Google

avait redites avec simplicité aux jeunes séminaristes de Poitiers et d'Angoulême, sous les frais ombrages de Mauroc, de Pierre-Dure et de Girac, toujours avides de l'entendre, car il contait bien. Les premières pages, lues déjà dans les soirées intimes de Monte d'Oro (1), pour s'adresser à des esprits plus sérieux et vraiment supérieurs, n'avaient pas procuré moins de jouissances. L'écho de ce nouveau succès littéraire de Sa Grandeur était arrivé jusqu'à nous, et sa profonde humilité commençait à s'en alarmer : « *M. Alexandre,* écrivait-elle de Rome (mai 1870), *vous a donc parlé de mon Jovin? J'en ai dicté l'introduction et écrit à peu près le canevas; il y a des parties qui devraient être faites ici. Mais le temps? et les forces? Ce ne sera jamais qu'un rêve dont l'idée pourra peut-être remplir deux ou trois numéros de* La Semaine, *quelques jours après ma mort. Voilà tout ce qui en restera* (2). »

A la modestie vraiment trop grande de l'auteur, je m'empresse d'opposer, Messieurs, les vifs regrets et les espérances, après cinq ans, d'un des heureux auditeurs de Monte d'Oro, d'un maître dans l'art d'écrire : « Monseigneur Cousseau, dit dans *L'Univers* M. Louis Veuillot, était fort érudit et excellent latiniste. Il avait conçu le plan d'un ouvrage historique et littéraire sur les Gaules, ou plutôt sur l'Église, à l'époque contemporaine de saint Hilaire. C'était une sorte d'Anacharsis chrétien qui, partant de Poitiers, parcourait tout le théâtre de la lutte sacrée, allait à Rome, à Constantinople, dans la Grèce et jusque dans les déserts, connaissait les héros, lisait les polémiques, en un mot, rendait compte de tout le grand combat, et revenait à Poitiers pour vivre et mourir en combattant. Il aimait

(1) Résidence de Monseigneur à Rome.
(2) *Semaine religieuse,* numéro du 29 mai 1870, p. 211.

Digitized by Google

à raconter les épisodes variés de cet ouvrage en projet, qui était sa chère et constante pensée et l'occupation caressée de ses loisirs. Mais, hélas ! il se donnait peu de loisirs, et lorsqu'il en a voulu prendre, il n'était plus temps. C'étaient des loisirs que la fatigue et l'âge lui imposaient ; il les employait au travail de sa sanctification. Sa vie saintement laborieuse ne devait plus rien au monde ; son âme voulait croire qu'elle redevait beaucoup à Dieu. *Nous espérons pourtant qu'il aura laissé quelques fragments, quelques ébauches, et que de tout ce travail de sa science et de son étude quelque chose nous restera* (1). »

Ce livre, dont Mgr Pie IX ne dégustait pas moins que M. Veuillot les premiers chapitres, n'a point vu le jour ; *La Semaine* n'en a pas encore donné le *canevas*, l'*idée* que nous promettait l'auteur, et j'ignore si jamais elle nous en reparlera.

Jovin et ses longues et scientifiques pérégrinations n'étaient qu'un agréable repos, un utile délassement ; l'attention de Monseigneur était surtout fixée sur les grandes questions qui s'agitaient au concile. Le 23 mai 1870 (57e congrégation générale), Sa Grandeur voulut parler ; mais les forces trahissant son zèle, il dut recourir à la charité d'un de ses confrères et faire lire son discours par Mgr Fillon, évêque du Mans.

La discussion roulait sur la première constitution, *De Ecclesia Christi*. Sa thèse fut exposée avec tant de clarté et soutenue avec tant d'éclat, qu'elle lui valut les félicitations empressées des évêques de toutes les langues (2).

Mais déjà les esprits s'échauffaient, la grande question était posée et se discutait avec une ampleur et une

(1) *Semaine religieuse*, numéro du 17 octobre 1875, p. 697.
(2) *Ibid.*, numéro du 5 juin 1870, p. 232.

Digitized by Google

liberté qu'aucune assemblée politique n'a connues. Le monde entier a retenti des clameurs étranges de certaines intelligences qui s'évanouirent un instant dans leurs pensées. L'histoire dira leurs vifs regrets de cette éclipse passagère de leurs incontestables talents. Quel bruit ne s'est pas fait, au dedans comme au dehors du concile, à l'occasion de cette question, si simple cependant et si bien fixée d'avance par la tradition catholique, de l'infaillibilité pontificale. Les Pères étaient d'accord sur le fait, c'est-à-dire sur la doctrine; ils ne discutaient que sur *le temps et l'opportunité,* comme nous l'écrivait de Rome même notre évêque (1). Dieu me garde de renouveler des douleurs oubliées et de rappeler des ardeurs dignes d'une meilleure cause. Je ne veux que relever ici un de ces mots qui suffisent pour illustrer un homme. C'était dans ce jardin du Vatican (qu'on n'ose pas encore retrancher à la papauté captive), Mgr Cousseau se promenait avec le Saint-Père et quelques évêques, parmi lesquels nous remarquons l'ange de l'Église de Poitiers. La conversation tomba naturellement sur la question du jour. Pie IX gardait un silence discret. « *Quod inopportunum dixerunt, fecerunt necessarium :* Ce qu'ils déclarent inopportun, ils le rendent nécessaire, » dit avec un calme évangélique notre vieil évêque. Ce mot heureux avait tranché la question. Vous vous rappelez, Messieurs, ce grand évêque du XIIe siècle tirant tout un concile, un autre concile de Latran (1112), d'embarras par un mot semblable, et se chargeant sans peur d'aller porter à l'empereur d'Allemagne la sentence qui le condamnait (2). Le dernier concile ne l'a pas dit en 1870; mais laissez-moi rapprocher les temps et les hommes et acclamer à la fois les gloires de notre

(1) Mandement pour le carême de 1870.

(2) Voir mon *Histoire de Girard,* évêque d'Angoulême et légat du saint-siége, p. 86-96.

Digitized by Google

Église d'Angoulême : « *Non tu locutus es, sed Spiritus sanctus in ore tuo!* » Non, je ne suis pas la dupe de mon enthousiasme, c'est une bouche plus autorisée que la mienne, c'est Pie IX qui a dit de *cet excellent et docte prélat :* « Assurément, on n'oubliera pas de sitôt *ce mot si fin et si juste* qu'il prononça alors et qui depuis est devenu célèbre (1). »

Les ridicules agitations d'une faible minorité n'avaient, en dehors du concile, qu'un trop malheureux succès; les *mémoires* et les brochures étaient répandus avec profusion. Monseigneur, alarmé, dicta, le 3 juin 1870, pour nous prémunir contre la séduction, une lettre pleine d'un feu sacré : « Séparé de vous pour quelque temps encore, je veux me dédommager de cette pénible séparation par une communication qui ne vous sera pas moins agréable qu'utile. Je vous envoie une excellente lettre que Mgr l'archevêque de Cambrai vient d'adresser à son clergé, au sujet des attaques que la mauvaise presse ne cesse de diriger contre le concile.

« Cette parole calme et ferme me semble la meilleure réponse à cette multitude de libelles de tous genres dont Rome et la France sont inondées plus que jamais (2).

« Le témoignage du vénérable archevêque prévaudra sûrement, auprès de tous les hommes de bon sens et de bonne foi, sur les mensonges, les perfides insinuations et les faux raisonnements des sectaires qu'il n'hésite pas à dénoncer. Leur audace, dont il s'étonne et s'afflige en même temps, s'est encore signalée, depuis la date de sa lettre, par un nouvel excès.

« Nous venons de recevoir ici, et vous recevrez sûrement bientôt en France, un prétendu *Mémoire pré-*

(1) *Semaine religieuse,* numéro du 5 décembre 1875, p. 845.

(2) Cette lettre de Son Ém. le cardinal Reignier a été publiée dans *La Semaine religieuse,* numéro du 5 juin 1870, p. 224-232.

Digitized by Google

senté aux Pères du concile du Vatican, sur l'unanimité morale nécessaire dans les conciles pour les définitions dogmatiques.

« Cette mauvaise dissertation, déjà connue et réfutée, où des vérités incontestables et incontestées sont défigurées de manière à se transformer en erreurs fondamentales, est terminée, dans cette nouvelle édition de Naples, par une conclusion de quatre pages, qui dépasse en audace et en témérité tout ce qu'on avait osé écrire jusqu'ici contre le concile et contre son autorité. Le malheureux, quel qu'il soit, qui les a écrites, s'il n'est pas déjà tombé dans l'hérésie, en prend tout droit le chemin et semble vouloir entraîner ses lecteurs jusqu'au fond de cet abîme (1).

« A ces clameurs furieuses, aux mensonges des nouvellistes impies, aux faux raisonnements et à la fausse éloquence des sophistes, rien de mieux à opposer que le simple témoignage, la parole grave et pieuse du vénérable archevêque de Cambrai. Son autorité, si grande dans toute la France, l'est surtout dans le diocèse d'Angoulême, qui ne perdra jamais son souvenir. On y a toujours aimé sa parole droite et ferme. Pour moi, je m'honore de l'avoir eu pour prédécesseur et pour consécrateur; je suis trop heureux de faire entendre sa parole à mon clergé et à mes diocésains dans les graves dangers que nous suscitent en ce moment les ennemis de la foi (2). »

Quelques mois plus tard, Messieurs, nos frères et vos fils captifs pleuraient sur une terre étrangère les malheurs de la patrie foulée aux pieds d'un insolent vain-

(1) Ces brochures contre le concile n'étaient pour la plupart, nous en avons aujourd'hui la preuve évidente, que le prélude de l'apostasie scandaleuse de quelques mauvais prêtres, fauteurs déclarés, en Allemagne et en Suisse, du schisme des *Vieux Catholiques*, dont M. de Bismark est l'instigateur et le principal soutien.

(2) *Semaine religieuse*, numéro du 12 juin 1870, p. 238.

Digitized by Google

queur. Le cœur de tous saignait. Pardonnez-moi ces douloureux souvenirs que commande mon sujet : « Non, s'écriait alors notre vénérable père, il ne s'agit pas ici de parler : il n'y a plus de place qu'à un gémissement profond. Il n'y a plus qu'à demander, comme le prophète, « pour ses yeux une source de larmes » pour pleurer sur les maux de la patrie, sur la dévastation de ses provinces, sur le deuil de tant de familles, sur l'accumulation de tant de maux présents qui peuvent encore, si Dieu ne nous prend en pitié, être dépassés par les maux de l'avenir. »

Le saint évêque emprunte alors tour à tour le langage de Bossuet et de notre Balzac pour nous forcer, pour ainsi dire, à tourner nos regards vers Celui qui seul peut nous secourir. « C'est lui, s'écrie-t-il avec l'aigle de Maux, qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin... Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils. » Quarante ans avant Bossuet, ajoutait-il aussitôt, notre Balzac écrivait à Angoulême, dans un style qui a bien aussi sa grandeur : « Dieu est le poète, et les hommes ne sont que les acteurs : ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un (misérable qui en doit être le principal personnage)... Cette main invisible, ce bras qui ne paraît pas, donne les coups que le monde sent. Il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme, mais la force qui accable est toute de Dieu. »

Après avoir ainsi courbé nos fronts superbes sous la main toute-puissante de Dieu, comme il s'efforce de nous consoler. Voyez-le, Messieurs, le livre des saintes Ecritures à la main, vous montrant les paroles sacrées

Digitized by Google

qui *renferment pour nous, avec une instruction précieuse, une merveilleuse consolation.* Lisez ; c'est la mission providentielle de la France, *le peuple de Dieu du Nouveau Testament,* écrite par anticipation sur les montagnes de la Judée, il y a plus de vingt siècles, par l'héroïque famille des Machabées. Que ce cœur d'évêque comprend bien le patriotisme et qu'il sait habilement faire renaître nos espérances ! « Les humiliations, les souffrances, les épreuves les plus cruelles, bien acceptées de la main de Dieu comme un châtiment paternel et suivies d'une sincère correction, sont une garantie assurée d'un futur triomphe. Seulement notre impatience s'accommode mal des délais de la Providence et du trop long retard de cette consolation... Eh bien ! aujourd'hui, après ce que nous avons vu et ce que nous voyons encore, il n'est nécessaire d'être ni prophète ni fils de prophète pour annoncer la fin des épreuves présentes de l'Église, et en même temps, il faut l'espérer, de celles de notre chère patrie.

« Cette suspension forcée d'un concile œcuménique qui a déjà fait de si grandes choses et qui en préparait de non moins grandes, cette invasion simultanée de Rome et de la France, cette captivité de l'auguste Pie IX, les outrages dont on l'abreuve, les dérisions de ses foudres spirituelles, tout cela, N. T. C. F., doit avoir sa fin. Quand et comment ? C'est le secret de Dieu et de sa Providence. A nous d'abréger les délais par nos prières et nos bonnes œuvres. »

Et pour nous faire toucher au doigt la vérité de sa parole, Monseigneur invoque aussitôt le témoignage de l'histoire contemporaine, et nous montre en Pie VII et Bonaparte le triomphe surnaturel de l'Église sur la force brutale qui l'opprime et prétend l'enchaîner. Le voile est transparent ; la page d'aujourd'hui ressemble trop à celle d'hier pour que je sois dans la nécessité de

Digitized by Google

citer des noms et de faire apparaître la grande et noble figure de Pie IX.

Le remède au mal profond qui nous travaille, le saint évêque nous l'indique : « Dans nos grandes nécessités publiques, appelons Dieu à notre secours, prions-le de nous délivrer du mal, des maux présents et des maux à venir. Mais en même temps ne nous épargnons pas nous-mêmes, ne reculons devant aucun des sacrifices, devant aucun des dévouements réclamés par l'intérêt et l'honneur de notre patrie. Comme ces Machabées des temps anciens, qui, après avoir abandonné leurs maisons, sacrifié leur fortune, exposaient chaque jour leur vie, et l'épée à la main marchaient à l'ennemi en disant : « *Mourons, s'il le faut; mais que la volonté du ciel s'accomplisse!* » les sarcasmes des impies qui refusent de croire à l'efficacité de ce remède divin ne le déconcertent point, et, laissant à Dieu le secret du moment, il entonne son chant de victoire, le *Credo* d'un nouveau triomphe : « Quand nous entendrons les impies se rire de nos douleurs et insulter à la faiblesse du Saint-Père, qui n'a eu enfin pour se défendre que les armes spirituelles de l'excommunication, plaignons leur aveuglement, et croyons, fermement appuyés sur les promesses du Maître et sur leur fidèle accomplissement depuis dix-huit siècles, que les armes spirituelles de Pie IX n'ont pas moins de force victorieuse dans sa main que dans celle de saint Pierre et de tant d'autres pontifes jusqu'à Pie VII, c'est-à-dire jusqu'à nos jours (1). »

« Les calamités publiques que nous venons de subir, nous dit-il dans son mandement pour le carême de 1872, les nombreuses douleurs privées qu'il a plu à la

(1) Mandement pour le carême de 1871 : *Les épreuves présentes de la France et de l'Église.*

Digitized by Google

divine Providence d'y surajouter encore contiennent pour nous, sans doute, de salutaires enseignements ; mais elles ne suffiraient pas cependant à nous rendre meilleurs. Ce n'est pas ce qu'on souffre qui sanctifie ; les damnés, à ce prix, deviendraient des saints. C'est l'esprit dans lequel on souffre qui détermine seul la valeur de l'épreuve et qui régénère ou pervertit complétement le patient. Dans le même supplice, sur la croix, le bon larron se transfigurait, tandis que le mauvais, en même temps, consommait son iniquité. » Quelle magnifique théologie développe Monseigneur sur cette seule pensée des souffrances acceptées : « Quelle découverte pour le monde, N. T. C. F., la joie cachée au fond des souffrances volontaires ! Quelle solution précieuse pour l'un des plus redoutables problèmes de la vie terrestre ? Avoir trouvé le secret du contentement des âmes ! Posséder un moyen sûr d'éteindre les convoitises, d'étouffer les semences de divisions, d'apaiser les cœurs, d'amener la résignation dans les épreuves, la douceur dans les amertumes, le bonheur dans les souffrances ! Qui n'achèterait au prix même de son sang un pareil trésor pour le genre humain ? Et cependant, faut-il le dire ? c'est ce trésor que nous repoussons. » Comme il décourage ceux qui s'obstinent à ne vouloir chercher qu'ici-bas le bonheur après lequel ils soupirent, ou plutôt avec quelle tendresse il les appelle au vrai bonheur : « Chercher la béatitude sur cette terre, c'est l'infaillible moyen d'y réaliser l'enfer. C'est de cette folle pensée que sortent toutes les douleurs du temps présent. C'est parce qu'on ne veut plus souffrir chrétiennement que nous sommes torturés publiquement. Nous passons d'un supplice à l'autre ; en fuyant celui de la croix, nous rencontrons celui des douleurs sociales. C'est à nous de choisir, mais pour la félicité complète il faut attendre le ciel ; le ciel qui seul explique la vie

Digitized by Google

présente, la soutient par l'espérance, la couronne par la gloire. Si le travail vous effraie, disaient les anciens, que la récompense vous encourage. Eh bien ! que le ciel nous encourage ! Qu'il nous apprenne à supporter les douleurs de la vie, à expier nos fautes, à faire une sincère pénitence (1) ! »

Ces dernières paroles révèlent les secrets de son cœur et le malheur qui déjà nous menace. Hélas ! le saint vieillard tremblait, et sa conscience alarmée lui représentait sans cesse la nécessité d'une séparation et sans cesse murmurait à son oreille le mot toujours si triste d'adieu. Sentant ses forces trahir son courage, comment n'eût-il pas été inquiet, lui qu'épouvantait dès le premier jour, vous vous en souvenez, la vue seule de l'épiscopat ? Aussi puis-je dire en toute vérité que depuis longtemps Monseigneur n'était plus retenu parmi nous que par sa tendre et paternelle affection. Les anges raconteront un jour à la terre cette lutte violente de son esprit et de son cœur, et comment la grâce de Dieu triompha des mouvements de la nature.

Vous vouliez pour nous, ô père, des mains plus jeunes, un plus vigoureux athlète, et voici que la Providence, qui gouverne toutes choses, a comblé vos vœux ! Qui ne connaît, en effet, le zèle de ce nouveau successeur d'Ausone qui sait si bien s'approprier les paroles de l'apôtre et se dépenser pour son peuple : « *Ego autem libentissimè impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris* (2). » Enfin l'heure de quitter Angoulême sonna et Mgr Cousseau nous écrivit une dernière lettre qui respire d'un bout à l'autre la plus sublime éloquence et que je voudrais pouvoir citer en entier. Quelle tristesse et quelle sainte mélancolie

(1) Mandement pour le carême de 1872 : *L'esprit de pénitence et de sacrifice.*

(2) S. Paul., II, ad Cor., XII, 15.

Digitized by Google

dans ces pages écrites avec son cœur et à travers ses larmes ! Il voudrait encore se sacrifier pour nous, *secouer, s'il était possible, le poids de ses souffrances et de ses infirmités.* « Mais nous ne pouvons y penser, reprend-il aussitôt avec amertume : le jour est passé pour nous. La nuit est venue, où nous ne pouvons plus opérer extérieurement : *Nox quando nemo potest operari.* Du moins, ô mon Dieu, du fond de la retraite où vous nous ensevelissez, notre désir sera sans cesse devant vous, notre continuel gémissement ne sera pas toujours caché dans le secret de votre face : *Ante te omne desiderium meum et gemitus meus a te non est absconditus.* Votre ange, ô mon Dieu, l'ange invisible de notre Église portera ce gémissement jusqu'au cœur de ces enfants de nos larmes *(qui semblent s'obstiner dans leur révolte contre Dieu).* Il leur dira la douleur continuelle de notre cœur sur le sort qui les menace et qui est si étroitement lié devant vous à notre propre sort. » C'est son testament, ce sont ses dernières paroles, *les dernières paroles d'un père qui va nous quitter : novissima verba.* Alors il s'empresse de nous dresser comme un symbole de tout ce qu'il nous a enseigné pendant plus de vingt ans, et s'efforce à nous engager au milieu des luttes de la vie dans le parti de Dieu. Qu'ils sont déchirants, ses derniers adieux *à sa chère Église d'Angoulême, à ses prêtres fidèles et dévoués, aux religieuses, aux fidèles, aux justes et aux pécheurs, à notre vieille cité d'Angoulême, si riche de saints et glorieux souvenirs, à sa vieille Église du prince des apôtres* (1) !

(1) *Semaine religieuse,* numéro du 23 février 1873, p. 2-5.

Digitized by Google

IV.

Je viens de vous montrer, selon votre désir, Messieurs, l'érudit, le bibliophile, l'écrivain profond, l'historien habile, le grand évêque, le cœur patriotique et paternel; ma tâche n'est pas encore finie : il me reste à vous parler de l'archéologue. Mais que vous dirai-je que vous ne sachiez déjà? Vous avez entendu M. l'abbé Cousseau, à Poitiers, il vous en souvient, restituant son véritable sens, altéré par de célèbres numismates, à la légende hébraïque d'une médaille portant la face du Christ; vous l'avez entendu évoquant du fond de son tombeau, après seize cents ans, Gaius Fabius Sabinus, le vieil aruspice campanien de Teanum; vous l'avéz entendu expliquant, au congrès archéologique de Poitiers, le symbolisme des grotesques et des *obscena* sculptés sur les murs de nos églises; vous l'avez entendu décrivant avec un saint enthousiasme jusque dans ses moindres détails l'église N.-D. de Lusignan, et rétablissant à nos yeux étonnés le magnifique et royal château de ses fondateurs; vous l'avez entendu réveillant en nous, à l'occasion d'une médaille de Simon Machabée, le grand patriote d'Israël, le sentiment généreux de la liberté religieuse; vous l'avez entendu rappelant *à une génération qui ne s'en souvenait guère, l'honneur qui lui revenait d'avoir à sa porte le berceau*

Digitized by Google

des ordres monastiques de l'Occident (Ligugé) ; vous avez entendu M. G. Lecointre-Dupont vous disant avec une rare modestie la part que prit son vénérable ami à la commission chargée de l'examen de la façade de l'église N.-D. de Poitiers, et quel secours lui prêta sa science pour l'interprétation des bas-reliefs qui composent la frise au-dessus des arcades de l'entrée.

Ces titres poitevins à l'admiration des savants, hâtons-nous de le dire, Angoulême les confirma. Et quelle autre preuve en faut-il que le pieux empressement avec lequel Monseigneur recueillait une à une, dans notre vieille cathédrale byzantine, les pages de l'*histoire* de nos *pontifes,* écrites sur la pierre de leurs tombeaux et sur le cuivre de leurs crosses artistement émaillées; que le soin jaloux avec lequel il l'écrivait, cette histoire ecclésiastique de notre Angoumois, dans des discours qui sont autant de chefs-d'œuvre que la postérité relira avec une pieuse avidité ? Qu'elles lui plaisaient, comme il nous le disait en nous faisant ses adieux, ces pierres sacrées de notre basilique du prince des apôtres : *Lapides placuerunt !* Comme il les étudiait avec amour et nous les expliquait avec bonheur dans ce magnifique *Discours sur la dédicace et sur l'histoire de l'église cathédrale d'Angoulême !* Oui, si je me taisais, pierres qu'il a tant aimées, vous crieriez ! Mais non, Messieurs, j'ai meilleur juge à vous offrir, et vous serez heureux d'entendre une voix plus autorisée que la mienne proclamer ici la part qui revient à Mgr Cousseau dans l'intelligente restauration de Saint-Pierre d'Angoulême. « Au point de vue de l'art lui-même, m'écrivait (8 mars 1876) le lauréat du concours pour la construction de l'église du vœu national au Sacré-Cœur, M. Abadie, nous avons fait notre éducation archéologique ensemble.....

« ... Notre première éducation archéologique s'est

Digitized by Google

faite à l'étude même de sa cathédrale future, car à ce moment il n'était pas encore évêque, et je n'ai jamais oublié depuis l'ascension qu'il fit avec moi au clocher de Saint-Pierre. Surpris et ravi de la possibilité de retrouver et de rendre à cet édifice la forme que lui avaient donnée ses auteurs, il s'est attaché avec passion à l'œuvre de restauration de Saint-Pierre devenue sa cathédrale... C'est lui qui a retrouvé l'histoire du monument, qui en a éclairci tous les passages obscurs, qui a retrouvé les preuves, les témoignages irrécusables de l'exactitude des interprétations que nous avions faites ensemble. C'est lui qui m'a donné les renseignements historiques de monuments même en dehors de son diocèse... Mon grand regret est qu'il n'ait pas vu la coupole centrale de Saint-Pierre. Il y pensait dans sa retraite, et je n'ai pas eu le bonheur de la faire assez vite pour lui en envoyer une vue qui, j'en suis sûr, l'eût rendu bien heureux. Que vous dirai-je de plus? l'œuvre de la restauration de nos monuments a été notre œuvre commune, il serait injuste d'en séparer l'un ou l'autre. »

Que j'aime à contempler ce nouveau Simon, ce grand-pontife, *sacerdos magnus,* réparant le temple et lui rendant sa beauté primitive; renouvelant la jeunesse des églises de Saint-Martial et de Saint-Ausone; construisant dans la plaine (avec les pierres de l'ancienne chapelle du Lycée, vénérables débris elles-mêmes de l'église plusieurs fois séculaire de Notre-Dame de Beaulieu), sur les bords de la Charente, à quelques pas des tristes ruines de la royale abbaye de Saint-Cybard, la nouvelle église de ce nom, qu'il n'eut pas le temps d'achever et dont le sanctuaire sollicite encore les dons généreux d'Angoulême! Que j'aime à le contempler faisant éclore, pour ainsi dire, sous ses pas les gracieuses chapelles : de l'Évêché, dédiée à Notre-Dame de la

Digitized by Google

Payne, *B. M. de Paginâ,* en mémoire de l'antique église de ce nom (1) ; des Carmélites, du Lycée, des Filles de la Croix, des religieuses de la Providence de Cognac, du petit séminaire de Richemont ; faisant aux fidèles du diocèse, en faveur de Notre-Dame d'Obezine, un chaleureux appel qui nous eût doté, s'il eût été suffisamment entendu, d'un sanctuaire pas plus vénéré sans doute, mais plus digne de la sainte mère de Dieu ! Que j'aime à le contempler demandant à la munificence de quelques familles opulentes, pour la vieille chapelle de l'hôpital d'Angoulême, le vitrail grandiose dont la riche composition lui appartient ! Que j'aime à le contempler communiquant à tous ceux qui l'entourent le zèle de la maison du Seigneur, effaçant jusque dans les plus humbles villages du diocèse, ici les traces de la désolation que le protestantisme et la Révolution y avaient laissées, là les taches infligées à nos monuments sacrés par le mauvais goût des siècles qui nous ont précédés ; reprenant, en un mot, avec non moins d'intelligence, après plus de sept cents ans, l'œuvre architecturale de son illustre prédécesseur Girard, du légat des papes, du fondateur de notre cathédrale, dont il redit les gloires et les malheurs dans une inscription funèbre qui restera comme un chef-d'œuvre de style lapidaire (2) : *Simon, sacerdos magnus, qui in vitâ suâ suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum* (3) ! Hélas ! toutes les ruines ne purent être

(1) Michon, *Statistique monumentale,* p. 259.

(2) Cette inscription (qu'on lit aujourd'hui sur la façade latérale nord de la cathédrale, près de la petite porte qui donne accès dans la chapelle de la très sainte Vierge) ayant été déjà publiée deux fois : à la suite du discours prononcé par Monseigneur pour le service funèbre des anciens évêques et des anciens chanoines, et dans *La Semaine religieuse,* numéro du 20 octobre 1867, p. 543-544, nous nous abstiendrons de la reproduire ici.

(3) *Ecclesiastic.,* L., 1.

Digitized by Google

réparées, et je le vois encore, nouveau Jérémie, pleurant, au nom de la religion et de la science, nos vieilles abbayes détruites, l'or pur obscurci, les pierres du sanctuaire dispersées : *Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus ; dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum* (1)? Saint-Ausone, Saint-Cybard, Baignes, Bassac, Bournet, Saint-Amand-de-Boixe, Cellefrouin, Châtres, Grosbosc, La Frenade, Lanville, Lesterps, Nanteuil-en-Vallée, Puypéroux, Tusson, quels souvenirs douloureux vous éveilliez dans son âme! Quelle joie quand les archives du chapitre en révélaient le cartulaire, quand Saint-Étienne de Baignes publiait son histoire, quand Saint-Amand-de-Boixe lui faisait lire ses vieilles chartes, quand Lesterps lui racontait avec une naïveté charmante l'admirable vie de Gautier, son premier et bienheureux abbé! C'est ainsi que les monuments le conduisaient à l'histoire, et que l'histoire éclairait à son tour les monuments et les expliquait.

Cet amour des choses antiques, ce feu sacré de la science, Mgr Cousseau aimait à le communiquer. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire dans *La Semaine religieuse* du diocèse, que Sa Grandeur a fondée, les articles de M. l'*abbé Chaumet,* aujourd'hui supérieur du petit séminaire de Richemont : Fondation et dotation de dix chapellenies dans les églises cathédrales d'Angoulême et de Saintes, en 1318 (2); Fondation et dotation de la chapelle de Notre-Dame de Salut par Jacques de Saint-Gelais (27 mars 1534) (3); Procès-verbal et information des titres et ornements brûlés et volés de l'église cathédrale d'Angoulême par les gens

(1) Jerem., *Thren.*, IV, 1.
(2) *Semaine religieuse,* numéro du 27 septembre 1868.
(3) *Ibid.*, numéros des 16 et 30 août 1868.

Digitized by Google

de la religion (protestants), en l'année 1562 (1); Lettres inédites pour servir à l'histoire de France et spécialement à l'histoire du royaume de Navarre (première moitié du XVI[e] siècle) (2); — de M. l'*abbé Duchassaing :* Les trois Aptone (3); Hélie Guillebaut, fondatrice et première supérieure des sœurs de Sainte-Marthe d'Angoulême (4); Mémoire concernant l'établissement des religieux Cordeliers de la ville d'Angoulême (5); Sainte Calfagie, vierge et patronne des Bénédictines de Saint-Ausone, et Caligie, sa compagne (6); — de M. l'*abbé Denise*, aujourd'hui curé de Bassac : Les églises des environs d'Angoulême (7); — de M. l'*abbé Huau,* curé d'Étagnac : Notes historiques sur les paroisses du diocèse autrefois de celui de Limoges (8). — Alors le saint évêque indiquait à l'un de nos confrères, M. de Galzain, le cardinal de Nabinaud, et le plus humble de tous, *minimus in domo patris mei* (9), écrivait par ses ordres, pour ainsi dire, l'histoire de Girard de Blay et du cardinal Guillaume de Noellet, notre compatriote. Alors Sa Grandeur demandait à son clergé les inscriptions des vieilles cloches paroissiales et, sous le titre modeste d'*Épigraphie des cloches* du diocèse, publiait dans *La Semaine religieuse* ces révélations du passé si intéressantes pour nos annales angoumoisines (10).

(1) *Semaine religieuse,* numéros du 18 octobre 1868 au 29 novembre de la même année inclusivement.

(2) *Ibid.,* numéros du 14 mars 1869 au 2 octobre 1870 inclusivement.

(3) *Ibid.,* numéros des 9, 16 et 23 mars 1873.

(4) *Ibid.,* numéros du 6 juin 1869 au 22 mai inclusivement et 7 août 1870.

(5) *Ibid.,* numéro du 25 juillet 1869.

(6) *Ibid.,* numéros du 9 juillet 1871 au 22 octobre de la même année inclusivement.

(7) *Ibid.,* numéros du 10 novembre 1872 au 2 février 1873 inclusivement.

(8) *Ibid.,* numéro du 20 février 1870, p. 828 et suiv.

(9) Judic., VI, 15.

(10) *Semaine religieuse,* numéros de février et mars 1869.

Digitized by Google

Dans le même temps, la phylologie (que jeune prêtre il étudiait avec tant de succès à Poitiers, il vous en souvient) lui faisait retrouver le village, alors saintongeais, près duquel, pour récompenser la charité d'une pauvre femme, saint Martin fit miraculeusement jaillir une source abondante. Ce village, que saint Grégoire de Tours appelle dans son récit Najogialo (1), a échangé son nom barbare contre celui aujourd'hui plus connu de Rioux-Martin *(Rivus Martini),* au diocèse d'Angoulême.

La forêt voisine où fut attachée la pauvre monture du grand thaumaturge poitevin n'est plus qu'un bouquet de bois décoré du nom fort peu poétique de *Bois de l'Ane*. L'étymologie et la tradition, on le voit, s'accordent à donner raison à la science du vénérable prélat. L'auteur de la *Vie de saint Martin,* le docte et R. P. Dom Chamard, l'a pensé comme nous; on en trouve la preuve à la page 54 de son livre. Il pouvait donc dire sans crainte au diocèse comme à la ville qui lui donne son nom : « Adieu, vieille cité d'Angoulême, *si riche de saints et glorieux souvenirs que nous avons cherché à réveiller !* »

Et cette science déjà grande dont nous admirions, à Poitiers, les timidités, que le temps n'avait fait que couronner et qui n'avait que des encouragements pour tous les talents et toutes les bonnes volontés, qui le croirait? cette science si sûre doutait encore d'elle-même. Vous vous rappelez, Messieurs, ce magnifique anneau d'or, surmonté d'un bel onyx sur lequel était délicatement gravé un dauphin enroulé autour d'un trident, trouvé (août 1864) dans le tombeau du fils et du frère de nos comtes, du saint pontife Adhémar Taillefer. Avec quelle joie Mgr Cousseau nous montrait cette gemme,

(1) S. Greg. Tur., *De Miraculis S. Martini,* lib. IV, c. 31.

Digitized by Google

nous en signalait le sens chrétien et la valeur archéologique. Pendant que nous le félicitions de cette précieuse découverte, ce *prélat, très versé dans l'étude de tout ce qui intéresse les premiers siècles de l'Église*, allait jusqu'à Rome solliciter le prodigieux savoir du *roi désormais incontesté de l'archéologie chrétienne*, de l'éminent commandeur de Rossi. La réponse fut un article très remarquable, reproduit dans notre *Semaine religieuse* (1), que le savant Italien a publié dans son *Bulletin d'archéologie chrétienne*, sous le titre : *D'un anneau trouvé dans le tombeau d'Adhémar, évêque d'Angoulême, et du dauphin considéré comme symbole du Christ-Sauveur*. Les preuves abondent à l'appui de cette thèse du poisson symbole arcane du Christ, et, la dernière difficulté résolue, la conclusion (où brille la modestie du célèbre commandeur) est un hommage à la science du pontife qui l'avait interrogé et un nouveau sujet de gloire pour notre Église.

« Si donc cette opinion obtient l'assentiment des archéologues les plus autorisés, *l'Église d'Angoulême pourra se vanter de posséder un objet unique dans son genre, non-seulement à raison de sa valeur symbolique, mais encore comme étant le plus ancien monument d'art classique des origines chrétiennes dans les Gaules*. Quant à l'anneau d'or lui-même dans lequel la gemme est enchâssée et qui fut à l'usage d'Adhémar, évêque au XI^e^ siècle, il n'est point sûr qu'il soit un travail du moyen âge. Par la simplicité de sa forme, aussi bien que par les globules dont il est orné, il ressemble à d'autres anneaux antiques, romains et chrétiens, de l'époque impériale. Ce qui autorise la supposition que la gemme et l'anneau sont contemporains (2). »

(1) Numéros des 23 et 30 juillet et du 6 août 1871.
(2) *Semaine religieuse*, numéro du 6 août 1871, p. 377.

Digitized by Google

Cette connaissance profonde des saintes Écritures et de l'antique, devant laquelle s'inclinait tout à l'heure M. de Rossi, conduisit Monseigneur à une nouvelle découverte archéologique : je veux parler de la crosse d'un évêque d'Angoulême qu'a publiée sans texte, dans sa *Statistique monumentale,* M. l'abbé Michon et que le crayon facile de M. Jules Geynet a dessinée. Cette crosse, qui n'est certainement pas antérieure au XII[e] siècle ni de l'époque ogivale, est un hommage pieux de l'évêque inconnu à Notre-Dame de la Payne : *Beatæ Mariæ de Paginâ...*, comme l'indique ce que le temps n'a pas effacé de l'inscription gravée sur le canal de la volute. Conformément aux traditions de cet âge, le sujet représenté dans l'œil de cette volute est le mystère de l'Annonciation. La Vierge étonnée est debout devant l'archange Gabriel qui, tout pénétré de la grandeur de sa mission, lève la main comme pour éveiller davantage l'attention. Une tige, que couronne un bourgeon prêt à s'épanouir, sépare les deux interlocuteurs. Ce bouton, qui avait tant intrigué M. l'abbé Michon et ses intelligents collaborateurs, et qui, en les condamnant au silence, nous a privés de la description de ce magnifique travail d'orfévrerie, ce bouton naissant, me disait un jour Monseigneur, c'est le Christ, le Christ prédit, de l'aveu des Pères et des Juifs eux-mêmes (1), par Isaïe en ces termes : « *Il sortira un rejeton de la tige de Jessé : une fleur naîtra de sa racine* (2). » Et cette explication ne souffre pas, en effet, le plus léger doute

(1) « Virgam et florem de radice Jesse ipsum Dominum Judæi interpretantur... nos autem virgam de radice Jesse sanctam Mariam Virginem intelligamus... et florem, Dominum Salvatorem... qui de trunco et radice Jesse per Mariam Virginem repente consurget... *(De Exposit.* S. Hieronymi, lib. IV, in cap. 11 Isaiæ. — Voir aussi Migne, *Cours d'Écriture sainte,* t. XVIII, col. 991 et suiv.)

(2) Isaias, XI, 1.

Digitized by Google

pour qui sait le soin avec lequel les artistes du moyen âge allaient puiser leurs inspirations dans nos livres sacrés.

Hier, cette âme poétique contemplait avec délices un bâton pastoral merveilleusement ciselé, où l'or pâle se mariait au plus brillant émail ; aujourd'hui, c'est une toile de Régis qui captive son attention. « Vos *sept Papes* sont arrivés très heureusement à Angoulême, écrivait-il (24 juillet 1856) à l'auteur de cette libéralité. Placés depuis ce matin dans mon grand salon, en face du beau crucifix d'Alonso Cano, ils lui font un magnifique pendant. Ils ont déjà été admirés du petit nombre de connaisseurs que renferme notre ville.

« Pour moi, je me délecte à considérer les nobles figures de ces saints papes et j'y prends tout à la fois des leçons et des encouragements. La croix qu'ils portent tous à la main, ils l'ont surtout portée dans le cœur. Comme vous le remarquez très bien, Monsieur, quelle vie de travail, de souffrance, d'épreuves de tout genre que la vie de ces grands saints ! C'est que l'œuvre du salut des hommes, depuis le Calvaire jusqu'au dernier jour, depuis N.-S. jusqu'au dernier de ses représentants, doit être marqué du signe de la croix. C'est ce que ne doit jamais oublier un évêque d'Angoulême. Tout ce qui le lui rappelle double ses forces et son courage.

« Vous le voyez, Monsieur, en plaçant cette belle peinture à l'évêché, vous avez fait mieux qu'une œuvre d'art ; vous m'avez procuré à moi et à mes successeurs une excellente instruction et un précieux encouragement. Que Dieu vous en récompense, vous et tous ceux qui vous sont chers, par les meilleures bénédictions. »

Cette lettre peint l'homme et dit bien mieux que je ne saurais l'exprimer ce qu'étaient les beaux-arts pour cette nature d'élite. Le docteur séraphique, saint Bonaventure, a écrit un livre sur ce sujet : *Itinerarium*

Digitized by Google

mentis ad Deum; l'*Itinéraire de l'âme à Dieu.* En haut, les cœurs, *sursùm corda,* disaient la devise et les armes étoilées du pieux évêque.

Redescendons sur la terre, et puisque nous avons désigné déjà l'éminent président de la Société d'agriculture, ne craignons pas de révéler une de ces délicates attentions dont Mgr Cousseau savait être prodigue à l'endroit de ses amis. C'est à son retour du concile qu'avec un à-propos charmant il offrit à M. de Thiac un bucrane, *ornement de la campagne romaine,* qui ne mesure pas moins d'un mètre quarante centimètres entre ses cornes gracieuses, et sur le front large duquel l'aimable prélat écrivit cet hommage plein de poésie :

VIRO CL.
EUG. DE THIAC
SOCIETATIS AGRIC. ENGOL.
STRENUO PRÆSIDI
HÆC AGRI ROMANI
ORNAMENTA
EX CONCILIO REDUX
OFFEREBAT
ANT. CAR. EPS.
KAL. AUG.
MDCCCLXX (1).

J'oubliais cette petite miniature que j'aperçois encore d'ici dans le grand salon de l'évêché, à côté de la cheminée de marbre blanc, composition pleine de fraîcheur du saint évêque que la plume et le pinceau d'un artiste admiré depuis longues années, M. Ed. May, ont su réaliser avec un rare talent. Le sujet est le catalogue

(1) Voici la traduction de cette spirituelle dédicace : « Le 1er août 1870, à son retour du concile, l'évêque Antoine-Charles offrait ces ornements de la campagne romaine à l'illustre M. Eugène de Thiac, zélé président de la Société d'agriculture d'Angoulême. »

Digitized by Google

illustré des pontifes de l'Église d'Angoulême. Les noms de nos évêques s'étalent en lettres d'or au milieu des sarments verdoyants d'une vigne chargée de ses fruits empourprés. Le Christ est debout sur une motte où cette vigne plonge ses racines. Saint Pierre, patron de la cathédrale, à genoux aux pieds du Christ, reçoit de lui sa mission symbolisée par les clefs. A droite, saint Martial et saint Ausone; à gauche, saint Aptone et saint Sauve debout résument cette chaîne mystique de pontifes, dont les anneaux vont de N.-S. J.-C. et de saint Pierre jusqu'au dernier des successeurs de saint Ausone. Aux quatre angles de ce gracieux tableau sont dessinées en raccourci la cathédrale, Saint-Martial, la grotte de Saint-Cybard et les ruines de La Couronne. Les inscriptions suivantes se lisent enroulées autour du cep de la vigne allégorique ou sur les plis onduleux des rubans qui ornementent cette jolie miniature : « Je suis la vigne, vous en êtes les branches : *Ego sum vitis, vos palmites* (1). — Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie : *Sicut misit me pater, et ego mitto vos* (2). — Allez donc, enseignez... Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles : *Euntes ergo docete... Et ecce vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem seculi* (3). — Il vous a établis évêques pour gouverner l'Église : *Vos posuit episcopos, regere Ecclesiam Dei* (4). — Qui vous écoute, m'écoute : *Qui vos audit, me audit* (5). — Qui vous reçoit, me reçoit : *Qui recipit vos, me recipit* (6). — Souvenez-vous de vos conducteurs : *Mementote præpositorum vestrorum* (7).

(1) S. Joan., XV, 5.
(2) *Ibid.*, XX, 21.
(3) S. Matth., XXVIII, 19 et 20.
(4) Act., XX, 28.
(5) S. Luc., X, 16.
(6) S. Matth., X, 40.
(7) Heb., XIII, 7.

Digitized by Google

— Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans les siècles : *Jesus-Christus heri, et hodie, ipse et in secula* (1). » Au second plan, Angoulême, qui ne laisse voir, pour ainsi dire, dans un lointain d'azur, que ses tours et ses clochers, couronne, comme une image de la Jérusalem céleste, cette composition digne du pinceau de Raphaël ou de Fra Angelico. Après cela, comment s'étonner de l'empressement avec lequel l'architecte lui soumettait son crayon ; le sculpteur, son ciseau ; le peintre verrier, ses cartons ; l'écrivain, ses pages ?

Mais est-ce bien à vous, Messieurs, qu'il faut raconter la bienveillance particulière de Mgr Cousseau pour les savants et les artistes, dont il encourageait et partageait les travaux ? *Interprète fidèle de vos sentiments,* non moins que pressé d'*acquitter une vieille dette de son cœur,* notre docte président disait : « Mgr Cousseau n'a pas été seulement pour notre Compagnie, comme pour tous ses autres diocésains, un prélat des plus distingués, doué des qualités les plus rares de l'intelligence et du cœur, il fut aussi pour elle un confrère éminent, d'une science aussi sûre qu'étendue, à laquelle s'unissait toujours la plus aimable bienveillance.

« Vous vous rappelez, Messieurs, avec quelle simplicité charmante, avec quelle assiduité il venait s'asseoir à votre bureau, à la place qui lui était réservée, et où il était accueilli avec une sympathie toute particulière. Quelle attention continue il accordait aux lectures qui étaient faites à nos séances ! Quelle bonté d'âme, quelle discrétion, quel sentiment de modération se révélaient dans les observations diverses que lui suggéraient les communications qu'il venait d'écouter ! Vous n'avez pas oublié non plus son esprit d'à-propos, son admirable

(1) Heb., XIII, 8.

Digitized by Google

talent de conteur et cette mémoire merveilleuse qui, en toute occurrence, lui permettait de prendre la parole avec assurance et de faire des rapprochements et des citations d'un effet saisissant et inattendu.

« Hélas ! Messieurs, ces soirées si attrayantes que nous avons passées avec lui, nous ne les retrouverons plus désormais ; ces conversations si instructives, qu'il aimait à provoquer et que l'on ne quittait jamais qu'avec regret, elles ne reprendront plus leur cours ; mais il nous restera au moins la consolation de pouvoir conserver dans notre *Bulletin* le précieux souvenir de l'écrivain profond, de l'historien habile, de l'antiquaire expérimenté que nous avons perdu.

« Les témoignages que la Compagnie a donnés de ses regrets, en se faisant représenter aux funérailles de Mgr Cousseau, ne suffisent point à l'entière expression de nos sentiments. Il convient que dès ce jour, dans cette séance de rentrée, qui est la première de la nouvelle année que nous allons parcourir, l'assemblée choisisse et délègue un de ses membres pour rendre, à l'époque qu'elle aura désignée, un hommage motivé et digne de la mémoire qui nous est si chère (1). »

Ces vifs regrets étaient partagés par tous ceux qui avaient connu Monseigneur, et le président du conseil général, ancien ministre des finances, M. Mathieu-Bodet, n'était que l'écho du département tout entier quand, dans son discours d'ouverture de la session, il prononçait ces paroles si flatteuses pour celui qui en était l'objet : « Nos pertes se sont accumulées dans l'année 1873, qui sera pour nous, sous ce rapport, une année néfaste. L'éminent prélat qui dirigeait notre diocèse depuis près de vingt-cinq ans vient de faire agréer sa démis-

(1) Allocution prononcée par M. Babinet de Rencogne, président de la Société archéologique, à l'occasion de la mort de Mgr Ant.-Ch. Cousseau (séance du 10 novembre 1875).

Digitized by Google

sion : sa santé, gravement altérée depuis quelque temps, l'empêchait de donner aux affaires de l'Église tous ses soins habituels ; sa conscience s'est alarmée, et il a demandé à être relevé de devoirs dont il craignait, par un scrupule excessif, de ne pouvoir plus porter le poids. *Mgr Cousseau laissera parmi nous le souvenir impérissable de ses grandes qualités morales, de sa sainteté, de sa charité, de sa science universelle, de son heureuse influence et de ses nombreux bienfaits* (1). »

Monseigneur partit donc pour cette paisible retraite de la rue du Gervis-Vert, à Poitiers, que les frayeurs de sa conscience trop alarmée lui disaient être le lieu de *l'expiation*, et que nous appellerons avec plus de vérité celui de *sa glorification*. Comment appeler d'un autre nom le martyre qu'il endura, pendant près de trois ans, loin de nous, avec une patience angélique et un courage surhumain? A son neveu, M. l'abbé Hiou (dont le dévouement fut jusqu'à la fin au-dessus de toute louange), qui le plaignait de tant souffrir, il répondait : « Et moi aussi, comme Notre-Seigneur, je suis sur la croix ; mais lui, il y était cloué et il ne pouvait pas même se retourner, tandis que moi on peut me changer de position quand je le demande ; vous voyez bien que je dois remercier le bon Dieu. » Se conformer à N.-S. J.-C. : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui* (2), tels étaient bien sa pensée, le secret de sa force, la cause de sa sainte et sublime résignation. Souffrir avec lui, pour être avec lui glorifiés : à ce prix seulement vous serez les fils de Dieu, ses héritiers et les cohéritiers du Christ : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur,* criait aux Romains,

(1) Des annales du conseil général, cet éloge si mérité est passé dans *La Semaine religieuse* du diocèse (numéro du 20 avril 1873, p. 133), comme un nouveau titre d'honneur pour notre Église.

(2) S. Paul. ad Rom., VIII, 29.

Digitized by Google

dans les célestes transports de l'amour divin, l'apôtre saint Paul (1). Une sorte d'agonie de huit jours, *durant lesquels il est resté merveilleux de lucidité d'esprit et admirable de sentiments de piété,* écrivait de son ami Mgr l'évêque de Poitiers, précéda la mort qui couronna cette rude épreuve et mit à cette perfection l'indestructible sceau de l'éternité. On le vit après la réception des derniers sacrements, qu'il avait lui-même demandés dès qu'il avait senti sa fin prochaine, on le vit redresser cette tête sacrée que la souffrance avait depuis si longtemps courbée, et, par un effort suprême, se retournant vers son ancien diocèse, vers sa chère Église d'Angoulême, bénir une dernière fois ce peuple et ces prêtres qu'il avait tant aimés. Les larmes coulaient abondantes des yeux de tous ceux qui l'assistaient à ce moment solennel ; c'était comme une vision des anciens jours, alors que Jacob mourant étendait vers ses fils ses mains vénérables pour les bénir et prophétiser leurs destinées (2).

Quelques jours après cette mort si calme, le vicaire de N.-S., l'immortel Pie IX écrivait à Mgr l'évêque de Poitiers : « Nous nous sentons obligé de gémir avec vous au sujet de la mort de votre hôte illustre, l'évêque d'Angoulême. Nous avons connu par expérience, durant le concile du Vatican, ses sentiments tout dévoués envers ce saint-siége : sentiments dans lesquels il avait été dès longtemps confirmé par votre commerce et vos entretiens. Assurément on n'oubliera pas de sitôt ce mot si fin et si juste qu'il prononça alors, et qui depuis est devenu célèbre.....

« ... Quant à nous, en présence de cette grande perte, nous trouvons quelque soulagement à penser soit aux

(1) S. Paul. ad. Rom., VIII, 17.
(2) *Genes.*, XLIX.

Digitized by Google

effets de l'activité laborieuse de cet excellent et docte prélat à qui l'Église est redevable d'un si grand nombre de bons prêtres, soit aux nombreux témoignages de vénération et d'affection qu'il a reçus, soit enfin au tribut d'éloges très mérités par lesquels vous avez mis en relief toutes les phases de la vie de votre très pieux ami.

« Nous recommandons à la divine clémence *celui qui vient de mourir de la mort des justes* (1). »

Un mois à peine plus tard (mercredi, 17 novembre 1875), une foule émue remplissait la cathédrale d'Angoulême ; les autorités civiles et militaires entouraient un pompeux catafalque; les évêques de La Rochelle et d'Angoulême et deux cents prêtres se pressaient autour de l'éminent cardinal de Bordeaux qui offrait le saint sacrifice; les musiciens de la garnison jouaient leurs plus lugubres symphonies, les chantres, mariant leurs voix aux sons plaintifs de l'orgue, faisaient entendre les gémissements de la prière, et l'un de nos confrères, M. le chanoine Alexandre, prononçait le panégyrique de l'illustre defunt. Le cœur de notre père bien-aimé nous était revenu et vous le déposiez avec nous, Messieurs, sous cette froide pierre d'où le fameux Girard semble ne s'être retiré que pour céder la place à plus digne que lui de l'occuper. Il est là, sous l'arcade de la première coupole, ce cœur du pontife que vous aimiez et dont vous m'avez demandé de célébrer aujourd'hui la mémoire! Il est là, continuant la chaîne de nos glorieuses traditions et de nos plus précieux souvenirs! Deux lions (ingénieuse allusion au lieu qui l'a vu naître : *è Maloleone*) le gardent dans leur fureur et semblent vouloir le défendre des révolutions qui ont profané les cendres de ses prédécesseurs (2). L'inscription qui si-

(1) *Semaine religieuse* d'Angoulême du 5 décembre 1875, p. 845.

(2) Ces lions superbes qu'on retrouve si souvent, j'allais dire presque toujours, au moyen âge, sur le tombeau des évêques et des saints, ne

Digitized by Google

gnale sa sépulture (et que le saint prélat a lui-même composée) est une recommandation de son âme à Dieu et un pressant appel d'outre-tombe à notre charité.

On y retrouve ce style noble, concis, naturel qui étonne et ravit toujours en lui. La voici :

†

DOMINE DILEXI DECOREM DOMUS TUÆ.

—

ORANS HUC ADSIT CLERUS POPULUS QUE FIDELIS
PRÆSULIS ANTONI COR TEGIT ISTE LAPIS
CORPUS HABET RELIQUUM PATRII SACRA TERRA SEPULCRI
MENS SE CLEMENTI TRADIDIT IPSA DEO.

—

ANTONIUS CAROLUS COUSSEAU, PICTAVUS È MALOLEONE
EPISCOPUS ENGOLISMENSIS SEDIT ANNOS XXII
OBIIT SEPTUAGENARIUS III IDUS OCTOBRIS MDCCCLXXV (1).

—

Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison.

—

Que le clergé et le peuple fidèle viennent ici prier. Cette pierre couvre le cœur de l'évêque Antoine, ses autres dépouilles reposent dans le tombeau de sa famille, son âme s'est confiée à la clémence de Dieu.

—

Antoine-Charles Cousseau, natif de Mauléon (Châtillon-sur-Sèvre), au diocèse de Poitiers, évêque d'Angoulême, a siégé vingt-deux ans et mourut septuagénaire le 13 octobre 1875.

Nommé par décret du 17 juin 1850, sacré, dans la cathédrale de Poitiers, le 29 décembre de la même

seraient-ils pas la traduction lapidaire de ce verset du psaume XXXII : « Le Seigneur garde tous leurs ossements : *Custodit Dominus omnia ossa eorum ?* » Qui ne sait, en effet, que le Christ, adversaire-né du démon, qui rôde sans cesse pour nous perdre *(Diabolus tanquam leo rugiens circuit...)*, est appelé dans l'Écriture le lion vainqueur de la tribu de Juda : *Ecce vicit leo de tribu Juda, radix David?*

(1) *Semaine religieuse*, numéro du 5 décembre 1875, p. 844.

Digitized by Google

année, Mgr Cousseau fit son entrée solennelle à Angoulême le 7 janvier 1851. Il gouverna notre Église pendant vingt-deux ans, fut nommé chanoine de premier ordre au chapitre de Saint-Denis le 16 décembre 1872, et mourut, à Poitiers, le 13 octobre 1875, âgé de soixante-dix ans deux mois et six jours. Il portait *de sinople, semé d'étoiles d'or et de billettes d'argent.*

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES DIVERSES DE M^GR COUSSEAU

I.

NOTICES, DISCOURS, ORAISONS FUNÈBRES.

Notice historique sur M. A.-H. Fournet, instituteur des Filles de la Croix, dites Sœurs de Saint-André.
Notice sur M^gr Jean-Baptiste de Bouillé, évêque de Poitiers.
Notice sur Geoffroy de Mauléon (Châtillon-sur-Sèvre), XII^e siècle.
Notice sur M. Louis Beauffreton, ancien curé de la Tessoualle.
Discours sur Balzac.
Discours pour la bénédiction de la première pierre de l'église Saint-Martial d'Angoulême.
Discours pour la bénédiction de la première pierre de l'hôtel de ville d'Angoulême.
Discours pour la distribution des prix du lycée d'Angoulême.
Discours pour le comice agricole d'Hiersac.
Discours pour la nouvelle déposition des os d'Hugues Tison, évêque d'Angoulême, XII^e siècle.
Discours pour la bénédiction, à Bordeaux, de la statue de Notre-Dame d'Aquitaine (19 mai 1863).
Discours pour le cinquantième anniversaire de l'ordination de M. l'abbé Samoyault, vicaire général de Poitiers.
Discours à l'occasion de l'érection de la statue équestre de François I^er à Cognac.

Digitized by Google

Discours pour la bénédiction de la première pierre de l'église de Saint-Ausone d'Angoulême.

Discours pour la clôture du tombeau de Philippe de Volvire.

Discours pour la bénédiction, à Cognac, du chemin de fer des Charentes.

Discours pour le service funèbre des anciens évêques et des anciens chanoines d'Angoulême.

Discours au concile de Poitiers, session de Ligugé (16 janvier 1868).

Discours sur la dédicace et sur l'histoire de l'église cathédrale d'Angoulême.

Discours pour la bénédiction de la première pierre de la chapelle de Notre-Dame de Richemont.

Discours au concile du Vatican sur l'Église (22 mai 1870).

Oraison funèbre de Mgr Brumauld de Beauregard, ancien évêque d'Orléans.

Oraison funèbre du général de Sabran-Pontevès.

Oraison funèbre de Mgr Buissas, évêque de Limoges.

Vie de saint Cybard, reclus à Angoulême, VIe siècle.

Réponse aux attaques des journaux, défense de son discours à la conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Lusignan.

II.

MANDEMENTS ÉPISCOPAUX.

Mandement de prise de possession (29 novembre 1850).

Mandement pour le jubilé semi-séculaire et le carême de 1851.

Mandement pour le carême de 1852 et pour la publication de l'indulgence plénière en forme de jubilé.

Mandement pour le carême de 1853.

Mandement pour le carême de 1854, *sur la dignité, les droits et les devoirs du père et de la mère de famille.*

Mandement prescrivant des prières pour la cessation des pluies, l'éloignement du choléra et le succès de nos armes en Orient (14 juillet 1854).

Mandement pour la publication de l'indulgence plénière en forme de jubilé (26 octobre 1854).

Digitized by Google

Mandement pour la publication des lettres apostoliques portant définition du dogme de l'immaculée Conception et pour le carême de 1855.

Mandement pour la prise de Sébastopol (12 septembre 1855).

Mandement pour le carême de 1856, annonçant aux fidèles la visite de Sa Grandeur au tombeau des saints Apôtres.

Mandement pour le carême de 1857, *sur le rationalisme et le communisme en religion.*

Mandement pour le carême de 1858 et le jubilé accordé par N. S.-P. le pape Pie IX.

Mandement pour le carême de 1859, *sur les cimetières.*

Mandements et circulaires divers à l'occasion de la guerre d'Italie.

Mandement pour le carême de 1860, *sur le scandale des faibles dans les épreuves de l'Église* et pour la publication de l'*Encyclique* de N. S.-P. le pape Pie IX.

Mandement pour le carême de 1861, publication de la *Lettre synodale* du concile de Bordeaux.

Mandement pour le carême de 1862, *défense de la société laïque contre les attaques de l'impiété.*

Mandement pour le carême de 1863, *de la dignité et de la puissance des justes dans le monde.*

Mandement pour la fête de l'Assomption (1863), *sur de nouvelles attaques de l'impiété contre N.-S. et la sainte Vierge.*

Mandement pour le carême de 1864.

Mandement pour le carême de 1865, *sur l'ignorance en matière de religion et pour le jubilé.*

Mandement pour le carême de 1866, *sur l'usage des quêtes dans l'Église.*

Mandement pour le carême de 1867, *sur l'esprit de conciliation dans l'Église.*

Lettre de Monseigneur pour l'anniversaire du martyre, en Corée, de M. l'abbé Aumaître, d'Aizecq (18 mars 1867).

Mandement pour le carême de 1868, *sur l'ignorance.*

Mandement pour le carême de 1869.

Mandement pour le carême de 1870, *sur le concile et l'unité de l'Église.*

Mandement pour le carême de 1871, *sur les épreuves présentes de la France et de l'Église.*

Mandement pour le carême de 1872, *sur l'esprit de pénitence et de sacrifice.*

Mandement pour le carême de 1873, *sur la démission de son siége.*

Digitized by Google

III.

RAPPORTS ARCHÉOLOGIQUES ET MÉMOIRES.

Histoire littéraire de l'Aquitaine au IV^e^ siècle.

Rapport sur un manuscrit intitulé : *Omelia S. Augustini, n° X, in epistolam beati Johannis.*

Rapport sur le tombeau d'un aruspice trouvé à Poitiers dans le jardin des Filles de la Croix, le 30 novembre 1840.

Rapport sur une médaille de Simon Machabée.

Étude historique sur l'église de Notre-Dame de Lusignan et ses fondateurs.

Mémoire sur l'auteur du *Te Deum.*

Mémoire *De l'ancienne liturgie de Poitiers et des monuments qui nous en restent.*

Mémoire sur Ligugé.

A cette liste, il faut ajouter les diverses inscriptions latines qu'il composa et que nous avons citées dans le cours de cette notice.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Fr 9063.44.2
Monseigneur Antoine-Charles Coussea
Widener Library
00349394 6
3 2044 087 943 536

Digitized by Google